
Stigmatisation de la maternité dans une société néolibérale

Entre représentations idéalisées
et dévalorisation sociale :
quel(s) choix pour les femmes ?

Stigmatisation de la maternité dans une société néolibérale

Entre représentations idéalisées
et dévalorisation sociale :
quel(s) choix pour les femmes ?

Une recherche réalisée par
la Plateforme pour Promouvoir la Santé des Femmes
dans le cadre de l'appel à projet Alter Égales 2016-2017

Rédaction :

Manoë Jacquet

Relectures :

Lara Lalman
Frédou Braun
Paola Hidalgo
Laurence Vanden Abeele
Catherine Markstein

**Merci aux femmes et féministes qui ont accepté de participer à cette
recherche, confiant leurs vécus, expériences, savoirs et analyses :**

Anemie Clément, Anne-Claire De Liedekerke, Aurore Guieu,

Cécile de Wandeler, Christine Delmotte, Delphine Chabbert,

Dominique Roynet, Elke Valgaeren, Eva Brumagne, Fabienne Bloc,

Fatma Karali, Irène Kaufer, Isabella Lenarduzzi, Isabelle Tilmant,

Mara Montanaro, Marie Arena, Marie Vermeiren, Monika Much,

Poupette Choque, Renée Creusard, Sabine Van De Vijver,

Valérie Lootvoet et Valérie Piette.

SOMMAIRE

Introduction	11	Grossesse	72
Des injonctions paradoxales autour de la maternité	12	Malentendu	75
Une position féministe sous l'angle de la promotion de la santé	13	Parentalité	79
Analyse d'une aliénation globale	17	Projet d'Enfant	82
Accouchement	18	Questionnements	85
Amour (maternel).....	21	Responsabilité	86
Bébé.....	23	Rôle(s) de mère(s).....	90
Bonheur	26	Transmission.....	93
Bouleversement	29	Vaste sujet	99
Care – assignation des rôles	33	Vulnérabilité.....	101
Charge.....	37	Conclusion	107
Congés.....	41	Des injonctions qui s'intensifient	108
Dévouement.....	46	De la tension au continuum	108
Enfant	49	Une opportunité de penser, d'échanger et de maintenir ouvert le débat	111
Épuisement	53	La relation aux enfants : un impensé du féminisme ?	112
Épanouissement (personnel ou collectif)	57	Dans une société idéale	115
Engagement (envers le monde)	60	Bibliographie	119
Femme(s).....	64	Pour aller plus loin	125
Génération	67	Annexe : questionnaire	129

« Tenter de définir ce qu'est une mère relève tout à la fois de l'évidence et de l'exercice périlleux. [...] »

[T]rois femmes au moins pourraient ainsi prétendre, dans un premier temps, à l'appellation de mère : celle qui éprouve le désir d'enfant et initie en quelque sorte sa venue au monde, celle qui apporte l'ovule et de ce fait lègue un patrimoine génétique et enfin celle qui porte le fœtus et accouche. Sans parler de celle qui pourrait être amenée à élever l'enfant, dans le cas où les trois précédentes se trouveraient dans l'impossibilité de le faire : mère adoptive, belle-mère, ou même encore conjoint du même sexe dans le cas d'un couple homosexuel.

[...]

À la question de savoir ce que c'est qu'être mère, la réponse est donc loin d'être simple. »

Patricia Ménissier, 2016

Introduction

Des injonctions paradoxales autour de la maternité

Aujourd'hui, les femmes sont davantage présentes dans la vie publique grâce à la coïncidence entre différentes vagues de luttes pour leur émancipation depuis le XIX^e siècle et l'évolution des besoins économiques occidentaux. Elles ont ainsi largement intégré le marché de l'emploi, même si leurs conditions salariales restent moins avantageuses que celles des hommes (davantage de temps partiel, salaire inférieur à niveau d'études identique, moins représentées dans les postes à responsabilités, etc.)¹. Pourtant, on constate que les femmes continuent à être assignées au rôle reproductif, que ce soit par des injonctions répétées à la maternité ou par les attentes récurrentes de la société à ce qu'elles prennent soin des autres.

Les injonctions à la maternité sont bien connues : la maternité ferait partie de l'accomplissement des femmes, elle constitue leur féminité ! Une femme ne devient femme que lorsqu'elle accomplit son destin biologique : celui d'avoir des enfants. De ce discours découlent de nombreuses stigmatisations envers les femmes qui ne sont pas désireuses d'avoir des enfants ou envers tous ces groupes de femmes qui ne peuvent biologiquement pas ou plus avoir d'enfants (antérieurement les couples lesbiens, mais également les femmes ménopausées, les couples ayant des problèmes de fertilité, etc.).

Paradoxalement, la maternité ne cadre pas du tout avec les valeurs de croissance économique, de performance et de réussite professionnelle qui fondent la société occidentale néolibérale. La maternité brise une vision linéaire et croissante du travail productif ; les femmes potentiellement mères sont considérées comme des freins à la stabilité et la pérennité des entreprises au sein desquelles elles travaillent. En interrompant leur carrière, elles sont aussi synonymes de coûts pour l'État en termes de protection sociale. Une fois les femmes devenues mères, les entreprises et l'État sont amenés bon gré mal gré à envisager toute une série de services pour pallier l'absence des mères auprès de leurs enfants : accueil de la petite enfance, service de garderie ou de garde-malade, flexibilité des horaires de travail, crédit-temps, etc.

Les femmes sont ainsi confrontées à des injonctions paradoxales autour de la maternité : encouragées par des représentations idéalisées d'une part et dévalorisées socialement d'autre part, du fait de l'impossibilité de pouvoir se consacrer entièrement à un projet personnel ou professionnel à partir du moment où elles ont des enfants.

Les représentations idéalisées de la maternité engendrent parfois beaucoup de frustrations pour les femmes, en plus de la surcharge liée à l'inégale répartition du *Care*² entre les genres et du manque de soutien sociétal par rapport à ces tâches. Ces frustrations et cette surcharge doivent être mises en lien avec un épuisement physique et moral des femmes au moment de la maternité³ et à plus long terme, l'expression

de regrets⁴ de la part de certaines femmes qui n'ont pu s'investir professionnellement ou artistiquement dans leurs projets et talents du fait de la maternité.

Une position féministe sous l'angle de la promotion de la santé

De septembre 2015 à juin 2016, la Plateforme pour Promouvoir la Santé des Femmes (PPSF)⁵ a réalisé une recherche-action autour du manque de valorisation et de l'inégale répartition du *Care* entre les genres au sein de notre société, ainsi que son impact sur la santé des femmes. Parmi les premiers résultats de cette recherche-action⁶, trois résultats en lien avec la maternité, la parentalité et la grand-parentalité sont ressortis :

- la persistance de stéréotypes en lien avec la maternité (et plus largement, la paternité et la parentalité) ;
- le renforcement de la stigmatisation que vivent les mères du fait de cumuler les rôles de mère et femme active sur le marché de l'emploi ;
- et la difficulté de proposer, élaborer et mettre en place des solutions qui respectent les besoins spécifiques des femmes, même au sein des propositions féministes.

Sur base de ces constats, la PPSF a décidé de poursuivre de septembre 2016 à juin 2017 ses recherches autour de la maternité. En tant que construction sociale et historique, il importe à la PPSF de mieux la comprendre dans le sens qu'elle se présente

- 1 Institut pour l'égalité des femmes et des hommes (IEFH) et Service public fédéral (SPF) – Emploi, Travail et Concertation Sociale, *L'écart salarial entre les femmes et les hommes en Belgique*. Rapport 2017.
- 2 Le *Care* comprend TOUT ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous les éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie (Joan Tronto, 2009).
- 3 Guéritault Violaine, *La fatigue émotionnelle et physique des mères. Le burnout maternel*, Éditions Poche Odile Jacobs, 2008
- 4 Rousseau Noémie, « Le regret d'être mère, l'ultime tabou », in *Libération*, 10 juillet 2016 Disponible sur : www.liberation.fr/debats/2016/07/10/le-regret-d-etre-mere-ultime-tabou_1465328
- 5 La PPSF est une plateforme qui regroupe des associations bruxelloises et wallonnes concernées par la santé des femmes, dont le CEFA asbl fait partie depuis 2010. Pour plus d'informations, consultez le site web : www.plateformefemmes.be/
- 6 PPSF, *Rapport de la recherche-action Care, genre et santé des femmes*, 2016

comme une jonction entre le privé et le politique et qu'elle soulève toute une série d'enjeux à la fois individuels, sociétaux et politiques : *par exemple, comment soutenir les femmes et les mères dans leur carrière professionnelle (pour celles qui le désirent) sans stigmatiser celles qui désirent profiter de leur maternité et se dédier à leurs enfants pendant une période de leur vie ?*

Plus spécifiquement, la PPSF s'intéresse aux revendications féministes sur le sujet. Il existe diverses grilles d'analyse et propositions émancipatrices pour les femmes. Celles-ci ne vont cependant pas toutes dans le même sens ; elles semblent même parfois s'opposer. La PPSF désire identifier et formuler ces tensions et tisser un continuum entre celles-ci afin d'inclure toutes les réalités que peuvent vivre les femmes et les mères.

Dans cette perspective, un comité de pilotage constitué de diverses associations⁷, dont le CEFA asbl, s'est donné comme objectif d'analyser et d'approfondir ses connaissances et compréhensions des points de vue féministes contemporains en la matière. La méthode de l'interview a été privilégiée pour réaliser ce screening. Un questionnaire⁸ a été élaboré et soumis à 23 femmes féministes.

Le questionnaire aborde trois axes :

- Le premier se réfère directement à l'aspect de la stigmatisation des femmes par rapport à la maternité en interrogeant **les discours et normes inacceptables**, ainsi que **la place idéale** que les féministes voudraient voir attribuer à la maternité dans la société.
- La deuxième partie interroge **les modèles d'émancipation** que les féministes envisagent pour les femmes et plus spécifiquement pour les femmes avec des enfants. Cette partie tend à nuancer la dichotomie qui oppose d'une part un féminisme qui identifie la maternité comme une source d'esclavage et un frein à l'émancipation des femmes, à une vision essentialiste des femmes et de la maternité.
- Le dernier axe introduit **le lien entre les femmes et les enfants**, sur base du constat que la question des enfants a insuffisamment été analysée d'un point de vue féministe.

Les résultats ont été organisés sous la forme d'un abécédaire non-exhaustif sur base de la première question du questionnaire. Celle-ci interrogeait les femmes sur la première idée que leur évoquait le terme *maternité*. Autour de chaque terme sont condensés les témoignages et lectures de référence en la matière.

7 Bruxelles Laïque, le CEFA asbl, la Fédération des centres pluralistes de planning familial (FCPPF), Femmes et Santé et Make Mothers Matter Belgium asbl.

8 Voir Annexe 1

Analyse d'une aliénation globale

En matière de maternité, la stigmatisation est bien présente. Toutes les femmes se sentent soumises à des injonctions paradoxales : les femmes qui ne veulent pas d'enfants, de ne pas en avoir et de ne pas être assez maternelles ; les femmes qui sont mères au foyer, de rester à la maison et de ne pas travailler ; les femmes qui travaillent, de ne pas être assez présentes aux côtés de leurs enfants ; etc. Une interviewée parle d'une *société de la dictature*. La dictature de l'éternel mauvais choix ?

Accouchement

(aussi enfancement)

Moment tant attendu pour les unes et de grande angoisse pour les autres... Orgas-mique, douloureux, émancipateur, traumatisant... L'accouchement est sans conteste un sujet de discussion et parfois de fracture entre les femmes. Les appréhensions, ressentis et vécus qui y sont reliés sont multiples et se distinguent d'une femme à l'autre, d'une grossesse à l'autre.

En ce sens, les débats féministes actuels, notamment autour de la médicalisation de l'accouchement, reflètent assez fidèlement les difficultés à rassembler les aspects à la fois incarnés et intimes de l'accouchement et ses enjeux sociaux et politiques.

Le mouvement pour la naissance respectée

Depuis quelques années s'est développé un courant de défense pour la naissance respectée⁹. Celui-ci s'ancre dans les idées suivantes :

- la grossesse et l'accouchement ne sont pas une maladie ;
- dans 90% des cas l'accouchement n'a pas besoin d'interventions médicales pour bien se passer¹⁰ ;
- les femmes sont capables de comprendre et de participer à la prise de décisions concernant le déroulement de ceux-ci.

Sur base de nombreux témoignages de violences obstétricales vécues et relatées par les femmes, le courant pour la naissance respectée identifie que la sphère médicale a depuis la fin du XIX^e siècle surinvesti ce cycle de vie des femmes¹¹. Ainsi, certaines pratiques médicales au départ envisagées pour aider les femmes dans des situations pathologiques ou critiques deviennent des pratiques courantes, souvent résultantes d'une cascade d'autres interventions ou davantage proposées pour faciliter le travail des soignant.e.s que des parturientes. Les plus radicales du courant pour la naissance respectée invoquent que cette prise de pouvoir de la médecine est une forme de contrôle du patriarcat sur le corps des femmes et leur fécondité.

Dans cette perspective, des femmes recherchent des alternatives, refusent certaines interventions médicales ou décident d'accoucher dans d'autres lieux souvent plus intimes que l'hôpital (maison de naissance, à domicile) et avec d'autres accompagnant.e.s que les gynécologues et obstétricien.e.s (les sages-femmes, les doulas, etc.). Se réapproprié l'étape de l'accouchement peut alors être vécu comme une forme de prise de pouvoir par le corps, ainsi qu'une source d'*empowerment* et d'émancipation pour les femmes.

La médicalisation de l'accouchement est souvent nécessaire...

Parallèlement, pour d'autres interviewées, la grossesse et l'accouchement constituent un risque pour la santé des femmes, même lorsque la grossesse n'est pas pathologique. De leur point de vue, l'accouchement physiologique et démedicalisé renforcerait les prescrits chrétiens d'accouchement dans la douleur, assignant une étiquette de *bonne mère* à celles qui accouchent *naturellement*. Des formules du type « Si tu as accouché avec une péridurale, tu n'as rien senti ! » exemplifieraient ce propos¹². De nombreuses femmes sont ainsi soulagées de pouvoir compter sur la prise en charge médicale et expriment leur désir de ne pas être culpabilisées en s'orientant dans cette voie.

Une tension entre le *comment on fait les enfants* et le *pourquoi on fait les enfants*

Par rapport à ces tensions contemporaines autour de la médicalisation de la naissance, Laëticia Négrié, co-autrice de l'ouvrage *L'accouchement est politique*, exprime :

« La maternité, ce gros mot qui semble si fort s'opposer à ceux d'IVG, d'accès à la contraception et la libération sexuelle, et qui semble provoquer un état de dissonance et d'inconfort qu'il paraît impossible de dépasser. Finalement, il semble impensable de concevoir une lutte commune pour l'accès à la contraception, à l'IVG et à l'accouchement respecté. »¹³

9 Le CEFA asbl faisait état de l'avènement de ce mouvement pour la naissance respectée dans son étude 2014 « Naissance respectée ? Naissance d'un mouvement ». Disponible sur : www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/etude2014.pdf

10 Organisation Mondiale de la Santé, Déclaration de l'OMS sur les taux de césarienne, 2014. Disponible sur : http://apps.who.int/iris/bitstream/10665/161443/1/WHO_RHR_15.02_fre.pdf

11 *Idem*

12 Cette assertion est fautive car, même sous péridurale, il est possible de sentir les contractions et le passage du bébé. Les ressentis dépendent du dosage et varient d'une femme à l'autre. Consultez aussi : Lahaye Marie-Hélène, *Les mensonges de la péridurale*, 08 juin 2015. Disponible sur : <http://marieaccouchela.blog.lemonde.fr/2015/06/08/les-mensonges-de-la-peridurale/#comment-5209>

13 Négrié Laeticia, Cascales Béatrice, *L'accouchement est politique. Fécondité, femmes en travail et institutions*, Éditions L'instant Présent, 2013, p. 23

Cette observation concorde à plusieurs points d'attention évoqués par les femmes interviewées. Engendrer des réflexions et revendications autour de l'accouchement respecté (et donc prendre le temps de réfléchir à *comment on met au monde les enfants*) ne doit pas rendre invisible le *pourquoi on fait les enfants* et *dans quel monde on élève les enfants*. Ainsi de nombreuses questions en lien avec la maternité restent trop peu abordées, voire taboues.

- Quels sont les besoins des mères et des nouveaux/nouvelles-né.e.s au-delà de la grossesse et de l'accouchement ?
- Qu'est-ce qu'être mère dans une société profondément sexiste et patriarcale ? Qu'est-ce que cela implique ?
- Quels sont les dispositifs dont chaque femme dispose pour être accompagnée dans son rôle de mère au cours de la vie ?

Sans rendre invisible les femmes vivant dans une extrême précarité...

Ces réflexions autour *du comment et du pourquoi* ne doivent pas effacer une dimension supplémentaire: le fait que certaines femmes ne disposent ni de moyens de contraception, ni d'accès à l'avortement, ni d'une prise en charge périnatale. Il est inacceptable au sein de nos sociétés qu'une femme ne puisse disposer de ce type de services parce qu'elle n'a pas de papiers, d'accès à une mutuelle ou de moyens financiers. L'accès à la contraception, à l'avortement et à une prise en charge médicale devrait être garanti pour toutes!

Amour (maternel)

La maternité évoque à bien des égards l'Amour inconditionnel, comme ce sentiment éprouvé par les mères envers leur.s enfant.s et qui se distingue d'autres formes d'amour (envers ses propres parents, ses ami.e.s, son-sa-ses partenaire.s, etc.). Les interviewées y font référence en parlant d'attachement, d'affection et de tendresse que les mères (ou parfois elles-mêmes) éprouvent, ainsi que les liens affectifs spécifiques que les mères (ou parfois elles-mêmes) tissent avec ceux et celles qu'elles considèrent comme leur.s enfant.s.

Cependant, comme le soulignent les interviewées, et l'exprime Maryse Vaillant, « la réalité de la maternité est bien loin du romantisme affectif qui entoure les rêves de bébé et de maternage. Toute femme le découvre seule ou, dans le meilleur des cas, avec son compagnon : être mère, ce n'est pas uniquement porter un enfant ni mettre au monde un bébé ou veiller sur un nourrisson, c'est beaucoup plus. Être mère, ce n'est pas simplement être maman. C'est assurer une fonction symbolique essentielle [...] exigeante qui consiste à permettre au bébé de sortir du fantasme pour devenir un nourrisson, un enfant, puis un adolescent et enfin un adulte »¹⁴.

L'amour maternel n'est pas naturel aux femmes...

L'idée d'un amour maternel est relativement neuve en Occident puisqu'elle date de la fin du XVIII^e siècle¹⁵. Comme l'explique une interviewée, « à cette période, les gouvernements s'aperçoivent que l'enfant est potentiellement une richesse économique. L'être humain devient une denrée précieuse pour l'état, non seulement car il produit des richesses mais aussi car il est garant de sa puissance militaire. Les gouvernements comprennent alors l'intérêt économique, social et militaire de ce fameux *instinct maternel*. En effet, seules les mères peuvent par leurs soins intensifs faire baisser le taux de mortalité infantile. La société pousse alors les femmes à reprendre leurs tâches maternelles, non seulement en parlant le langage du devoir et du sacrifice, mais aussi en introduisant les notions d'*amour* et de *bonheur*. Les femmes s'emparèrent de cette nouvelle responsabilité valorisante à leur égard : on leur reconnaît désormais un rôle nécessaire, dépassant les neuf mois de la grossesse ».

14 Vaillant Maryse, *Être mère : mission impossible ?*, Albin Michel, Paris, 2011, p. 24-25

15 Comme l'ont montré les travaux d'Élisabeth Badinter et d'Yvonne Knibiehler. Voir aussi : Dorlin Elsa, *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2009

En 1980, Élisabeth Badinter publie son premier livre *L'amour en plus*¹⁶ dans lequel elle remet en cause l'idée que l'amour maternel serait quelque chose d'exclusivement naturel. Elle avance que l'amour maternel varie en fonction de l'attention portée aux rôles maternels par la société et qu'il est profondément modelé par le poids de la culture.

... et ne suffit pas à élever des enfants

De nos jours, l'amour maternel est toujours difficilement questionnable. Aux yeux d'un grand nombre, ne pas aimer son enfant est un crime inexpiable. L'amour maternel n'est pourtant qu'un sentiment humain, et comme tout sentiment il est fragile, incertain et imparfait. Sans remettre en cause l'idée d'un fondement biologique du lien mère-enfant, il est néanmoins certain que les relations entre parents et enfants n'obéissent pas qu'à des injonctions naturelles. Une part de nos comportements est associée aux représentations concernant l'enfance et les relations entre adultes et enfants. Ce que la mère ressent à l'égard de son bébé est une chose, mais son idée, sa représentation de l'amour maternel, naît dans le regard de l'autre et du corps social.

Dans cette perception contemporaine d'un amour maternel naturel, le corps social justifie que l'amour maternel peut tout résoudre :

- **Aux femmes qui ne veulent pas d'enfants**, on les encourage à tout de même s'y essayer car l'amour maternel viendra une fois enceinte ou après l'accouchement.
- **Aux femmes qui ont peur de ne pas se sentir assez « maternelle » avec leur futur enfant**, on les rassure car à nouveau l'amour maternel résoudra leurs doutes et incertitudes.

Ainsi, beaucoup de mères s'attendent à ce que *l'amour maternel* les envahisse dès la naissance et règle les problèmes d'adaptation à leur bébé. Il est pourtant bien établi que la genèse de cet amour dépend d'un apprentissage mutuel qui dure plusieurs semaines plutôt que plusieurs jours. La déception de cette attente peut être la cause d'un profond désarroi, qui peut évoluer bien vite vers la culpabilité et la honte.

Bébé

Ce fût un étonnement pour la PPSF de se rendre compte que certaines femmes interviewées pensent en tout premier lieu au mot « bébé » quand on parle de maternité... Et pourtant, cette association d'idées n'est pas anodine. Elle renvoie à l'assimilation classique de la maternité au maternage et aux soins des nouveaux/nouvelles-né.e.s et du jeune enfant. Ainsi, « [m]ême si, pour mieux cerner la complexité de la fonction maternelle au sein de la famille, on parle aujourd'hui des mères d'adolescent.e.s, des belles-mères et des grands-mères, il semblerait que le modèle imaginaire standard reste la relation au jeune enfant. Le prototype de la fonction maternelle est la fonction protectrice première, la relation au bébé, la création du lien. »¹⁷

Maternage et paternage

Difficile de parler de *maternage* sans parler de *paternage*, puisque ces deux termes impliquent une distinction sur base du genre d'une même action : le fait de prodiguer les soins courants aux jeunes enfants. Ces soins répondent aux besoins physiologiques de l'enfant (d'être nourri, de se reposer, d'être protégé des dangers, d'être en relation avec le monde qui l'entoure) et sont une nécessité pour garantir sa santé et sa vitalité.

Maternage et *paternage* sont encore largement envisagés de manière différenciée et complémentaire, telle que l'exemplifie parfaitement la section « lexicographie » du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Le *maternage* y est défini comme *un type de relations maternelles et psychologiques privilégiées entre la mère et l'enfant favorisant le développement normal de ce dernier*¹⁸, tandis que le *paternage* (néologisme basé sur la construction de maternage) s'entend comme *un fait pour un père de donner des soins (biberons, promenades, etc.) à son enfant en bas-âge pour aider son épouse*¹⁹.

Ces deux définitions mettent le doigt sur l'essentialisme et l'hétéronormativité qui transcendent les problématiques liées à la fonction parentale :

- La fonction maternelle est ici réduite à sa dimension relationnelle et affective tandis que la fonction paternelle s'envisage du point de vue de la prise en charge, du fait. On renforce une vision du féminin qui alimente la relation et du masculin qui s'implique dans l'action.

16 Badinter Élisabeth, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel. XVII^e-XX^e*, Éditions Poche, 2001

17 Vaillant Maryse, *op.cit.*, p. 23

18 Voir site web du CNRTL : www.cnrtl.fr/definition/maternage

19 Voir site web du CNRTL : www.cnrtl.fr/definition/paternage

- La mère y est présentée comme essentielle au bon développement de l'enfant, alors que le père est timidement engagé dans un rôle d'exécutant, d'aidant.
- Cette configuration fait référence à une vision tout à fait hétéronormée de la famille qui ne correspond plus à la pluralité des configurations familiales que nous connaissons aujourd'hui.
- Enfin, l'idée qui est clairement véhiculée c'est que le soin aux enfants est une responsabilité des mères tandis que celle des pères se limite à fournir une « aide ». (Voir Chapitre intitulé Responsabilité)

La notion de *maternage* (et de *paternage*) évoque donc qu'on ne materait pas comme on paterne et que les mères auraient une manière toute particulière de s'occuper de leur enfant qui se distinguent des pères. Cette distinction s'ancre dans la biologie et la naturalité, au sein desquelles *l'instinct* ou *l'amour maternel* constitue un ciment.

Enjeux contemporains autour des questions de *maternage*

Dans sa compréhension contemporaine, le *maternage* est d'autant plus connoté qu'il évoque une forme d'excès. Développé durant les années 90 et largement diffusé à partir des années 2000, le *maternage proximal* (aussi appelé intensif ou exclusif) encourage les mères à mettre en place certaines pratiques dans le but de favoriser les liens d'attachement avec l'enfant, telles que l'allaitement maternel long, le fait de dormir avec son enfant, le portage physiologique, la communication en langage des signes avec le bébé, etc. On remarque ainsi que « [d]epuis quinze ans on a vu s'opérer un glissement : d'un modèle prônant de laisser pleurer un nourrisson, de ne pas le prendre dans son lit, on est passé progressivement à une tendance inverse. Le portage, l'allaitement tardif ou le cododo ont de plus en plus d'adeptes »²⁰.

Les interviewées s'inquiètent de l'injonction au *maternage intensif* et du fait que celui-ci ne réinterroge pas un point essentiel : ce que pensent, veulent et peuvent mettre en place les femmes. Choisisent-elles une alternative pratique parce que cela correspond à leur personnalité, rythme et conditions de vie ou bien pour satisfaire une exigence sociale de la *bonne mère* qui se sacrifie pour ses enfants ? Par ailleurs, certaines formes de *maternage* qui se focalisent sur la relation mère-petit enfant, ne remettent pas en question les relations entre les parents et les enfants de manière plus globale dans la société. Ainsi, les femmes peuvent mettre beaucoup d'énergie à mater au début de la vie de l'enfant ou s'y appliquer plus particulièrement à l'extérieur de chez elles, mais une fois à la maison, elles sont tellement épuisées que l'enfant n'a plus rien à dire.

Les interviewées soulèvent également des distinctions de perceptions de la maternité et de prise en charge des enfants entre les pays européens. Elles affirment que l'orga-

nisation sociale et politique conditionne la manière d'envisager la relation mère-enfant. À titre d'exemple, elles citent que certains pays germanophones ou méditerranéens encouragent davantage le *maternage intensif* par l'absence de structures d'accueil de la petite enfance.

Certaines interviewées ne souhaitent pas parler du mot « maternité/maternage », mais souhaite le voir remplacer par le mot « parentalité » (voir chapitre Parentalité).

20 Diego Christine, *Les hyper-mères : le point sur le maternage intensif* [Article en ligne], 22 février 2017. Disponible sur : www.parents.fr/etre-parent/maman/les-hyper-meres-le-point-sur-le-maternage-intensif-13146

Bonheur

(aussi génial)

Pour nos interviewées qu'elles aient eu des enfants ou non, la maternité est source de bonheur, même d'un bonheur immense. Néanmoins, elles conditionnent ce bonheur :

- au fait de désirer l'enfant qu'on porte, que l'enfant soit un projet (un choix ?) pour les femmes et leur partenaire ;
- à l'importance de pouvoir s'épanouir par son statut de personne avant d'être parent.

La première condition renvoie à la nécessité de **pouvoir** choisir d'être mère par l'accès à la contraception et à l'avortement, mais également à la nécessité pour chacune de questionner la pertinence d'avoir des enfants pour elle-même et, au moins, d'avoir une discussion théorique sur ce à quoi ça engage (avec soi-même ou avec le la partenaire). En effet, il y a lieu de remettre en question le discours sociétal actuel qui vend la maternité comme l'accomplissement des femmes et surestime le bonheur que cette expérience peut apporter (ou rend invisibles les difficultés qui en découlent). Comme l'introduit Maryse Vaillant dans son livre *Être mère : mission impossible?*, « [l]e bonheur est difficile aux mères. Et c'est un des plus forts paradoxes qui soient, la maternité promettant plus d'enchantements que de meurtrissures. [...] La maternité transforme la vie des femmes, l'enrichit souvent, la malmène parfois, mais jamais n'apporte aux mères le bonheur espéré. »²¹

La seconde condition tiendrait à la capacité de notre société à mieux valoriser et accompagner les femmes et les personnes en général dans leurs multiples rôles : citoyen.ne, partenaire, travailleur.se, parent, etc. Permettre à chacun.e de développer ses talents, d'avoir du temps pour le *Care*, de disposer de temps pour soi, sont autant de stratégies qui assurent, sinon l'épanouissement de soi, des facteurs de protection du bien-être et de la santé de chacun.e. Par corollaire, les interviewées estiment qu'avoir des parents, des pères et des mères épanouies dans leurs différents rôles a des conséquences positives sur la santé et le bien-être des enfants.

Le bonheur des femmes sans enfant

« Il n'y a pas de place pour les non-mères et la place des mères est une place bien définie... ça a l'air étouffant »

(Une interviewée)

Le bonheur n'est bien entendu pas restreint aux femmes avec enfants. Les femmes insistent pour rendre visibles le choix de la non-maternité comme une voie de bonheur tout aussi légitime que le choix de la maternité.

Certaines littératures ainsi que des espaces de réflexions accompagnent les femmes à développer leur fécondité et leur féminité autrement que par la maternité : elles parlent de « fécondité psychique », de « maternances »²². Une interviewée exprime son malaise par rapport à ce type de discours. Elle ne valide pas cette nécessité d'identifier la créativité des femmes sans enfant à une forme de maternité, comme si leurs projets et leurs engagements (*leurs bébés*) étaient une manière de vivre la maternité.

Dans un cas comme dans l'autre, il importe de se rendre compte que les femmes sans enfant sont soumises à de nombreux stigmates et reproches²³, notamment :

- d'être responsables de la dénatalité - sans faire de liens sociologiques avec une organisation sociétale incompétente dans l'accompagnement de la maternité et de la parentalité. Par ailleurs, étant donné l'augmentation de la population mondiale d'une part et l'épuisement des ressources d'autre part, il y a lieu de se demander si la dénatalité dans certaines régions du monde est réellement problématique pour l'espèce humaine.
- d'être des femmes égoïstes, éternellement adolescentes : en quoi prendre le temps d'envisager la pertinence de la maternité pour soi est-il un choix égoïste ? En quoi est-il immature de ne pas avoir envie d'hypothéquer son ventre pendant 9 mois et sa vie pendant les 20 ans pour un enfant ? Par ailleurs, personne ne dit qu'une femme qui ne souhaite pas d'enfant biologique, ne prendra pas part à l'éducation d'autres enfants.
- Donner accès au bonheur pour toutes, c'est prendre soin de ne pas culpabiliser les femmes qui font le choix de la non-maternité et les valoriser pour ce qu'elles accomplissent pour la société en-dehors de ce champ.

Le bonheur des pères... et des hommes

Pour une interviewée, la libération de la parole des femmes sans enfant permet aujourd'hui aux hommes de pouvoir exprimer le fait qu'ils ont envie d'être pères ou qu'ils souffriraient de ne pas pouvoir le devenir. Néanmoins, les initiatives militantes défendant les droits des hommes à s'impliquer dans la parentalité sont très peu visibles (que cela soit pour gagner un congé de paternité décent ou obtenir une reconnaissance auprès des employeurs).

21 Maryse Vaillant, *op.cit.*

22 Liébecq Brigitte, *Et toi, tu as des enfants ? Incarner la fécondité autrement que par la maternité*, analyse Barricade, 2014. Disponible sur : www.barricade.be/sites/default/files/publications/pdf/2014_-_brigitte_liebecq_-_et_toi_tu_as_des_enfants_0.pdf

23 *Idem*

Aussi, de nombreuses questions se posent : les femmes et les hommes vivent-elles/ils les mêmes stigmatisations du fait de ne pas devenir parents ? Les hommes sont-ils considérés comme d'éternels adolescents ou des hommes immatures tant qu'ils ne sont pas pères ? Quel est le vécu des hommes devenus pères ? Qu'est-ce qui fait une paternité heureuse ? Quel est le bonheur des pères ?

Pour plusieurs interviewées, les hommes ont l'injonction de la virilité ; les femmes de la maternité. On dira « sois un homme », ce qui implique toute une série de comportements et d'attitudes qui n'incluent pas spécialement la paternité. Aux femmes, on ne dit rien car être une femme signifie être une mère à un moment donné.

Les arguments de l'horloge biologique et de la diminution de la fertilité à partir de 35 ans rappellent ainsi régulièrement aux femmes l'échéance de leurs capacités reproductives et de s'accomplir en tant que femme. Cette emphase sur la fécondité féminine éclipse la réalité masculine : la moins bonne qualité du sperme et la diminution des fonctions érectiles chez les hommes qui avancent en âge²⁴. Elle passe également sous silence le fait que la qualité du sperme en Europe, aux États-Unis et en Australie a fortement diminué ces quarante dernières années (notamment du fait de l'exposition croissante aux perturbateurs endocriniens)²⁵. Si les capacités reproductives des hommes ne sont donc pas un donné éternel, on peut s'interroger sur les enjeux de maintenir un tel tabou : le prix de la virilité ?

Bouleversement

(aussi chamboulement, changements dans l'organisation quotidienne, difficultés, étape, fatigue - nuits sans dormir, pas facile)

« L'arrivée d'un enfant (moment de vie) est quelque chose de dingue et cela devrait davantage être protégé socialement : tout le monde devrait être gentil avec toi quand tu as un enfant de moins de trois ans ! » (Rires)

(Une interviewée)

Du post-partum

Dans nos sociétés occidentales, les besoins des femmes et des nouveaux/nouvelles-né.e.s suite à la naissance sont souvent éclipsés par l'attention portée à la grossesse et à l'accouchement. Pourtant, ces trois premiers mois (parfois appelé quatrième trimestre tant la fusion entre la mère et l'enfant peut être encore présente) constituent une période de transition critique pour les femmes et leur bébé, tant sur le plan physiologique, affectif, que psychologique et social.

Souvent, les femmes se retrouvent confrontées à une multitude de conseils formulés par les médias, en plus du monitoring des professionnel.le.s de la santé et des proches quant à la bonne évolution du bébé. Comme cela a déjà été exprimé dans le chapitre intitulé *Amour, l'instinct* ou *l'amour maternel* est souvent attendu comme celui qui guidera les bons gestes dans un moment de détresse ou face à des conseils paradoxaux. Finalement, au sein d'une société où les solidarités intergénérationnelles et interpersonnelles se détricotent, les jeunes mères se retrouvent souvent seules face à leurs doutes.

De l'allaitement maternel

L'allaitement est en ce sens un parfait exemple d'injonctions paradoxales par rapport auquel les futures et jeunes mères doivent jongler et trouver un fonctionnement qui leur convient.

24 Wagner L, *Fertilité de l'homme vieillissant*, 18 novembre 2004. Disponible sur : www.urofrance.org/nc/science-et-recherche/base-bibliographique/article/html/fertilite-de-lhomme-vieillissant.html

25 Hagai Levine and others, Temporal trends in sperm count: a systematic review and meta-regression analysis *Human Reproduction Update*, Volume 23, Issue 6, 1 November 2017, pp. 646-659. Disponible sur : <https://doi.org/10.1093/humupd/dmx022>

En 2017, en Belgique, nous nous trouvons dans une période où les recommandations en matière de santé sont plutôt favorables à l'allaitement exclusif jusqu'à 6 mois (ou 24 semaines). Cependant, selon une enquête de consommation alimentaire, la durée moyenne pendant laquelle des enfants entre 3 et 9 ans (nés entre 2005 et 2011) ont été allaités exclusivement, est de 11 semaines (soit moins de trois mois). Par ailleurs, seuls 19% de ces enfants sont allaités exclusivement jusqu'à 24 semaines.²⁶

Petite histoire brève et non-exhaustive de l'allaitement²⁷

Le fait qu'une mère allaite peu ou pas son enfant n'est pas un phénomène propre au XXI^e siècle. De tout temps, les femmes qui ne désiraient pas ou ne parvenaient pas à allaiter ont recherché des substituts : lait animal, nourrice, autre type d'alimentation, etc.

L'apparition du biberon et des laits en poudre à partir des années 30 sera annoncée comme l'ère de la modernité pour de nombreuses femmes. Cette période s'accompagne également d'injonctions très strictes quant à la manière de nourrir l'enfant : en effet, si l'allaitement à la demande est aujourd'hui largement recommandé, à cette époque il faut contrôler la quantité de lait ingurgité, le temps entre deux biberons, etc. Des pratiques qui ont parfois encore des échos aujourd'hui et continuent d'influencer le vécu de l'allaitement des femmes contemporaines.

Cette révolution pour les unes sera cependant largement interrogée par les autres. Sera d'abord remis en question le rôle que les entreprises pharmaceutiques ont joué dans la dévalorisation de l'allaitement maternel pour se créer des parts de marché. Des études seront également menées afin d'identifier les bienfaits du lait maternel pour la mère et l'enfant, comparativement au lait industriel.

De nombreux courants comme la *Leche League* ou le label *Amis des bébés* se constituent afin de revaloriser l'allaitement maternel, déconstruire les prescrits amenés par l'alimentation au biberon et soutenir le choix de l'allaitement maternel par un meilleur accompagnement des femmes. Une très large littérature se développe également sur les bienfaits de l'allaitement maternel exclusif, les techniques à appliquer, etc. Comme tout courant réactionnaire, ces courants ont parfois surinvesti leurs missions amenant certaines mères à culpabiliser de ne pas parvenir à allaiter leur enfant.

Les interviewées s'accordent autour de la nécessité de ne pas stigmatiser les femmes, quel que soit leur **choix**. Il y a lieu de dédramatiser le choix des femmes qui nourrissent leur enfant au biberon. Il y a en effet un retour en force de discours culpabilisants pour les mères, qui associent le non-allaitement maternel à des failles intellectuelles ou comportementales chez l'enfant.

Dans le même temps, la société doit accompagner les femmes qui souhaitent allaiter exclusivement jusqu'à 6 mois, ou plus longtemps, pour celles qui souhaitent prolonger l'allaitement en parallèle à l'introduction de l'alimentation solide. Cela passe bien entendu par la mise à disposition de structures, de professionnel.le.s et non-professionnel.le.s (pair.e.s) qui prodiguent des conseils pour que l'allaitement se déroule au mieux. Il y a surtout lieu d'interroger les capacités matérielles et organisationnelles des mères allaitantes de pouvoir mettre en application ce choix dans une société où le retour à la vie professionnelle se fait après 15 semaines d'arrêt. Seules certaines d'entre-elles disposeront d'un congé d'allaitement ; seules certaines d'entre elles auront la possibilité ou le choix de réaliser des pauses pour tirer leur lait.

Une interviewée est très critique par rapport au dispositif social actuel. Si d'un point de vue de la santé publique, l'allaitement maternel est encouragé, le cadre politique est trop pauvre. Il reflète le peu d'intérêt qu'on y accorde et la *priorité* accordée à des valeurs néolibérales de rentabilité, productivité et profit.

Est-il réellement possible d'appréhender les bouleversements que génère la venue d'un enfant ?

Le vécu de la maternité fait appel à des dimensions sociales (*comment la maternité est considérée dans la société*) et des dimensions personnelles, à la fois physiques et intrapsychiques (sa propre représentation de la maternité, son propre rapport à la mère, au père, aux générations).

Il est difficile d'appréhender la dimension individuelle. On ne peut prédire comment se déroulera une grossesse chez une femme : pour certaines, c'est le *Nirvana* tandis que pour d'autres, c'est l'enfer. De même, il est impossible de prédire comment se dérouleront l'accouchement et le post-partum. Ce n'est pas quelque chose de commis d'office. Une femme qui a eu une enfance heureuse n'aura pas forcément une

26 Lebacqz Thérèse, *Allaitement maternel exclusif*, 2015. Disponible sur : https://fcs.wiv-isp.be/nl/gedeelde%20%20documenten/frans/bf_fr.pdf

27 Thirion Marie, *Histoire de l'allaitement*, 2010. Disponible sur : https://www.santeallaitement-maternel.com/s_informer/trouver_article/articles/documents/Thirion1.pdf

maternité épanouie et *vice versa*. D'une certaine manière, c'est aussi cette incapacité à prévoir qui est géniale et qui fait la vie.

Par contre, étant donné les nombreuses difficultés et souffrances rencontrées par les femmes devenues mères, nous nous devons d'agir sur l'aspect social (voir le chapitre intitulé Charge) et transmettre un discours qui explique :

- que « ce n'est ni aussi beau, ni aussi moche **mais épouvantablement dur!** » (*dixit* une interviewée);
- que la maternité signifie à la fois un engagement total et une acceptation de laisser l'enfant s'éloigner au fur et à mesure. Ceci est particulièrement vrai pendant la période de la grossesse et les mois qui suivent la naissance. Les femmes sont généralement entièrement absorbées par ce qu'elles vivent ; ce n'est pas pathologique, ni symptomatique, cela fait partie du processus. Il est peut-être important de le savoir et de décider de s'engager pleinement dans cet espace-temps particulier.

Care – assignation des rôles

Dans la précédente recherche-action menée par la PPSF autour de « Care, genre et santé des femmes »²⁸, nous avons observé que la maternité constituait une fracture dans la vie des femmes du fait de l'inégalité de répartition du Care entre les genres. Les interviewées soulèvent à nouveau la persistance de l'assignation différenciée des rôles sur base du sexe, comme un frein à l'émancipation et l'épanouissement des femmes avec enfants.

Une inégalité de répartition entre les trois rôles

Les rôles reproductif, communautaire et productif²⁹ continuent d'être inégalement répartis entre les genres. Même si les femmes ont endossé le rôle productif en intégrant de plus en plus le marché du travail, la société continue d'attendre des femmes qu'elles accomplissent le rôle reproductif (c'est-à-dire, qu'elles fassent des enfants et qu'elles en prennent soin).

Cela se traduit selon nos interviewées à différents niveaux :

- La pression à la maternité chez les jeunes femmes et qui s'intensifie à partir de la trentaine (avec le sentiment que cette pression serait moindre chez les jeunes hommes).
- L'inégale répartition des temps et des tâches entre les femmes et les hommes : les femmes passent plus de temps à s'occuper des enfants et à prendre en charge les tâches ménagères tandis que les hommes utilisent davantage leurs temps pour le travail rémunéré et les loisirs.³⁰
- La persistance de freins (notamment dans la sphère professionnelle) à ce que les hommes intègrent le rôle reproductif, avec des freins et pressions de la part des employeurs quant à l'octroi du congé de paternité ou encore par la stigmatisation des pères qui voudraient entièrement se dédier au rôle reproductif et au Care.

28 PPSF, Rapport de la recherche-action, *Care, genre et santé des femmes*, 2016

29 Les essentiels du genre n° 2, Outils de l'approche genre, Le Monde selon les femmes, p. 9

30 Institut pour l'égalité des femmes et des hommes (IEFH) et Service public fédéral (SPF) – Emploi, Travail et Concertation Sociale, Genre et emploi du temps, Différences et évolution dans l'emploi du temps des femmes et des hommes belges (2005, 1999, 1966). Rapport 2009. Disponible sur : http://igvm-iefh.belgium.be/sites/default/files/downloads/36%20-%20GenreEmploiDuTemps_FR.pdf

Une organisation sociétale d'un autre siècle ?

Une des interviewées explique que cette pression sur le *Care* est le résultat d'un fonctionnement de société qui date d'un autre âge. En effet, à partir du XVI^e siècle s'institue la famille nucléaire et s'opère un processus progressif de séparation des sphères publique et privée³¹. L'ère de l'industrialisation amplifie la hiérarchisation de ces deux sphères en mettant l'accent sur la vie professionnelle et le travail rémunéré. Aussi, lorsque les femmes en lutte pour leur émancipation intègrent progressivement le marché de l'emploi à partir des années 50, nous n'assistons pas à une implication proportionnelle des hommes dans la sphère privée, mais à une augmentation de la pression sur le temps nécessaire au *Care* dont les femmes et les enfants sont les premières cibles.

En conséquence, de nombreuses femmes privilégient le temps partiel. Plusieurs études démontrent cependant que le temps partiel pour les femmes ayant des enfants n'est pas une voix d'amélioration³². S'il résout certaines incompatibilités au niveau unifamilial, celui-ci n'est pas sans conséquence à d'autres niveaux :

- D'un point de vue financier : les femmes gagnent moins puisqu'elles travaillent effectivement moins. Elles ont par ailleurs moins de probabilités de faire carrière et dès lors voient généralement leur ambition professionnelle à la baisse. Leurs moindres capacités contributives sont souvent évoquées (aussi par les femmes elles-mêmes) pour justifier leur plus grande implication dans les tâches liées au *Care*.
- D'un point de vue organisationnel et sanitaire : les travailleuses à temps partiel n'ont pas forcément moins de stress, car elles assument souvent l'entièreté, ou en tout cas une grande partie, des tâches domestiques et des soins. Les études démontrent ainsi que les pères réduisent généralement les tâches de *Care* quand leur partenaire travaille à temps partiel³³.

Cette combinaison d'un travail, qu'il soit d'ailleurs à temps partiel ou à temps plein, et des tâches de *Care* s'avère ainsi, pour beaucoup de femmes, une organisation lourde et compliquée. On parle souvent de *double* voire *triple journée*.

Mais qui donc travaille à temps partiel ?

En partant de l'idée que le *Care* est la source de toute vie humaine (et non l'argent et le profit), nous pouvons renverser le paradigme marchand qui étiquette les femmes de travailleuses à temps partiel. Une vraie journée devrait être composée de travail rémunéré et productif pour le marché et aussi de travail non-rémunéré pour la famille et la communauté, qu'il soit reproductif ou communautaire.

Dans cette perception du monde, les femmes ne réaliseraient pas une double ou une triple journée, mais bien une journée équilibrée du point de vue des différents rôles. Par contre, une majorité d'hommes seraient alors considérés comme des travailleurs à temps partiel, puisqu'ils réaliseraient majoritairement du travail rémunéré et contribueraient insuffisamment au travail de *Care*. Le fait de ne pas contribuer au travail non-rémunéré leur permettrait alors d'utiliser le temps qui leur reste à davantage de travail rémunéré (ce qui augmente l'écart salarial entre les femmes et les hommes) ou à du loisir. Depuis cette perspective, les hommes ne se situeraient pas du côté du maintien de la santé et de la vie humaine. Lorsqu'on parle de conciliation entre la vie privée et professionnelle, il y a donc un piège. Ce n'est pas la vie privée qui doit s'adapter à la vie professionnelle, mais bien l'inverse !

La réduction collective du temps de travail : une voie vers l'égalité ?

L'enjeu de notre société actuelle est donc d'identifier de quelle manière elle permet à chacun.e de redonner la place qui revient au *Care* et de combiner de façon équilibrée et qualitative tous les rôles qu'il/elle doit assumer. Face à cette réalité, de plus en plus de collectifs réclament une réduction collective du temps de travail (RCTT) sans perte de revenus.

Cette voie offre la possibilité de libérer du temps pour toutes et tous, femmes et hommes, quel que soit leur âge, leur statut. Elle n'est dès lors pas exclusivement réservée aux personnes avec enfants, permettant aux personnes sans enfant ou n'ayant plus d'enfants à charge de pouvoir libérer du temps pour elles-mêmes ou pour d'autres activités liées au *Care* domestique (par exemple, un parent malade) ou communautaire (par exemple, une implication citoyenne au niveau écologique, un engagement syndical, etc.). Cette RCTT valoriserait ainsi la diversité des activités liées au *Care* que nous devons réaliser pour « maintenir et réparer notre monde, notre corps, nous-mêmes »³⁴.

31 Federici Silvia, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève-Paris, Entremonde, 2014

32 CEPAG, CCB, *La réduction collective du temps de travail sans perte de salaire : « Travaillons moins pour vivre mieux ! »*, décembre 2015. Disponible sur : www.cepag.be/sites/default/files/publications/note_-_decembre_2015_-_ccb_-_rctt.pdf

33 Glorieux Ignace et van Tienoven Theun Pieter, *Organisation des responsabilités professionnelles et familiales et combinaison de celles-ci chez les femmes et les hommes en Belgique*, 2016. Disponible sur : http://igvm-iefh.belgium.be/nl/publicaties/de_organisatie_en_combinatie_van_arbeids_en_gezinsverantwoordelijkheden_bij_vrouwen_en

34 Tronto Joan, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, La Découverte, Paris, 2009 [1993]

La RCTT permettra-t-elle davantage de reconnaissance du *Care* ?

« Si elle n'est pas, seule, "la" solution miracle à nos problèmes socio-économiques, la RCTT est une mesure permettant de s'attaquer sérieusement à plusieurs injustices sociales : créer des emplois de qualité en enrayant le chômage de masse, améliorer la qualité de vie en limitant la place qu'occupe le travail, rééquilibrer le partage des richesses concentrées dans les mains des actionnaires et permettre davantage aux femmes d'accéder à des temps pleins et aux droits qui y sont liés (chômage et pension). En travaillant moins, nous pourrions vivre mieux et travailler tous [et TOUTES!]. »³⁵

De manière générale, on peut se demander si la réduction collective du temps de travail engendrera une réduction de l'inégalité de partage des rôles.

- D'un point de vue des ménages, il est légitime de se demander si une RCTT aura l'effet de diminuer la pression du *Care* domestique sur les femmes. Libérer du temps du côté des hommes augmentera-t-il leur implication dans les activités de *Care* ?
- D'un point de vue du marché du travail, la logique est identique. Cette diminution collective du temps de travail ne doit pas signifier une dévalorisation de l'emploi. De plus, elle devrait aller de pair avec une plus grande valorisation par l'État des métiers du *Care*.

Charge

Une interviewée parle de la maternité comme d'une médaille à deux faces : une première qui procure un **bonheur** immense, une **expérience unique** et la seconde qui suppose une **charge** non-négligeable pour les femmes. Faire un enfant (le porter et l'accoucher), ce n'est pas rien d'un point de vue physique et émotionnel ; l'élever est une tâche dont on ne dit pas assez à quel point elle est difficile.

Au cours de la recherche, le mot « charge » a été décliné sous deux aspects.

- Dans un premier temps, la maternité est tout simplement associée à une charge en ce sens qu'elle constitue une charge de travail, une surcharge, un poids qui pèse sur les femmes. C'est un rôle extrêmement difficile à porter et à mener. Plusieurs autres chapitres de cette recherche traitent des différentes facettes de cette problématique (voir *Bouleversement*, *Care*-assignation des rôles, *Épuisement*, *Responsabilité*, *Rôle(s) de mère(s)*, *Vulnérabilité*).
- Dans un second temps, le mot « charge » est évoqué dans l'expression verbale *prise en charge*, entendue alors comme le contre-pied, le soutien et l'accompagnement nécessaires pour alléger cette charge. Nous l'envisagerons ici de manière générale, mais d'autres chapitres abordent des aspects spécifiques comme ceux intitulés *Care* et *Congés*.

La charge mentale : une charge non-négligeable !

Le mot charge est l'occasion de revenir sur le concept de *charge mentale*, c'est-à-dire la charge cognitive que représente la gestion du foyer et des tâches de soin pour un de ses membres (généralement la femme). Développée dans les années 80, Monique Haicault explique comment la charge mentale prend du temps et de l'énergie. Elle empêche a priori la personne qui la porte d'avoir l'esprit totalement libre, tranquille. Elle amène à jongler entre des temporalités et des espaces différents mais étroitement imbriqués.³⁶ À titre d'exemple, une interviewée exprime ainsi qu'on emporte toujours un peu de privé au travail et de travail à la maison : il est difficile de cloisonner tout à fait les deux sphères.

³⁵ Sur le site : <http://travaillermoinsvivremieux.be/>

³⁶ Haicault Monique, La gestion ordinaire de la vie en deux, *Sociologie du travail*, Vol. 26, n° 3, sept 1984, pp. 268-277. Disponible sur : www.jstor.org/stable/43149231?seq=1#page_scan_tab_contents

Au printemps 2017, le concept de charge mentale est actualisé et vulgarisé grâce à la bande dessinée intitulée « Fallait demander ! »³⁷ de la bloggeuse et dessinatrice Emma. Alors que les discours ambiants tendent à rassurer sur l'égalité de prise en charge du *Care* entre les genres, les réactions virales à la BD ont démontré combien un important travail de répartition de la charge mentale et des responsabilités est encore à faire au sein des foyers pour parvenir à une égalité réelle entre les genres. À moins que, comme nous l'exprimions dans le chapitre précédent, cela ne soit la division travail rémunéré/travail reproductif et domestique qui est à revoir en tant que système économique fondateur de ces inégalités ?

Envisager une compréhension globale

En préambule d'une prise en charge efficace, les interviewées défendent une compréhension globale des problématiques que la maternité implique pour les femmes. Le politique doit être capable d'envisager la maternité dans ses continuums entre :

- la contraception, la grossesse, l'accouchement et la prise en charge des enfants dès la naissance ;
- le temps, l'énergie et les moyens nécessaires lors d'une démarche d'adoption ;
- les politiques de congés, la réduction collective du temps de travail et l'assimilation des périodes de travail à la pension ;
- la réflexion autour des systèmes de garde et de prise en charge tantôt professionnalisés tantôt par les pair.e.s ;

À tout moment, les interviewées dénoncent les manquements. Elles invoquent la créativité, crient à l'innovation, encouragent à une prise de risque de la part du politique. Il faut se rendre compte qu'il y a un coût économique à la faiblesse des politiques publiques en matière de parentalité. Investir dans cet aspect de la vie aurait de nombreux bénéfices en termes de santé et de qualité de vie, ce qui réduirait les coûts en matière de prise en charge médicale, médicamenteuse et sociale.³⁸

Des démarches individuelles et entre pair.e.s

Plusieurs interviewées expriment que la maternité demande une certaine organisation, une bonne gestion du temps, la capacité de déléguer et bien entendu de se dégager du temps et des espaces pour soi (rien qu'à soi). Néanmoins, sans des stratégies politiques et des services publics efficaces, ce type de conseils tend à renforcer la colonisation d'une logique managériale dans la vie privée : « les mères doivent devenir de bonnes managers à tout prix ! »³⁹

Il importe dès lors de soutenir les femmes et les couples à ne pas tomber dans l'isolement, à réfléchir de manière égalitaire la prise de décision et la répartition des tâches au sein du couple/de la famille. Les projets alternatifs (maisons partagées, habitats collectifs, projets communautaires) peuvent en ce sens être des sources d'inspiration et des réseaux précieux pendant les premiers mois.

Les stratégies politiques et le soutien social

Au cours des interviews, les femmes ont répété l'importance de sortir d'une vision de la parentalité qui soit strictement une responsabilité individuelle et d'en assumer la responsabilité collectivement (voir les chapitres intitulés Génératin et Parentalité). Ce paradigme constitue une *déprivatisation de la famille*, c'est-à-dire le fait ne plus considérer les questions familiales comme un enjeu strictement privé. Les modèles nordiques sont à ce titre souvent cités en exemple.

- Augmenter l'offre en milieux d'accueil : est-il encore nécessaire de rappeler cette revendication « un enfant = une place en crèche » ? Est-il normal que trouver une place en crèche soit aussi stressant pour les parents ?
- Réfléchir à des modes de garde alternatifs, notamment pendant les week-ends : faire garder ses enfants ne devrait pas être seulement lié au fait de travailler, mais aussi pour prendre du temps pour soi, se reposer.
- Fournir des informations autour de la multiplicité des initiatives qui existent en matière de soutien à la parentalité : visibilité des structures de prise en charge de la santé physique et mentale, des réseaux de parents, etc.
- Soutenir l'accès à une contraception égalitaire par l'information, mais également du soutien à la recherche (notamment pour développer une contraception masculine).
- Informer autour des différents types de suivi de grossesse et d'accouchement, ainsi qu'autour de l'allaitement (et des législations qui existent).

37 Emma, *Fallait demander !*, 9 mai 2017. Disponible sur : <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes/>

38 Par exemple, d'un point de vue de la santé publique, penser la reconnaissance des mères a du sens, car la reconnaissance des responsabilités et des tâches est un facteur protecteur de l'épuisement maternel. Pour les mêmes tâches réalisées, une femme reconnue et valorisée dans ce qu'elle accomplit au sein de son foyer est moins à risque de vivre un burnout maternel. Se référer au livre de Violaine Guériteault, *op.cit.*

39 Jacquet Manoë, *Le Care, une grille d'analyse des rapports sociaux*, FCPPF, 2017

- Renforcer le rôle du/de la co-parent.e pendant les mois de post-partum et au-delà.
- Prévoir des lieux pour recevoir les jeunes mères dans les moments de détresse, écouter les questions, rassurer les doutes, sécher les pleurs, accueillir chaque femme dans ce qu'elle est en train de vivre de manière singulière et unique.

« Laisser plus de place aux doutes et aux questions. On devrait arrêter de penser la maternité comme quelque chose de sécurisé et sécurisant. Il y a des questions méthodologiques/techniques (éduquer un enfant), mais peu sur la maternité en tant que telle et les émotions vécues. Créer un espace où on peut se poser plus de questions, ce que cela implique pour soi et pour les autres. Il y a de l'espace pour le négatif, mais quid des émotions plus mitigées? Dans les cercles d'amis et de femmes à femmes, cela peut être exprimé, mais en tant que société, ce n'est pas soutenu. » (Une interviewée)

Congés

Les politiques en matière de congé ont été une thématique récurrente au sein des entretiens vu qu'elles sont considérées comme une stratégie incontournable pour soutenir les mères au niveau physique et moral à l'arrivée d'un enfant, ainsi qu'une manière d'inclure davantage les coparents dans ce renouveau familial.

La durée, la rémunération, l'articulation entre les différents types de congé et avec d'autres types d'aide structurelle divergent sensiblement entre les interviewées et sont parfois corrélées à la culture institutionnelle de celles-ci.

Législation belge en 2017 en matière de congés

« Le congé de maternité dure en principe 15 semaines. Le congé qui est pris avant l'accouchement, est appelé congé prénatal et peut durer maximum 6 semaines; le congé qui commence après l'accouchement, est appelé congé postnatal et doit durer au minimum 9 semaines.

Si l'on attend une naissance multiple, le congé prénatal peut durer 8 semaines et le congé postnatal peut être également augmenté de 2 semaines.

[...] Si la mère n'a pas pris tous ses congés avant l'accouchement, elle peut les prendre après ses 9 semaines de congé postnatal. »⁴⁰

« Dans la réglementation sur le congé de paternité, il est prévu que chaque travailleur [...] a droit à 10 jours d'absence à l'occasion de la naissance d'un enfant [...]. »⁴¹

La loi a prévu également un congé de naissance pour les co-parents, c'est-à-dire le parent qui n'a pas de lien de filiation avec l'enfant nouveau-né de sa partenaire. La durée du congé est identique à celle du congé de paternité, soit 10 jours.

« Chaque travailleur a le droit de prendre un congé parental dans la période qui commence à courir à partir de la naissance de l'enfant. Le congé doit débuter avant que celui-ci n'atteigne l'âge de 12 ans. [...] L'allocation d'interruption est forfaitaire. Son montant n'est pas calculé en fonction de votre rémunération. »⁴²

40 Disponible sur : www.mc.be/mes-avantages/naissance-enfance/naissance/conge/conge_maternite_independantes.jsp

41 Idem, disponible sur : www.emploi.belgique.be/defaultTab.aspx?id=554

42 Idem, disponible sur : www.emploi.belgique.be/defaultTab.aspx?id=547

Congé de maternité : quelques problématiques

Il n'est pas identique pour toutes

Si des distinctions en matière de congé entre les grossesses unipares et multipares sont compréhensibles, comment expliquer des différences de traitement entre les femmes salariées et les femmes indépendantes ? En effet, pour les travailleuses indépendantes, la durée obligatoire du congé postnatal est de 2 semaines (au lieu de 9 semaines)⁴³, alors que le temps de récupération physique à la suite d'une grossesse a été évalué entre 6 à 8 semaines. Et malgré ce temps de repos déjà réduit, dans un récent baromètre de la Ligue des familles, 48 % des indépendantes ont tout de même travaillé pendant leur congé de maternité pour ne pas mettre en péril leur activité⁴⁴.

À ce sujet, une interviewée (d'ailleurs indépendante) exprime que le retour au travail n'a pas les mêmes implications si on aime son travail, mais également si on a la possibilité d'organiser son temps de travail de manière plus ou moins flexible. Pour des *femmes-machines*, un repos long lui semble ainsi plus important.

Trop court ou trop long, mais surtout mieux rémunéré...

En 2011, un projet de directive avait été envisagé pour uniformiser les politiques en matière de congé de maternité en Europe. Au départ initié par la Commission européenne, cette uniformisation portait sur deux points : tout d'abord, une augmentation de la durée minimale du congé de maternité à 18 semaines et une meilleure rémunération. Par la suite, le Parlement européen a statué favorablement pour un allongement à 20 semaines et une rémunération à 100 % pendant toute la durée du congé. Cette position n'a pas été bien accueillie par les états-membres car une rémunération à 100 % serait insoutenable pour les états. Par ailleurs, les états invoquent qu'en écartant plus longtemps les femmes du marché du travail, elles encourraient plus de risque de ne pas y être réintégrées.

Pour la Belgique, une telle directive aurait signifié une augmentation du congé de maternité de 5 semaines, ainsi qu'une augmentation de la rémunération de 18 % pendant les 9 premières semaines (c'est-à-dire pendant la durée obligatoire) et de 25 % pendant les semaines non-obligatoires.

De ce point de vue, il est indéniable que la politique de rémunération actuelle est une discrimination financière à l'égard des femmes. En effet, les femmes sont rémunérées à 82 % de leur salaire pendant 9 semaines alors qu'elles ne peuvent échapper à ce congé : elles sont légalement obligées de s'arrêter. Sans compter que cette période de la vie est particulièrement dense en dépenses financières de tout ordre (frais médicaux, matériel de puériculture, etc.). Qu'est-ce qui justifie une telle rémunération si ce n'est des questions budgétaires ? Dans quelle mesure, cette période ne fragilise-t-elle

pas un grand nombre de femmes, d'abord sur le plan financier et par la suite sur les aspects de la santé et du bien-être ?

Le congé de naissance (pour les coparents) (aussi appelé congé de paternité dans une société hétéronormée)

Intégrer le père ou le coparent le plus tôt possible dans la vie de l'enfant est de plus en plus considéré comme une stratégie qui permettrait d'instaurer une répartition plus égalitaire du *Care* entre les partenaires, ainsi que réduire l'isolement des mères pendant la période qui suit la naissance. Ce congé est également considéré comme une nécessité pour de nombreux co-parents qui désirent investir la relation avec le/la nouveau/nouvelle-né.e dès la naissance.

La majorité des interviewées se positionnent favorablement pour un congé de naissance obligatoire et qui serait plus long (actuellement, seulement 10 jours légaux). Cette obligation aurait deux objectifs :

- Permettre aux partenaires d'être auprès de la jeune mère qui a porté l'enfant pendant 9 mois, qui a accouché et qui allaite peut-être, ainsi que d'investir la relation avec le/la nouveau/nouvelle-né.e.
- Enlever la pression de certains employeurs sur les pères (et probablement les coparents) pour **ne pas** prendre ces dix jours de congés auxquels ils/elles ont droit.

On remarque que le sujet du congé de naissance pour les coparents est loin d'être acquis. En 2016, plutôt que d'augmenter ce congé, le MR et l'Open-VLD proposent de réduire le congé de maternité (postnatal) à sa part physiologique obligatoire (c'est-à-dire 9 semaines) et de partager les semaines non-obligatoires de manière égalitaire entre les parents. Pour une de nos interviewées, cette proposition est « théorique et stérile ». Pourquoi réduire le congé de maternité pour renforcer la place des coparents (sous-entendu des pères) ? Pourquoi ne pas renforcer le congé de naissance et le congé parental ?

Le congé parental

Au jour d'aujourd'hui, 75 % des travailleurs qui prennent ce congé (avant les 12 ans de l'enfant) sont des femmes. Pour cause, la perte de revenu liée au congé parental est

43 Disponible sur : www.mc.be/mes-avantages/naissance-enfance/naissance/conge/conge_maternite_independantes.jsp

44 Plus de soutien pour les parents indépendants, 15 novembre 2017. Disponible sur : www.laligue.be/association/communique/cp-parents-independants

telle qu'il est préférable de « sacrifier » le salaire des femmes généralement inférieur au salaire des hommes.

Le congé parental est souvent utilisé pour pallier aux congés de maternité ou de paternité trop courts. À titre d'exemple, Femma⁴⁵ propose qu'un congé parental de 5 mois correctement rémunéré pour chaque parent devrait suivre le congé de maternité de 12 semaines et le congé de paternité de 10 jours. Cela permettrait à l'enfant de rester à la maison jusqu'à 1 an. De leur point de vue, cette option « par défaut » devrait permettre d'engendrer une nouvelle norme de société.⁴⁶

Une interviewée soulève la nécessité de réfléchir à la manière dont on accompagne les enfants pendant le reste de la vie : 12 ans, c'est bien, mais l'investissement parental ne s'arrête pas à cet âge-là !

Des crèches à la pension

Une politique de congés performante ne retire en rien l'importance de réfléchir à une articulation cohérente avec d'autres stratégies. En effet, permettre aux parents et aux mères de rester plus longtemps à la maison et auprès de leurs enfants ne doit pas faire l'impasse sur la mise en place de systèmes de garde collective performants (comme les crèches et les haltes garderies). De même, privilégier une politique de congés plus courts qui reposerait alors sur les gardes collectives doit prendre en compte que certains parents désirent rester auprès de leurs enfants plus longtemps sans pour autant accuser une perte de revenus substantiellement significative. Les politiques doivent réfléchir à des circuits différenciés étant donné la pluralité des familles et des situations.

Quoiqu'il en soit, les femmes (et les hommes) ne devraient pas être pénalisés d'avoir eu des enfants, de s'être arrêtés pour les éduquer et d'avoir bénéficié de congés de tout ordre. Ces périodes d'arrêt doivent être intégrées dans le calcul de la pension. Une interviewée exprime que « c'est une injustice terrible que beaucoup de femmes ont une plus petite pension car elles sont restées à la maison avec les enfants. C'est un scandale ! Il faut imposer aux hommes de rester aussi à la maison ou revendiquer que leurs salaires et leurs années de travail soient réparties entre eux et la mère de leurs enfants ».

Des divergences entre les communautés francophones et flamandes ?

Il est intéressant de remarquer que sur le sujet des congés, les divergences francophones et flamandes sont souvent évoquées. Les francophones auraient davantage une approche féministe égalitaire et les flamandes s'ancreraient davantage dans un féminisme de la différence tel que l'exprime une interviewée flamande : « Bien que l'on plaide aussi pour davantage d'égalité entre les femmes et les hommes en Flandre, il n'y a pas de difficultés à exprimer que la naissance reste un aspect *typiquement féminin*. »

En analysant les grandes orientations d'associations comme la Ligue des familles, Vie Féminine, le Gezinsbond ou Femma, les divergences sont généralement assez peu marquées. Toutes plaident pour :

- Un congé de maternité plus long et mieux rémunéré⁴⁷ ;
- Un congé du/de la conjoint.e aidant.e rallongé⁴⁸ ;
- Des congés parentaux renforcés.

45 Voir www.femma.be

46 Voir www.femma.be/nl/femma-boetiek/product/combinatie-arbeid-en-zorg-2.0-digitaal

47 En 2015, la Ligue des familles s'est positionnée favorablement à une augmentation du congé de maternité de quelques semaines. Elle demandait également que celui-ci soit mieux rémunéré et que les congés parentaux soient renforcés. Voir : www.laligue.be/association/edito/edito-conge-de-maternite
Consultez aussi l'étude du Gezinsbond datant de mars 2016 : www.gezinsbond.be/_publicaties/Gezinspolitiek/Verlof_rond_de_geboorte_van_een_kind/html5forpc.html

48 En juin 2017, le Gezinsbond lançait une pétition pour le rallongement du congé de paternité à 20 jours pour les employés et les indépendants. Voir : <https://nieuws.gezinsbond.be/20-dagen-geboorteverlof-ook-voor-zelfstandigen>

Dévouement

(aussi dépendance)

« Les mères que je connais dans ma famille sont très dévouées. [...] Elles observent un profil de mères qui mettent les enfants en premier (dans la liste). Avec le temps, chacune apprend à se séparer. Cela reste difficile de remplir les espaces laissés par les enfants. » (Une interviewée)

Des mères au service de leurs enfants

Les femmes devenues mères sont invitées à être de *bonnes mères*, c'est-à-dire des femmes qui font le meilleur pour leurs enfants au point de faire passer les besoins de ces derniers avant les leurs. Cette injonction au *sacrifice de soi* est très genrée : les pères ne semblent pas se sacrifier en toutes circonstances pour leurs enfants et éprouver autant de remords et de culpabilité à lâcher prise vis-à-vis de ceux-ci.

La posture du *sacrifice de soi* au profit des enfants n'est pas enviable pour de nombreuses interviewées :

- Tout d'abord, pour elles-mêmes, les femmes ne devraient jamais prendre soin des autres au point de s'oublier complètement dans leur propre équilibre physique et moral.
- Ensuite, cette relation de dépendance et de toute puissance entre enfants et adultes ne semble pas une attitude qui favorise l'autonomisation et l'émancipation des enfants. Il y a alors une sorte d'infantilisation prolongée, notamment auprès des enfants devenus grands.

Dans le même temps, les interviewées ponctuent que le manque de projet social actuel et de structures de prise en charge de qualité puissent amener les mères à se replier sur la maternité comme la seule source d'épanouissement possible (voir également le chapitre Malentendu). Le manque de places en crèches, la surpopulation dans les classes, etc. sont des aspects effrayants pour n'importe quel parent.

De la toute-puissance des mères

Qui dit toute-puissance, dit bien évidemment pouvoir. Comme le souligne Maryse Vaillant, « le pouvoir fait partie des incontournables de la maternité. Mais il reste dans l'ombre. On pourrait même dire que l'un [le pouvoir] est d'autant plus passé sous silence que l'autre [l'amour] est mis en avant. » Et de poursuivre : « L'effet magique de son sourire peut donner l'illusion à la jeune mère de disposer d'un pouvoir absolu sur les émotions et le bien-être de son petit. Très vite, elle sera néanmoins confrontée à

son impuissance [...] d'apaiser les larmes, certes, mais plus fondamentalement celui de rendre leurs enfants heureux. »⁴⁹

Par ces quelques mots, Maryse Vaillant exprime combien toute femme, tout homme, tout parent doit à un moment donné lâcher prise quant à un quelconque désir de toute-puissance ou de pouvoir sur les enfants car celui-ci est vain. Comme l'expriment plusieurs interviewées, les femmes doivent apprendre à se protéger de leurs sentiments de culpabilité, de leurs angoisses et se reconnaître mutuellement le droit de vivre leur propre vie (de même que les enfants vivront la leur).

« À un moment, ma mère a eu une idée très chouette : elle voulait arrêter de vivre avec nous parce qu'elle disait : je ne comprends pas, les enfants peuvent partir, les parents pas. Alors je vais habiter ailleurs, mais je viendrai encore faire le dîner, la lessive, tout. Elle trouvait ça dégoûtant que les enfants puissent partir, faire des fugues et pas les parents. Tu vois le truc égalitaire du groupe ? Je trouve ça génial d'avoir une mère qui dit ça ! Parce qu'elle avait raison évidemment. On te parle comme à un adulte même si tu es un enfant, tu sais que tu l'es. C'est la seule personne que je connais qui ait dit un truc comme ça. » (Une interviewée)

Attaquer les discours sociétaux et renforcer les pratiques professionnelles

À nouveau, nous ne pouvons extirper ce paradigme de la mère toute-puissante ou de la mère sacrificielle du contexte sociétal dans lequel nous vivons. Nous constatons la multiplicité des discours psychologisants réappropriés par le quidam autour du fait qu'un enfant est toujours un peu plus « maman que papa » et que, face à un enfant qui est seul, on se demandera toujours : « où est sa maman ? ». Il y a une hypothèse profondément ancrée qui rappelle que les mères sont supposées être toujours auprès de leurs enfants.

Ce type de discours devrait particulièrement être mis en réflexion auprès des professionnel.le.s de l'éducation et de la petite enfance. Dans son article « Tous les chemins professionnels mènent-ils à la mère ? »⁵⁰, Marie-Dominique Wilpert interroge les tensions auxquelles sont soumises les professionnel.le.s de la petite enfance notamment l'opposition entre une option maternaliste (où l'enfant serait toujours mieux auprès de sa mère) et une vision plus contemporaine co-éducative. Elle invite à une déconstruction des positions normatives afin de concevoir un travail éducatif partagé

49 Vaillant Maryse, *op.cit.*, p. 174

50 In Neyrand Gérard, Wilpert Marie-Dominique, Tort Michel, *Père, Mère, des fonctions incertaines. Les parents changent, les normes restent ?* Éditions Erès, 2013

entre parents et tiers sociaux, et surtout défend la reconstruction d'une solidarité entre les femmes (professionnelles et mères), en tant que personnes dominées par les mêmes injonctions patriarcales.

Enfant

La maternité, c'est bien évidemment l'irruption d'un enfant dans la vie d'une femme. En ce sens, la question des femmes et des enfants ne peut être disjointe : elle est liée ! Par contre, associer les problématiques des femmes et des enfants comporte aussi des risques : soit de mettre les femmes au même niveau que les enfants (et donc d'infantiliser les femmes) ou d'associer systématiquement la responsabilité des enfants aux femmes (et alors de renforcer à nouveau leur sentiment de culpabilité quand le bien-être des enfants n'est pas assuré).

Sexisme et adultisme⁵¹ : même combat ?

Historiquement, la transformation des conditions de vie, juridiques ou encore sociales des femmes et des enfants est liée. Cela s'explique par le fait que les enfants sont, tout comme les femmes, un groupe dominé dans la société mais aussi :

Méprisés socialement : certes les enfants sont nécessaires au renouvellement des générations (et en ce sens, une nécessité), mais les enfants sont très souvent mal perçus en société. Cela semble relativement accepté de dire devant des enfants « je n'aime pas les enfants » ou « je sais pourquoi on n'en a pas », alors qu'on ne peut pas dire « je n'aime pas les femmes », « je n'aime pas les noirs », « je n'aime pas les gays ».

Relégués dans des institutions comme les crèches, l'école ou encore d'autres structures d'accueil et d'hébergement : les institutions dans lesquelles les enfants grandissent, ne se sont pas toujours envisagées comme des espaces ouverts, poreux. Il y a quelque chose de l'ordre « chacun.e sa place », les adultes au travail et les enfants à l'école pour libérer les parents. Cette compréhension de l'accueil et de l'éducation n'envisage pas un modèle de prise en charge pensé collectivement pour les enfants.

Objets des violences interpersonnelles, collectives et institutionnelles : sous couvert de l'éducation et de l'obéissance, on frappe, on hurle, on attouche, on viole, on leur nie l'accès à une place d'accueil ou des conditions de vie en institution de qualité. Pourquoi se permettrait-on avec des enfants, ce qu'on se permettrait plus difficilement avec des adultes ?

51 L'adultisme se définit comme l'ensemble des comportements et attitudes qui partent du postulat que les adultes sont meilleurs que les jeunes, et qu'ils sont autorisés à se comporter avec eux de n'importe quelle manière, sans leur demander leur avis. Issu de Barry Checkoway, *Adults as Allies*, W.J. Kellogg Foundation, July 5, 2010, 13. (Voir l'extrait publié sur le site de Teresa Graham Brett.)

Lire aussi : Bonnardel Yves, *La domination adulte, l'oppression des mineurs*, Myriadis, 2015

Il y a donc des similarités au niveau du traitement entre les femmes et les enfants, qui se manifestent par certaines convergences au niveau des luttes.

Pour une société « enfant admis »⁵²

Plusieurs interviewées expriment que les enfants sont trop peu admis dans la société, ce qui constitue un paradoxe supplémentaire : les femmes sont encouragées à faire des enfants, mais ensuite ceux-ci devraient être invisibles dans les espaces publics. Combien de mères/parents ne se rendent plus aux cafés ou aux restaurants car leurs enfants sont considérés comme trop bruyants ? Combien de mères/parents abandonnent les transports en commun car ceux-ci ne sont pas conçus pour accueillir des poussettes ? Saviez-vous qu'en 2017, les locations d'hôtels « enfants non-admis » ou plutôt *adult only* ont de plus en plus la cote ? Preuve que ce phénomène de société ne semble pas se désamplifier⁵³.

Pour une interviewée, ce rejet des enfants des espaces publics renvoie plus largement à une manière d'imposer l'accessibilité des femmes aux hommes. En effet, dans les lieux publics, la drague est souvent bien plus dérangeante que la présence d'enfants, mais comme la drague est une activité (masculine) encouragée par la société, elle est tolérée⁵⁴. Les corps infantiles, enceints, allaitants ou maternants ne sont pas considérés comme disponibles sexuellement, ce qui perturbe et dérange les normes implicites de l'espace public. Pensons à ces nombreux cas de femmes allaitantes sommées de rester confinées et de cacher leurs seins, organes continuellement sexualisés et exposés dans d'autres circonstances (publicité, médias, etc.).

Une société « enfant admis » serait une société plus hospitalière pour les enfants évidemment, mais aussi pour les femmes, les mères et plus largement les parents. Une telle politique dépasse l'installation de quelques aires de jeux dans les villes, pour envisager la présence des enfants dans tous les lieux : depuis les lieux publics jusqu'aux lieux de travail. Elle nécessite d'entendre la parole des concerné.e.s, notamment les mères qui peuvent témoigner des aménagements du territoire qui faciliteraient leurs parcours et garantiraient la sécurité pour les enfants⁵⁵.

Oui, mais jusqu'où ?

Il convient d'être prudentes sur la manière dont cette société « enfants admis » serait mise en place. Accepter les enfants partout et tout le temps, c'est aussi prendre le risque que ce soit à nouveau les femmes qui doivent jongler avec les enfants dans les différents espaces de vie et de travail. Les femmes ont également besoin d'espaces sans enfants ; les hommes ont la responsabilité de prendre le relais, la collectivité aussi. C'est donc important que les enfants aient leur place partout mais que tout le monde s'en occupe !

Finalement, qu'en pensent les enfants ?

Une interviewée explique qu'une étude française menée autour de l'organisation du temps a démontré un changement majeur dans la société contemporaine : les enfants doivent davantage s'adapter à l'organisation et aux activités des parents (des mères ?) alors qu'auparavant, les parents (ou les mères ?) s'organisaient davantage autour de la vie des enfants.⁵⁶

Elle s'interroge sur la place qui est ici accordée à la parole et aux besoins des enfants. Ainsi, s'il a été à plusieurs reprises exprimé que des parents heureux et épanouis dans leur vie favorisent l'épanouissement des enfants, elle nuance ici le discours. D'après elle, il serait faux de penser que *tout est bien tout le temps* : il existe des situations qui sont désagréables pour les enfants. Les parents ainsi que la société doivent y être sensibles.

Elle évoque notamment la possibilité de réfléchir les modalités d'accueil de la petite enfance et de mettre en place, dans la mesure du possible, des solutions qui prennent en compte les besoins des parents et des enfants (à partir de quel âge ? pour quelle durée ?). Elle se réfère en ce sens à une revue de littérature réalisée par une association anglaise *What about the children ?*⁵⁷, qui conclut : « [I]a présente revue indique la nécessité d'être prudent.e quant au fait d'affirmer les bienfaits systématiques des milieux d'accueil et *qu'une même formule fonctionnerait pour toutes et tous*. Quand les parents mettent en place leur propre organisation et les gouvernements pensent

52 Dans son livre *Rêver l'obscur*, Starhawk décrit une utopie où les enfants sont bienvenus partout et où il n'y a pas de division absolue entre la sphère productive et de pouvoir avec la sphère reproductive. Voir : Starhawk, *Rêver l'obscur, Femmes, magie et politique*, Cambourakis, 2015, p. 136

53 Les hôtels « enfants non-admis », grosse tendance cette année parmi les Belges. La Libre.be, 04/07/2017. Disponible sur : www.lalibre.be/lifestyle/magazine/les-hotels-enfants-non-admis-grosse-tendance-cette-annee-parmi-les-belges-595b9461cd70d65d24906823

54 Nous soulignons ici que les interviews ont été réalisées avant les vagues de témoignages de femmes #balancetonporc et #metoo qui ont envahies la toile en octobre 2017. Nous pouvons supposer et espérer que ce phénomène d'ouverture de la parole engendre une prise de conscience collective et des changements profonds des rapports entre les femmes et les hommes au sein de l'espace public.

55 Voir l'initiative « Des mères parlent aux maires » développée par MMM-France : www.mmm-france.org/que-faisons-nous/nos-publications

56 Nous n'avons pas pu retrouver cette recherche. Nous ne pouvons donc donner plus de précisions sur le champ d'application de cette affirmation de l'interviewée.

57 Pour plus d'informations : www.whataboutthechildren.org.uk/

aux politiques publiques, des facteurs comme l'âge de l'enfant, le temps passé en milieu d'accueil, la qualité et la stabilité du soin qui est fourni doivent être pris en considération.»⁵⁸

Ce constat peut être culpabilisant pour les femmes car, « [p]armi les rares études consacrées à l'organisation de la journée des très jeunes enfants, l'une d'entre elles [...] indique que les conditions de vie des petits – avec qui, où et comment ils passent leur journée – sont étroitement dépendantes des modalités de vie de leur mère.»⁵⁹ Cette réflexion nous ramène aux liens étroits qui coexistent entre les femmes et les enfants et à la difficulté de disjoindre les conditions de vie des premières et leurs conséquences sur la vie des seconds.

Il convient donc de penser à la manière dont la parole des enfants peut être un marqueur de changement social favorable à toutes et tous et aussi aux femmes (et non pas un marqueur de culpabilité). En ce sens, le travail réalisé par Jacques Duez autour des *temps des enfants* nous semble une source d'inspiration qui n'a pas perdu de sa pertinence malgré les années⁶⁰.

« À la fois contrainte sociale et produit de la société, le temps constitue une dimension fondamentale de la vie humaine et la détermine de part en part. Ce qui est vrai pour les adultes en général vaut aussi pour les enfants en particulier. D'où la nécessité [...] d'envisager le temps comme une des dimensions du bien-être et du développement des enfants. [...] »

Le travail de Jacques Duez qui révèle [...] l'intelligence du monde que peuvent avoir les enfants, montre l'intérêt de susciter leur réflexion, de recueillir leur témoignage, de les écouter. Il rend manifeste le fait que les enfants ont la capacité de développer une conscience réflexive, et même critique parfois, de ce qu'ils vivent et de la façon dont ils le vivent. »

Épuisement

(aussi complications, troubles)

« La maternité reste un sujet tabou. Posez la question aux parents : *Est-ce que vous recommenceriez ?* On n'ose pas poser cette question. »

(Une interviewée)

Dans le chapitre *Bouleversement*, nous avons abordé les difficultés et la période d'adaptation que supposent la grossesse, la naissance et le postpartum. Nous y exprimons l'importance de briser le tabou de la maternité comme la source de tous les bonheurs et d'ouvrir la parole sur les difficultés que cette période suppose. Ce chapitre sur l'*Épuisement* interroge la persistance et la récurrence des difficultés et des désillusions, qui peuvent conduire à de l'épuisement chronique, mais aussi des troubles psychiques, émotionnels et affectifs plus intenses.

Baby blues, dépression du post-partum, psychose puerpérale, burnout maternel : les difficultés maternelles passées au crible

Les difficultés maternelles se déclinent aujourd'hui sous de nombreux termes. [voir encadré page 54]

Développer une littérature sur des troubles vécus par les femmes autour de la maternité rend visible la diversité des difficultés qui existent et l'intensité avec laquelle elles sont vécues. Néanmoins, cette appropriation des difficultés par la psychologie ou la psychiatrie donnent à penser que cela concerne les autres... et pas « soi » !

Pourtant, à la lecture des « tableaux cliniques résumés », nous observons tout de même des récurrences : l'épuisement et la fatigue extrême, la tristesse et le désenchantement

58 *The current research indicates the need for caution about assuming the benefits of childcare and that "one size fits all". When parents are looking at their own arrangements and governments are thinking about policy, factors such as the age of the child, the length of hours of attendance and the quality and stability of the care being provided need to be considered.*

Traduit de la revue de littérature O'Neil Keryn and Younger Sue, *Our literature search into childcare How are the children doing?*, 2016. Disponible sur : www.whataboutthechildren.org.uk/downloads/advice/childcare-how-are-the-children-doing.pdf

59 Duez Jacques, Manni Gentile, Palermi Patricia, *Les temps des enfants, une analyse*, Université de Liège, 2007. Disponible sur : www.oejaj.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecured1&u=0&g=0&hash=86221513d07b791788adf2c5b24e3bf2446da30e&file=fileadmin/sites/oejaj/upload/oejaj_super_editor/oejaj_editor/pdf/def_Temps_des_enfants.Une_analyse.pdf

60 *Idem*

Typologie de quelques difficultés maternelles⁶¹

Le baby blues (BB) est généralement assimilé au bouleversement hormonal qui suit l'accouchement et la mise en route de l'allaitement, à laquelle s'adjoignent une sensation de tristesse, de doute et d'anxiété chez la jeune mère. Les symptômes majeurs sont des pleurs et de la tristesse. Ce trouble plutôt associé à une déprime passagère passe généralement au bout de quelques jours. Il serait vécu par de très nombreuses femmes (80 à 90% selon les sources).

La dépression du post-partum (DPP) mobilise des symptômes similaires au *baby blues* : de la tristesse, des pleurs, une sensation de fatigue et d'épuisement intense qui se traduit par un manque d'élan vital, ainsi qu'une part de culpabilité de ne pas se sentir épanouie avec l'arrivée de cet « heureux évènement ». Elle peut intervenir en continuité du *baby blues*, un peu plus tard après l'accouchement et jusqu'à un an après. Elle dure au minimum deux semaines jusqu'à plusieurs mois. Ces difficultés peuvent être liées au fait que la mère et l'enfant éprouvent des difficultés à créer des liens, mais également refléter d'autres difficultés familiales, conjugales ou encore financières. 10 à 15% des femmes vivraient une dépression du post-partum plus ou moins sévèrement.

La psychose puerpérale (PP) consiste en un trouble psychiatrique qui se construit en trois étapes : d'abord une phase de fatigue extrême, suivie d'une phase de confusion (troubles de la mémoire et angoisses) et finalement une phase de délire (trouble de la perception sensorielle notamment délires et hallucinations). Déclenchée soudainement ou développée insidieusement, il est difficile d'évaluer un élément déclencheur ou avant-coureur. La psychose puerpérale se caractérise par un processus explosif qui engendre une perte de contrôle brutale et violente. Une fois la « crise » passée, les processus de récupération dure généralement 8 semaines.

Le burnout maternel/parental (BM) se développe également en trois phases : une première phase de fatigue extrême et d'épuisement, suivie d'une phase de distanciation affective vis-à-vis des enfants (notamment la perte de plaisir à passer du temps avec ses enfants) et enfin une perte d'efficacité par rapport au rôle parental accompagné d'un lourd sentiment de culpabilité. Si la DPP est généralement ciblée sur la période de la petite enfance, le BM peut apparaître à n'importe quel âge (même avec des adolescent.e.s). Selon une récente étude belge, 8% des femmes seraient concernées.

de certaines femmes entre la maternité rêvée et la maternité vécue, la prise de distance souvent inconsciente de la mère vis-à-vis de l'enfant, la culpabilité, l'apparition de négligences vis-à-vis de soi ou des enfants, etc.

Par rapport à l'ensemble de ces troubles qui touchent à la maternité, les interviewées remettent systématiquement un contexte sociétal autour de certains facteurs :

- **La banalisation hormonale de certains comportements, plus particulièrement autour du BB** : le BB concerne un grand nombre de femmes, de même que certains troubles liés aux menstruations ou à la période autour de la cinquantaine. Le résumer à un bouleversement hormonal semble assez réducteur. La tristesse, les pleurs doivent être pris au sérieux et accompagnés.
- **L'isolement des jeunes mères** : Bien que le tête-à-tête avec le bébé soit extraordinaire, il est très épuisant et isolant. Cet isolement s'enracine très profondément étant donné les politiques publiques en matière de congés, la place accordée aux enfants dans l'espace public, ainsi que l'érosion des solidarités entre personnes et/ou collectifs.
- **Une perte de transmission** : la culture de transmission entre les femmes devenues mères s'érode et est remplacée par d'autres sources d'informations plus individuelles (les médias, la consultation médicale ou psychologique, etc.). Cette perte de transmission des gestes et d'échanges de trucs et astuces dans un cadre bienveillant, renforce l'absence de références pour les jeunes mères, les projetant seules face à de nombreuses questions et doutes.
- **Des attentes sociales démesurées sur les épaules des parents et des jeunes mères** : les femmes subissent des injonctions récurrentes et contradictoires sur ce qu'il convient de faire pour être une bonne mère, notamment en matière d'éducation bienveillante. À trop vouloir bien faire, les femmes donnent tout, s'épuisent, saturent, jettent l'éponge, puis culpabilisent. On ne parle pas assez de la difficulté qu'implique l'éducation des enfants, qu'ils soient petits ou grands.

Désenchantement ou injustice ?

Dans ces tableaux cliniques, la maternité idéale et la maternité réelle sont souvent mises en opposition et lieu d'un grand désenchantement.

61 D'huart Sandrine, Présentation PPT du 19 décembre 2017 dans le cadre de la formation sur le burnout parental organisée par la fédération des centres pluralistes de planning familial. Disponible à la demande.

Une des interviewées qui a reçu régulièrement des femmes en consultations, exprime que, parmi les nombreuses mères épuisées avec lesquelles elle a échangé, elle avait souvent le sentiment « que ce n'était pas de cette manière-là qu'elles envisageaient leur rôle. En creusant davantage, on se rend compte que c'est surtout une discrimination en tant que mère qui est ressentie. (Même des femmes qui ne sont pas encore mères sont considérées, à l'embauche, comme de futures mères.) »

En ayant accès à la contraception et à une maternité choisie, mais également aux études, à la vie sociale et politique, les femmes ont toute une série de vies possibles qui s'ouvrent à elles. Cette potentialité pose de nouvelles questions et impose de faire de nouveaux choix de vie. Une interviewée exprime que dans l'idéal, la maternité devrait venir en harmonie avec le développement personnel de la femme et ses statuts social, professionnel et amoureux. Et pourtant, pour bien des femmes qui deviendront mères, vouloir mettre toutes leurs vies en une ou tout concilier en même temps, sera très difficile. Elles devront poser des choix, sous peine de voir leur corps et leur esprit saturés face à toutes leurs potentialités.

Épanouissement (personnel ou collectif)

Notre questionnaire interrogeait spécifiquement les modèles d'émancipation⁶² défendus par les féministes plutôt que les liens entre épanouissement et maternité. Ce choix avait été consciemment envisagé par notre comité de pilotage. En effet, bien que la notion d'épanouissement se décline collectivement, dans le langage courant elle fait plutôt écho à une dimension personnelle : l'épanouissement est ainsi le fait « d'acquérir la plénitude de ses facultés intellectuelles ou physiques ; être bien dans sa peau, dans son corps⁶³ ». Interroger l'existence de modèles d'épanouissement pour les femmes nous semblait dès lors une approche trop restreinte et trop subjective à chacune.

Néanmoins, en écho à la première question de notre enquête, l'épanouissement des femmes au travers de l'expérience de la maternité a été soulevé (alors que le mot « émancipation » n'est souvent énoncé que plus tard). Evoquer la maternité renvoie donc davantage à un potentiel d'épanouissement (ou non-épanouissement), plutôt qu'à une forme d'émancipation même si la plupart des interviewées s'accordent pour dire que maternité et émancipation sont « conciliables », sous couvert de plusieurs conditions (voir chapitre *Bonheur*).

La maternité peut-elle être un lieu de plénitude ?

La question est alors bien entendu lancée : est-ce que la maternité dans tous les bouleversements, chamboulements, épuisements et autres difficultés qu'elle peut engendrer, peut réellement être une source d'épanouissement pour les femmes ?

À cette question, une interviewée répond :

« Jouir de ce plaisir d'être avec un enfant. Pour moi, cette symbiose pendant 3 ans avec les enfants a été si importante. J'ai pu vraiment lâcher prise par rapport à mes ambitions. J'ai pu m'abandonner dans cette relation avec un petit enfant. Mais il est vrai, parfois j'avais peur de perdre mes facultés intellectuelles. Pendant que j'allaitais, je lisais Kafka... »

62 L'émancipation s'entend comme « l'action de s'affranchir d'un lien, d'une entrave, d'un état de dépendance, d'une domination, d'un préjugé ». Disponible sur : www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9mancipation/28505#oYi0xrLeL6cRHxp9.99

63 Disponible sur : www.larousse.fr/dictionnaires/francais/s_%C3%A9panouir/30236#RyrVL4Fux6BDsMfP.99

Au-delà d'une vision idéalisée de la maternité, cet extrait renvoie davantage au plaisir d'investir la fonction maternelle et la relation au petit enfant de manière pleine et entière pendant plusieurs années. Il exprime également combien une jeune mère *a priori* épanouie dans sa maternité a aussi besoin de développer d'autres aspects de sa vie (dans ce cas-ci s'alimenter de nourriture intellectuelle et/ou culturelle).

« Si on est capable de comprendre la valeur d'une vie sans enfant, on peut aussi être capable de valoriser une vie avec enfant et de voir que les femmes qui sont mères (et pour la plupart) désirent s'épanouir dans d'autres aspects de leur vie. »
(Une interviewée)

Sans la maternité, une vie qui aurait été tout autre...

Plusieurs femmes interviewées expriment combien la maternité s'est imposée à elles comme un obstacle à leur développement personnel et professionnel (ou elles rapportent cela pour leurs propres mères ou des femmes issues de leur réseau).

Cet état de fait n'empêche pas certaines d'être optimistes et créatives face aux défis que représente la maternité : « Elle a toujours dit que si elle avait eu la pilule, elle n'aurait pas eu d'enfant. Tout en disant *je vous aime*. Son développement personnel aurait été tout à fait différent. Mais ce n'était pas incompatible. Ce n'était pas quelqu'un de frustré. C'était quelqu'un de très créatif. »

Par ailleurs, si la vie de nombreuses femmes avait été différente sans la maternité, certaines femmes expriment combien la maternité a développé en elles des réflexions nouvelles sur des aspects fondamentaux de l'existence. En ce sens, la maternité est aussi un lieu d'une grande réflexivité tant vis-à-vis du monde et du sens de la vie que vis-à-vis de soi dans le vécu incarné et intime de toute une série de rapports de pouvoir.

Quand la maternité est le lieu des regrets...

Dans certains cas, l'impossibilité de pouvoir s'épanouir dans d'autres aspects de sa vie, du fait de la maternité, peut conduire à des regrets. *Regretter sa maternité* est encore un grand tabou au sein de notre société. *En effet, comment une mère peut-elle regretter d'avoir eu un enfant ? D'habitude, c'est plutôt l'inverse, on regrette de ne pas en avoir eu !* Cet aspect fait écho au mouvement de libération de la parole qui a suivi la publication de l'ouvrage *Regretting motherhood* de la sociologue israélienne Orna Donath (2015).

« Plusieurs des femmes qu'elle a rencontrées confient être devenues mères non pas par réel désir de leur part mais plus pour répondre aux attentes de leur partenaire ou de leur entourage, pour ne pas sortir du rang, par crainte d'être isolées vis-à-vis de la communauté mais aussi d'avoir un jour des regrets. [...] »

Les mères qu'a rencontrées la sociologue insistent bien sur le fait qu'elles aiment leurs enfants et qu'elles s'en occupent ou s'en sont occupées du mieux qu'elles le peuvent ou l'ont pu. Leurs regrets portent non pas sur leur progéniture mais sur cette identité de mère qu'elles ont dû endosser à vie, ainsi que sur les sacrifices que la maternité a signifiés pour elles, que cela soit dans le domaine professionnel ou sur le plan personnel. »⁶⁴

Il n'y a pas de modèles : c'est contraire à l'émancipation !

Difficile de prévoir comment une personne va trouver son épanouissement ou son émancipation. Chacun.e se fait une idée de la vie qui est bonne pour elle-même ou lui-même ; l'erreur serait de penser que ce qui est bon pour nous serait bon pour tou.te.s. Il n'est donc pas approprié de parler de modèles d'émancipation.

Les interviewées s'accordent cependant pour dire que ce qu'il convient de garantir, c'est d'ouvrir les possibles : les horizons, les marges de manœuvre, les choix, les désirs, etc. Une personne serait d'autant plus émancipée qu'elle a une palette très large de possibilités (matérielles, sociales, idéologiques, etc.) et une forme de liberté pour choisir (car on n'est jamais totalement libre).

La multitude des possibles que nous connaissons aujourd'hui est un enjeu important. Pour les personnes, il peut être très ardu de s'orienter dans cette multitude : certain.e.s peuvent décider de choisir une voie et de s'y investir à fond, mais d'autres voudront tout concilier sans renoncer.

64 Ces parents qui regrettent de l'être devenus, Filiatio, Bimestriel Septembre-Octobre 2017

Engagement (envers le monde)

« Faut-il se surprendre que des femmes, à différents moments de l'histoire, se soient révoltées contre ce modèle univoque de féminité et aient exigé avec plus ou moins d'intensité et de visibilité de prendre part à d'autres destinées que celles dictées par les institutions patriarcales ? »

(Une interviewée)

Maternité et féminisme de la deuxième vague

Parmi les interviewées ayant vécu la deuxième et troisième vague du féminisme, il y a un constat que la maternité a trop peu fait l'objet d'une réflexion féministe. Certaines parlent même de la maternité comme d'un impensé féministe⁶⁵. Ainsi, « le discours féministe sur la maternité a souvent été cantonné aux deux pôles d'interrogation suivants : doit-on interpréter la maternité comme lieu de l'aliénation des femmes ou, au contraire, comme lieu privilégié d'expression de leur identité, de leur culture et de leur éthique et comme la source de leur pouvoir ? » (Une interviewée)

À l'époque (années 60-70), certaines racontent comment les jeunes femmes sans enfants qu'elles étaient, luttèrent pour un monde moins sexiste remettant notamment en cause l'obligation de la maternité. Quelques années plus tard, nombre d'entre elles ont fini par fonder une famille (parfois même nombreuse). Certaines féministes radicales s'en étonnaient et imaginaient que ces mères féministes n'allaient pas durer dans leur activisme. Pour certaines, la maternité a effectivement diminué l'engagement. Pour d'autres, leur condition de mère n'a fait que renforcer leurs engagements féministes et militants. Ces mères féministes militantes expriment que finalement assez peu d'espaces existaient pour aborder le sujet de la maternité.

Ces témoignages rejoignent une recherche française *De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité* menée par Sabine Fortino⁶⁶. Elle relate, en parlant du sous-mouvement majoritaire de la seconde vague du féminisme (celui qui a identifié la maternité comme un frein à l'émancipation et une source d'esclavage des femmes) :

« [...] la majorité des militantes de cette époque n'est pas mariée et... n'a pas d'enfant. Comme le dit Magali, l'une des femmes rencontrées : *Moi, j'avais un môme et à l'époque, c'était pas la mode (...)* Le Mouvement s'est réapproprié la maternité vers les années 1976, finalement vers la fin. Mais au départ (1970), la maternité c'était pas le truc des féministes (...) Cinq ans plus tard, toutes les copines en voulaient, elles étaient toutes 'gagas' ». ⁶⁷

Et de poursuivre, quelques paragraphes plus loin autour d'un autre sous-mouvement de la seconde vague du féminisme, celui de la *maternitude*, qui glorifie l'expérience de la maternité en tant que vécu hors-norme :

L'impact de cette nouvelle réflexion sur la maternité est donc à relativiser. Pour l'anecdote, notons que la quasi-totalité des femmes rencontrées avaient déjà quitté le mouvement quand ce discours de la maternité est devenu central. En tant que militantes féministes actives, elles n'ont donc connu que la théorie de la « maternité esclave », une théorie dans laquelle elles ne se reconnaissaient pas. ⁶⁸

Le triptyque féminisme, maternité et activisme

Qu'en est-il aujourd'hui ? Est-il possible d'être mère, féministe et activiste ? Une des plus jeunes interviewées, militante et sans enfant, explique qu'elle travaille avec des femmes (qui sont mères) toute la journée, mais qu'en tant qu'activiste, elle est surtout entourée de femmes sans enfant. Son vécu serait en ce sens similaire aux observations de Sabine Fortino.

Elle s'interroge d'une part sur la possibilité pour les femmes devenues mères d'être activistes alors que la société attend d'elles qu'elles s'investissent à 300 % dans leur maternité. Est-ce que la maternité n'enlève pas la possibilité de participer à ces espaces-là ? Et comment concilier cela si ces espaces sont vraiment importants pour les femmes en question ? D'autre part, elle estime que les espaces-temps féministes ne sont souvent pas adaptés, que ce soit par manque de connaissance (si majoritairement constitué de femmes sans enfant) ou purement logistique (mouvement associatif avec peu de moyens et de structures pour l'accueil). Dès lors, comment ne pas créer un fossé entre les féministes qui ont des enfants et celles qui n'en ont pas ?

Il serait dommage que ce soit exclusivement les féministes sans enfant qui parlent, réfléchissent et envisagent des solutions autour de la situation des féministes avec enfant et *vice versa*. C'est important de se rencontrer entre féministes avec ou sans enfant. Cela permet de ne pas projeter des idées reçues sur ce que vivent les autres femmes.

65 Voir à ce propos : Négrié Laëtitia, Cascales Béatrice, *L'accouchement est politique. Fécondité, femmes en travail et institutions*, Éditions L'Instant Présent, 2016

66 Fortino Sabine, « De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité », in *Clio. Histoire femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/clio/421>

67 *Idem*

68 *Ibidem*

Retrouver une unité au sein du mouvement

La deuxième vague du féminisme a été un mouvement très mobilisateur pour les femmes comme l'exprime une interviewée: « Ces luttes individuelles et collectives leur ont permis de rompre leur isolement, de briser leur silence et d'exprimer publiquement, et avec une certaine efficacité, leurs aspirations et leur volonté de changement. Le mouvement des femmes devint alors un point de ralliement, un lieu de conscientisation, d'action et de réflexion pour une génération de femmes décidées à rompre avec les valeurs traditionnelles et à lutter contre tout obstacle à la libre disposition de leur corps, de leur vie. »

Aujourd'hui, on peut difficilement parler d'un mouvement féministe rassembleur tant il existe des grilles d'analyse différentes. Pour de nombreuses femmes, les luttes féministes ne semblent plus avoir de sens: il y aurait une nécessité, surtout auprès des femmes plus jeunes, de transmettre la pertinence d'être vigilantes face à certains acquis et de lutter pour nos droits.

D'une certaine manière, les contradictions identifiées à l'époque ne semblent pas avoir été dépassées:

- Les lectures égalitaristes, qui considéreraient la maternité comme un obstacle dans une société globalement guidée par des standards masculins (de linéarité, de performance et de productivité), ont atteint leurs limites.
- Il est difficile pour les femmes de parler de la maternité en-dehors du vécu intime, émotionnel, corporel ou encore spirituel qu'elle représente. Le fait de vouloir intégrer ces aspects ne signifie pas de tomber directement dans la complémentarité femme-homme et de justifier un certain essentialisme.
- Enfin, développer une pensée libérale a perdu le sens d'autrefois, c'est-à-dire de promouvoir la liberté des personnes à pouvoir choisir leur voie, l'accès à l'auto-détermination. Le féminisme libéral s'ajuste parfois à certains principes néolibéraux, où les plus faibles sont contraint.e.s aux lois des plus fort.e.s, des plus puissant.e.s.

Les interviewées rêvent d'un féminisme multimodal, d'un pluriféminisme qui intégrerait la diversité des pensées et des choix, la liberté et l'acceptation de modèles d'émancipation variés où le respect est de mise.

Sortir des modèles désincarnés

Une de nos interviewées ne se dit pas féministe convaincue « parce qu'elle ne peut pas vivre son féminisme pleinement à cause du temps et de l'énergie donné à son fils qui demande plus d'attention qu'un autre enfant. » Pour elle, « le féminisme est une vie qui ne peut se vivre que pleinement sans restriction, sans obstacles. »

À ce propos, une autre interviewée exprime la nécessité de sortir des modèles et paradigmes désincarnés, c'est-à-dire des modèles qui fonctionnent bien en théorie mais qui en réalité ne correspondent pas du tout à ce que vivent les femmes. Plus que jamais, pour analyser les enjeux et proposer des pistes, nous devons consulter les femmes et les mères: les écouter, comprendre à quoi elles tiennent et ce qu'elles veulent.

La maternité est un frein à faire valoir ses droits en tant que femme, mais est aussi une expérience incroyable qui peut amener à une prise de conscience de sa place dans la société. Dans cette perspective, nous acceptons qu'il n'existe pas de réponse toute faite et que quoi qu'il arrive, nous devons continuer de nous interroger en tant qu'individu, mais aussi en tant que féministe et en tant que mouvement social.

Femme(s)

« Seules dans notre malheur, les femmes
L'une de l'autre ignorée
Ils nous ont divisées, les femmes
Et de nos sœurs séparées.

[...]

Reconnaissons-nous, les femmes
Parlons-nous, regardons-nous,
Ensemble, on nous opprime, les femmes
Ensemble, Révoltons-nous! »

(Extrait de l'hymne des femmes)

Entretenir le clivage entre les femmes

Cette recherche démontre combien les femmes, dans leur pluralité, qu'elles aient des enfants ou non, se sentent jugées sur les choix de vie qu'elles prennent. La pression sociale qui est exercée sur chacune crée de la rivalité et des clivages : les femmes jeunes et les plus âgées, les femmes de différentes orientations sexuelles, les femmes enceintes, les femmes ayant des enfants et celles qui n'en ont pas, la pluralité des milieux socioéconomiques ou cultures, la diversité des orientations philosophiques ou religieuses, le fait de vivre avec un handicap ou d'être en perte d'autonomie.

Toutes ces caractéristiques sont à la fois ce qui fait l'identité de chacune, mais aussi des marqueurs de suppression de la parole selon les sujets et les contextes. Une interviewée exprime ainsi que le fait d'octroyer de la flexibilité au niveau du temps de travail aux femmes ayant des enfants peut parfois être vécu de manière frustrante pour les femmes sans enfants : la maternité est-elle le seul critère éligible à la flexibilité au travail ? Une autre interviewée relate à l'inverse qu'elle aimerait que la voix des femmes enceintes ou avec enfants aient autant de valeur que la voix d'une femme non-enceinte ou sans enfant (notamment face au corps médical ou dans le cadre professionnel).

Comment mettre en application l'intersectionnalité ?

Si les féminismes s'accordent pour dire que la voix d'une femme est égale à celle d'un homme, il y a encore du travail pour que la voix des femmes les plus opprimées aient le même poids que celle des femmes plus privilégiées. Ce constat fait écho aux apports du féminisme de la troisième vague et au concept d'intersectionnalité.

Une interviewée exprime à ce sujet qu'il est toujours plus facile d'être du côté des opprimées dans une bataille : « mais quand on est du côté des privilégiées, comment on se positionne ? Comment j'interviens ? Comment j'écoute ? Suis-je capable de

laisser parler d'autres femmes (malgré mes opinions sur certains sujets) ? » Elle identifie l'inconfort comme un marqueur de sororité : « si tu es alliée d'une certaine cause et que tu es confortable, alors tu n'es pas une vraie alliée ».

Dans ce type de situation, il est tentant de vouloir parler à la place des femmes qui ont des profils très différents et des discours qui surprennent (qui peuvent même paraître sexistes). Accepter l'inconfort de ne pas savoir quoi dire ou quoi faire, écouter, trouver des solutions ensemble, ne pas s'arrêter sur quelque chose qu'on croit savoir et toujours poser une question supplémentaire, sont des vraies stratégies qui permettent de donner la parole aux femmes opprimées et d'envisager l'émancipation du plus grand nombre.

Dépasser une réalité binaire

La PPSF défend l'égalité des droits entre les femmes et les hommes. Elle lutte pour que les femmes et les hommes puissent interroger les rôles sociaux qui leur sont assignés et développer des vécus de la féminité et de la masculinité qui leur soient propres et épanouissants. Néanmoins, force est de constater que notre réseau est globalement constitué – et que notre discours s'adresse majoritairement à – des femmes cisgenres, c'est-à-dire dont les organes génitaux féminins coïncident avec leur identité de genre (elles s'identifient et se vivent comme femmes).

Dans une perspective inclusive, notre approche correspond à une compréhension binaire de la réalité qui n'interroge pas les catégories *femme* et *homme*.

En effet, des personnes nées avec des organes féminins peuvent se vivre homme, porter et allaiter un enfant. Les cas de l'américain Thomas Beatie ou du canadien Trevor MacDonald sont les plus connus au niveau de la presse. À l'inverse, des femmes nées avec des organes génitaux masculins peuvent également éduquer des enfants (biologiques, adoptés, du ou de la partenaire ou portés par la partenaire). Dans ce cas, nous nous retrouvons face à des femmes avec enfants, qui s'identifient peut-être au statut de mère. Dans le futur, si la technologie le permet, certaines femmes trans-formées complètement au niveau physique pourront peut-être vivre une grossesse elles-mêmes via une greffe d'utérus et un traitement hormonal...

En Belgique, à partir du 01 janvier 2018, un homme transgenre pourra être reconnu au niveau légal (c'est-à-dire effectuer une modification du sexe et du nom sur son acte de naissance) sans passer par une opération génitale et la stérilisation⁶⁹. Cette

69 Disponible sur : www.rtb.be/info/societe/detail_nouvelle-loi-transgenre-qu-est-ce-qui-change-en-2018?id=9796314

législation est une avancée importante qui s'aligne à la législation d'autres endroits du globe comme le Canada ou les États-Unis. Les hommes transgenres non opérés peuvent ainsi vivre une grossesse, un accouchement et un allaitement dans un cadre légal. Ils sont par contre reconnus comme la mère de l'enfant.

C'est quoi une femme ? C'est quoi une mère ?

Dans l'imaginaire collectif, l'existence et les vécus des personnes transgenres, genres fluides et intersexes créent le trouble : la grossesse et l'allaitement sont considérés comme deux phénomènes physiologiques réservés aux femmes cisgenres. Ainsi, tel que le démontre le témoignage de Trévor MacDonald⁷⁰ : si ses collègues et ses amis avaient accepté depuis quelques années d'utiliser des pronoms masculins pour s'adresser à lui, la situation a changé du jour au lendemain. « Lorsqu'ils ont réalisé que j'étais enceinte, certains ont commencé soudainement à m'appeler *elle*, lance-t-il. Un autre collègue m'a dit : *Si tu donnes naissance, tu seras une mère.* [trad. libre] »

La réalité transgenre conduit à de nombreux questionnements fondamentaux : qu'est-ce qui fait une mère ou un père ? Est-ce lié à l'identité de genre de la personne qui prend soin des enfants ? Ou bien à un acte biologique ? Ou bien les deux à la fois ? Une mère est-elle forcément une femme et un père, un homme ? Et qu'est-ce qu'être une femme ou un homme ? Dans quelle mesure ces réflexions mènent à une remise en question de la répartition sexuée du travail de soins aux enfants ?

Génération

« La maternité n'est pas facile, c'est fragile, car tu penses à l'éducation de la prochaine génération, mais aussi aux mamans avant toi : ta propre mère et grand-mère. »

(Une interviewée)

Toutes les femmes ont des choses à dire sur la maternité, qu'elles aient ou non porté des enfants, qu'elles s'en soient occupées ou non, qu'elles connaissent leur mère biologique ou pas, que leurs mères les aient élevées ou pas. Parler de maternité ne se réduit pas à une expérience corporelle ou de filiation directe, mais stimule des questionnements en lien avec les générations : elle nous propulse dans la temporalité.

La romancière, philosophe et féministe belge Françoise Collin avait perçu que la *génération* était un point d'inflexion essentiel dans la réflexion autour de la maternité. Elle a ainsi analysé le construit historique et symbolique qu'est la maternité au travers de ce concept. Une interviewée nous délivre les grandes lignes de cette pensée philosophique et une voie d'explication à la question : *pourquoi fait-on des enfants ?*

La maternité depuis l'ère industrielle

À l'instar d'Élisabeth Badinter à propos de l'amour maternel (voir chapitre intitulé *Amour*), Françoise Collin part du postulat que la maternité et son statut dans la société ne sont pas immuables. Elle évolue au cours du temps et se traduit de diverses manières selon l'organisation sociétale en place. Il s'agit néanmoins d'une fonction absolument nécessaire car elle détermine le rapport de l'enfant au monde et toutes les femmes investissent d'une manière ou d'une autre cette relation.

Dans l'article intitulé « Les enfants de tous » coécrit avec Hedwige Peemans-Pouillet en 1975⁷¹, elle explique que l'ère industrielle a sonné le resserrement voire l'étouffement de la relation parentale à la relation maternelle. Pendant le Moyen-Âge, les femmes et les enfants occupaient une place dans l'espace public et interagissaient avec un réseau social plus large. L'ère industrielle a renvoyé progressivement

70 Ces hommes qui allaitent, Radio Canada, 30/12/2016. Disponible sur : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1008345/transgenre-transsexuel-maternite-paternite-enfants-allaitement-identite-sexuelle>

71 Collin Françoise, Peemans-Pouillet Hedwige. « Les enfants de tous », in *Les Cahiers du GRIF, Les femmes et les enfants d'abord*, n° 9-10, 1975, pp. 3-9. Disponible sur : www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1975_num_9_1_1023

femmes et enfants dans la sphère domestique (et scolaire pour les enfants). En même temps que la taille des familles diminuait (famille nucléaire), l'enfant devient raison de vivre pour la mère et la mère devient celle à travers qui l'enfant façonne son rapport au monde.

La société capitaliste maintient autant qu'elle peut cette organisation familiale traditionnelle pour différentes raisons : psychologiques (que la famille puisse constituer un havre de paix après une journée de travail), idéologiques (qu'elle soit le lieu où les valeurs traditionnelles patriarcales sont perpétuées), économiques (car la création de richesses repose sur le travail reproductif gratuit ou productif sous-payé réalisé par les femmes).

Face à cette réalité et dans le but d'augmenter la production, les politiques néolibérales oscillent constamment entre deux attitudes : maintenir les femmes au foyer de par la quantité de travail gratuit qu'elles réalisent au quotidien ou au contraire attirer les femmes sur le marché du travail du fait qu'elles constituent une main d'œuvre bon marché. Les femmes doivent au quotidien jongler avec les injustices de ces deux formes d'exploitation.⁷²

Une révolution de l'ordre symbolique

Le confinement des femmes dans la sphère privée organise l'ordre symbolique : les femmes sont un instrument de la nature tandis que les hommes sont générateurs de la culture. À partir des années 70, les féministes ont compris qu'il fallait agir sur l'ordre symbolique pour dégager les femmes de leur seule définition maternelle et leur permettre une répartition pratique des responsabilités.

Néanmoins, en mettant en marche cette révolution de l'ordre symbolique, les femmes échappent au contrôle social et dévoilent par la même occasion le pouvoir qu'elles ont et que les hommes n'ont pas : celui de la génération⁷³. Le patriarcat perd alors son emprise sur le corps des femmes et sur le corps social, ce qui explique pourquoi les menaces sur la contraception et l'avortement persistent même dans des pays où ces droits sont acquis. De fait, l'accès à la contraception et le droit à l'avortement s'accompagnent d'une démonstration du caractère socialement construit de la division sexuelle du travail du *Care*. Ce n'est pas la mise au monde qui handicape les femmes, mais bien la manière d'organiser les soins.

L'injonction à maintenir cet ordre symbolique est telle que, même lorsque les femmes parviennent à sortir de la sphère privée et de la maternité subie, la plupart d'entre elles sont redirigées vers les secteurs du soin. À nouveau, les féministes interrogent le fait que ces secteurs soient majoritairement constitués de femmes et y exigent une meilleure répartition de l'ordre symbolique (par une éducation plus égalitaire des filles et des garçons, par une amélioration salariale de ces métiers, etc.).

La résurrection des femmes

Bien que les mères soient au premier rang de l'éducation et de pouvoir changer les générations à venir, Françoise Collin insiste sur le fait que « la mère est une invention du père [...] c'est un mpère.[...] La maternité est une *mpaternité* : elle se vit hors de l'homme mais sous son contrôle »⁷⁴. Seule la résurrection des femmes peut permettre de changer l'ordre établi. À la *mpère* doit succéder la *femme* : celle qui est avant tout femme et puis mère.

« Il est temps que les femmes cessent de jouer seules les mères universelles, et en particulier les mères des hommes, celles qui les alimentent physiquement et moralement toute leur vie sans que jamais ne soit même reconnue cette origine. [...] Car les femmes ne mettent pas une fois les hommes au monde, elles les y mettent et remettent tout le temps. [...] C'est auprès d'elles et en elles qu'ils viennent s'abriter et se consoler de la violence et de l'horreur de ce monde même : ils vident les femmes de leur propre substance, de leur vie. [...]

Que ce stock, cette réserve, vienne à disparaître (quand les femmes se mettent à exister par et pour elles-mêmes), et les voilà ébranlés dans leur certitude et leur action. [...] Si le sol maternel se dérobe sous leur pas, si les femmes deviennent femmes, peut-être alors seront-ils forcés d'être plus humains, [...] peut-être feront-ils passer de la tendresse dans tous les moments et dans toutes les formes de civilisation, peut-être deviendront-ils à leur tour des mères. »⁷⁵

Se désapproprier de ses enfants

Rompre avec l'ordre symbolique et se réapproprier le statut de femme va de pair avec une revisite des liens de parenté. Il y a lieu de réinventer une maternité, une parenté qui n'instaure pas d'ordre de succession, qui n'aurait rien à voir avec l'héritage et la descendance (ce qui constitue une forme de dette des enfants envers les parents). L'enfant serait alors considéré comme un frère, une sœur, quelqu'un qui vient. C'est ce que Françoise Collin appelle *la désappropriation de nos enfants*.

72 Pour une lecture historique critique : Federici Silvia, *Caliban et la sorcière*, Entremonde, Genève-Paris, 2014

73 Entendre par là l'engendrement des générations.

74 Collin Françoise, « Des enfants de femmes ou assez momifié », pp. 34-35, in Les Cahiers du GRIF, *Mères femmes*, n° 17-18, 1977

75 Collin Françoise, « Humour en amour », pp. 19-25, in Les cahiers du GRIF, *Les enfants des femmes*, Éditions complexes, 1992

« Dans ce mouvement de désappropriation, nous apprendrons que les enfants n'appartiennent à personne, qu'à eux-mêmes, et que nous avons seulement à favoriser leur accès à l'auto-responsabilité, dès le début et progressivement. Nous apprendrons à développer une parenté collective à l'égard de tous les enfants, qu'ils soient biologiquement nés de nous ou non, même si nous avons particulièrement la charge de certains. Et nous cesserons de penser que les enfants que nous avons mis au monde ou éduqués contractent de ce seul fait une dette envers nous. C'est l'ensemble des rapports humains qui doivent être conçus comme des rapports de soutien réciproque, sans qu'il n'y ait pour autant de comptabilité des droits et devoirs. »⁷⁶

Porter et accoucher un enfant, ce n'est pas faire un enfant pour soi, pour l'héritage financier ou pour assurer la descendance biologique d'une lignée, mais pour contribuer à la génération future, perpétuer l'Humanité.

Une critique sévère de la démocratie

Par le concept de la génération, Françoise Collin réalise une critique sévère du concept de démocratie. Celle-ci se base sur le principe d'égalité entre les citoyens. Or, les femmes et le fait qu'elles disposent du monopole de la gestation, réveillent une inégalité persistante entre les femmes et les hommes.

« [...], la grossesse, cette phase de la reproduction sexuée dévolue aux seules femmes confine **une asymétrie** quasi intolérable dans le cadre d'une idéologie démocratique qui se fonde sur l'égalité [...]. Dans cette optique, l'égalité doit passer par la symétrisation des rôles sexuels, masculin et féminin, paternel et maternel. Seul obstacle : la gestation, **la nécessité de passer par le corps maternel pour naître et faire naître.** »⁷⁷

La démocratie ne peut tolérer cette altérité : « **altérité de celui** avec qui – grâce à qui ou à cause de qui – a été conçu l'enfant, **altérité de l'enfant** qui s'ensuit et **altérité de la femme elle-même** transformée radicalement dès lors qu'elle s'engage dans la maternité et assume sa parentalité. »⁷⁸ Comme elle est incapable d'accueillir ce qui est Autre, la démocratie l'exclut par un code civil qui entérine une inégalité de traitement entre les femmes et les hommes. L'égalité en démocratie est donc un leurre, puisqu'elle ne concerne que les citoyens.

Reconnaître sa part à l'altérité passe notamment par une modification des lois sur la filiation. Pourquoi les enfants devraient-ils porter exclusivement le nom du père alors que ce sont les mères qui réalisent la plus grande part du travail reproductif aujourd'hui ? La transmission du nom de famille du père est une forme d'appropriation du travail qu'effectuent les mères. Transmettre le nom de famille des mères et leur donner autant d'importance est une manière symbolique de sortir de la hiérarchisation des fonctions parentales. En Belgique, depuis le 1^{er} juin 2014, la loi sur le nom

de l'enfant est entrée en vigueur : les parents sont libres de choisir, au moment de la déclaration de naissance, le nom de famille qu'ils donnent à leur enfant : soit celui du père, soit celui de la mère, soit les deux (dans l'ordre qu'ils souhaitent)⁷⁹. Encore faut-il que les jeunes parents soient conscients des enjeux et affirment leur volonté à modifier une tradition séculaire !

76 Les cahiers du Grif, *Les enfants de femmes*, Éditions complexes, Bruxelles, 1992, p. 53

77 Moisseff Marika, « Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction », pp. 61-68. In Dugnat Michel (dir.), *Bébés et cultures*, Éditions Erès, 2008

78 Vaillant Maryse, *op.cit.*, p.112

79 Braun Frédou, *Quelle portée dans la transmission du nom de famille ?*, analyse CEFA, 2014

Grossesse

« Si tu es enceinte, tu ne t'appartiens plus ! »

(Une interviewée)

Les interviewées relatent que bien des femmes ont le sentiment d'être réduites à un réceptacle pendant leur grossesse. Les futures mères doivent adopter une attitude irréprochable en matière d'alimentation, de consommation d'alcool ou de tabac, de pratiques sportives, etc. Elles subissent à la fois une surmédicalisation de ce cycle de vie et un excès de monitoring de la part du corps social. Rarement, on les interroge sur ce qui leur fait du bien ou leur ferait plaisir à elles. En ce sens, une interviewée parle du ventre des femmes comme d'un *lieu d'inféodation*, une prise de pouvoir du patriarcat sur leur corps et la génération à venir.

La grossesse pour autrui ou l'ultime inféodation ?

Pour cette interviewée, la gestation pour autrui (GPA) constitue une démonstration très claire que le ventre des femmes ne constitue qu'un réceptacle appartenant à une société patriarcale.

- Pour donner génération à autrui, les femmes sont réduites à leur aspect physique et biologique et sommées de ne pas constituer de liens émotionnels ou affectifs avec les enfants qu'elles portent. Cela est en total paradoxe avec ce qui est dit aux autres mères qui font des enfants *pour elles-mêmes* dans un cadre conjugal. Peut-on réellement prétendre qu'une femme qui porte un enfant n'est pas engagée sur tous les plans (physiques, affectifs, émotionnels), peu importe son rapport à la grossesse (aimer/ne pas aimer, se sentir bien/mal, bouleversée/ou non, etc.) ?
- Quant à la question de la rémunération, les parents d'intention peuvent soit exiger une GPA contre paiement ou chantage affectif, soit convaincre les femmes par empathie ou par altruisme de donner leur corps et de porter un enfant pour eux.

Pour elle, « le corps des femmes n'a jamais été aussi inféodé qu'avec ce débat autour des mères porteuses ». La reproduction doit continuer de passer par le corps des femmes et il n'y a pas lieu de dissoudre le lien entre la mère et l'enfant car porter un enfant, ce n'est pas rien ! Par contre, le fait de porter un enfant et de garder le lien mère-enfant ne justifie pas de coller aux femmes toutes les responsabilités de la parentalité.

Ou une opportunité manquée de diversifier les formes de famille ?

En reprenant les lignes de pensée de Françoise Collin (voir extrait ci-dessous), une interviewée explique que les nouvelles techniques de reproduction⁸⁰ auraient pu permettre la diversification des modèles de famille et revisiter la génération symbolique. Or ce

que l'on constate, c'est le maintien de la soumission à une autorité masculine : à la fois, la persistance de la figure du père et davantage de soumission à l'institution médicale.

« On peut s'interroger sur le fait de savoir si les femmes et plus particulièrement les féministes sont bien en droit de critiquer, [...], les nouvelles techniques de reproduction, si elles n'ont pas même sans le savoir, été les premières à en favoriser le développement par la distinction qu'elles revendiquaient entre sexualité et reproduction dans leur lutte pour la contraception et l'avortement, [...].

Il faut tout d'abord remarquer que la distinction entre sexualité et reproduction demeure, pour les féministes, la distinction entre deux rôles ou deux pratiques d'une personne humaine à part entière et non en l'expulsion hors de la personne du processus de reproduction. C'est bien au contraire contre et non en faveur de la mainmise de la science sur la reproduction que luttait ainsi les femmes. [...]

Il n'y a donc pas de contradiction à ce que des féministes qui revendiquent le droit à l'avortement s'opposent par ailleurs aux manipulations de l'embryon, même si elles ne sont pas unanimes à cet égard.

[...] Or ce qui se passe à travers les nouvelles techniques de reproduction, c'est un déplacement, plus ou moins important, du pôle de décision. Ce déplacement, en morcelant la maternité (mères ovulantes, mères porteuses, mères symboliques) va-t-il dans le sens, comme certains l'ont dit, d'une libération des femmes par un partage de la tâche maternelle ou parentale, ou au contraire d'une division des femmes par l'exploitation et la marchandisation du corps de certaines assignées à peu de frais à la gestation ? Ce déplacement par la démultiplication de la parenté porte-t-il à un éclatement de la famille nucléaire et patriarcale, ou bien permet-il à celle-ci de retrouver une vigueur qu'elle était en train de perdre ? [...] La reproduction in vitro, et peut-être un jour la gestation artificielle n'est-elle pas la réalisation de l'envie ancestrale des hommes concernant le seul pouvoir qui leur échappait et dont témoignait dans les sociétés traditionnelles le fameux rite de la couvade ?

Mais inversement, la coupure décisive entre sexualité (hétérosexualité) et maternité ne donne-t-elle pas aux femmes une nouvelle liberté, la possibilité de gérer leurs rôles et de redéfinir à nouveaux frais, leurs rapports avec les hommes ? »⁸¹

80 Françoise Collin parle ici de toutes les évolutions technologiques qui facilitent ou permettent la fécondation et la reproduction (et non exclusivement la gestation pour autrui).

81 Collin Françoise, « La fabrication des humains », pp. 101-112, in Les cahiers du Grif, *Les enfants de femmes*, Éditions complexes, Bruxelles, 1992

Une réflexion intersectionnelle incontournable

Le débat sur les mères porteuses divise indéniablement les féministes. Les féministes égalitaires libérales (majoritairement blanches) défendent les droits des femmes à disposer de leur corps, notamment pour la GPA. Elles estiment qu'il faut fournir l'arsenal juridique pour leur permettre cette autonomie. Les socialistes radicales envisagent au contraire la GPA comme une nouvelle manière de s'appropriier le corps des femmes et leurs capacités reproductrices et sont contre une législation qui la permettrait. Les féministes culturalistes ou différentialistes tentent de faire la synthèse de ces deux courants, en défendant davantage l'expérience spécifique de la maternité et sa valeur symbolique pour les femmes.

D'après nous, ce débat ne peut se réduire aux enjeux strictement liés au genre. Cette pratique s'ancre dans un système plus complexe, néolibéral, raciste et eugéniste, au sein duquel des femmes issues de classes moins favorisées ou du Sud, sont au service et à la merci des plus riches ou du Nord, comme le démontre cet exemple issu de notre étude 2016⁸² : « [...] un couple australien avait payé 16 000 dollars une femme thaïlandaise pour être gestatrice. Enceinte de jumeaux, elle a accouché d'une petite fille en bonne santé et d'un petit garçon atteint de trisomie 21. Le couple australien a pris avec lui la petite fille et a abandonné le petit garçon. »

Ainsi, nous ne pouvons concevoir la GPA en-dehors de l'économie de marché et de ce qu'elle représente en termes de transaction financière et de rapports entre les classes. Comme l'exprime Firouzeh Nahavandi, professeure à l'Université Libre de Bruxelles :

« La GPA introduit un nouveau marché, celui de l'enfant sur mesure. Les commanditaires paient non seulement pour obtenir un bébé mais aussi pour produire un type particulier de bébé. Dès lors, la GPA est non seulement la recherche sentimentale d'un enfant à aimer mais aussi la fabrication d'un enfant sur mesure. [...] »

En outre, la classe sociale et la couleur font la différence. Selon Rothman (1988), par la GPA, une partie des privilèges du patriarcat est étendu aux femmes. Les femmes riches peuvent embaucher des femmes pauvres (souvent de couleur) pour faire des enfants pour elles et exercer ainsi leurs droits de « paternité » et se déclarer propriétaire d'un bébé issu de leur « semence » et conçu dans un utérus loué.

La GPA peut être un processus long et coûteux mais elle illustre qu'au-delà du désir d'enfant, de nombreux facteurs interviennent, comme la race, la classe et le sexe qui s'entremêlent dans leur fonctionnement et leur idéologie.⁸³

Malentendu

La maternité mérite-t-elle salaire ?

La maternité représente une charge physique, psychique et émotionnelle non négligeable dans la vie des femmes. En de nombreux points, tout ce qu'elle suscite comme compétences et investissement s'apparente à un vrai travail. De nombreuses femmes ne bénéficient que de petits revenus au cours de leur vie et au moment de la pension du fait d'être restées à la maison. Même les travailleuses qui auraient choisi un temps partiel pour pouvoir s'occuper des enfants sont désavantagées d'avoir fait ce choix sur le plan financier (notamment au moment de la pension).

Néanmoins, la plupart des interviewées estiment que la maternité ne peut être considérée comme un travail et qu'un salaire « ménager » encouragerait un retour des femmes au foyer. Cela leur semble inacceptable. La sémantique pour aborder ce sujet est très catégorique : *c'est dangereux, ce sont des choses abominables*. Ce type de discours a pour elles une portée nataliste, renvoyant les femmes au rôle reproductif et dans la sphère privée. Elles assimilent généralement ces propos à l'extrême droite ou à des mouvements intégristes religieux qui participent à maintenir l'ordre symbolique à tout prix.

Pour Silvia Federici, au contraire, la campagne des années 70 pour un salaire ménager ("*wages for housework*"), impopulaire parmi de nombreuses féministes, consistait à rendre visible et à reconnaître le travail domestique et reproductif invisible, à montrer qu'il s'agissait d'un travail essentiel dans l'organisation capitaliste de la production, et à renverser les rapports de pouvoir, du fait que les femmes pourraient sortir d'une situation de dépendance, notamment violente et abusive⁸⁴.

Cette problématique du salaire soulève de nombreuses questions :

- Si on paye une mère au foyer, pourquoi ne pas payer une mère qui travaille ? Pour la plupart des femmes qui travaillent, il y a la double journée (à l'exception des classes

82 CEFA asbl, *Gestation pour Autrui : au profit de qui ?*, étude 2016. Disponible sur : www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/cefaetude2016.pdf

83 Nahavandi Firouzeh, « Désir d'enfant et gestation pour autrui », in *Gestation pour autrui : au profit de qui ?*, CEFA asbl, étude 2016, p. 40. Disponible sur : www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/cefaetude2016.pdf

84 *Aux origines du capitalisme patriarcal : entretien avec Silvia Federici*, Contretemps, 2 mars 2014. Disponible : www.contretemps.eu/origines-capitalisme-patriarcal-entretien-silvia-federici/

favorisées qui externalisent une grande partie du travail domestique et reproductif). Elles doivent aussi réaliser toute une série de tâches comme la lessive, la vaisselle, le rangement, etc. Dans cette perspective : soit on paie toutes les mères, soit on n'en paie aucune!

- Si octroyer un salaire n'est pas une position acceptable, il est inacceptable que des femmes qui sont restées au foyer pour s'occuper des enfants et/ou des personnes en perte d'autonomie soient pénalisées. L'assimilation des années à s'occuper des enfants dans le calcul des pensions devrait être une priorité et permettrait à de nombreuses femmes plus âgées et bientôt pensionnées de bénéficier d'une pension correcte étant donné leur contribution à la société.

Quelles sont les voies d'émancipation au-delà de la maternité aujourd'hui ?

Plusieurs interviewées s'interrogent cependant sur la capacité de notre société à offrir d'autres voies d'émancipation que la maternité.

Au niveau professionnel par exemple, de quels choix disposent les femmes ?

- Pour beaucoup de femmes peu qualifiées, travailler en-dehors de chez elles signifie effectuer le même travail de soin mais pour les autres : s'occuper des enfants, des personnes en perte d'autonomie due à la maladie ou à l'âge, nettoyer, etc. Ces emplois sont souvent mal rémunérés et ne bénéficient pas toujours de conditions de travail avantageuses. Dès lors, lorsqu'on fait le compte entre ce qui est gagné et dépensé par rapport à ce qui est reçu en salaire ou revenu de remplacement et économisé au niveau des services sociaux, le choix de rester à la maison peut être vite fait. La maternité, malgré son lot de difficultés, rapporte au moins une valorisation familiale et sociale : les mères se sentent reconnues lorsque les enfants les sollicitent. De plus, pour certaines femmes, l'accès à la maternité leur permet de gagner en prise de parole et de décision au sein de la famille, mais également au niveau social.
- Pour les femmes plus qualifiées ou qui auraient davantage le choix de leur carrière professionnelle, la question du renoncement n'est pas complètement écartée. Il suffit de penser aux inégalités salariales à compétences égales ou au plafond de verre pour se rendre compte que les femmes adaptent leur carrière à l'arrivée de leurs enfants. Elles revoient très souvent à la baisse leurs ambitions. Pour une interviewée, les jeunes femmes d'aujourd'hui ne revendiquent plus aussi fortement leur droit à une vie sociale et professionnelle : elles ont intégré les messages culpabilisants qu'une mauvaise mère va privilégier sa vie professionnelle au détriment de sa vie de mère.

Et au-delà des aspects professionnels ?

Si on retire la maternité et la possibilité d'avoir un emploi épanouissant, que reste-t-il aux femmes ?

Pour certaines interviewées, le message est clair : le couple hétérosexuel dans une belle et grande maison à la campagne ! En ce sens, la vie de princesse, le prince charmant, les contes de fée (mettant en scène une jeune femme sauvée du joug de sa famille ou d'une communauté par un jeune homme avec qui elle vivra heureuse) ont la peau dure. Jouets, littérature enfantine, magazines à destination des enfants, voilà autant de médiums qui bercent nos enfances et reproduisent des idéaux de vie souvent bien loin de la réalité vécue au sein des couples et des familles. C'est ce que Sylvie Cromer, sociologue française, appelle *ré-enchanter sa vie pour sortir de la misère sociale*.⁸⁵

Au cours de cette recherche, certaines interviewées ont démontré que la question du couple traditionnel n'a pas forcément une portée épanouissante.

- L'arrivée d'un enfant met à mal l'espace du couple sur bien des aspects. Les jeunes parents sont principalement parents. Chacun.e essaie de retrouver un espace pour soi. Les couples cherchent alors des solutions où chacun.e peut sortir pendant que l'autre garde l'enfant (sauf s'ils ont le luxe de se payer un.e babysitter). Ce type de solutions est positif, mais signifie un ressourcement systématique en dehors du couple et non à l'intérieur de celui-ci.
- Ce sentiment que le couple n'est plus un espace de ressourcement est renforcé par les injustices vécues par les unes et les autres, les multiples injonctions et assignations à devoir faire ceci ou cela.

Enfin, rappelons que les violences conjugales démarrent souvent au moment où la femme tombe enceinte⁸⁶. L'arrivée d'un enfant peut aussi être le moment où la

85 En parlant des magazines les plus populaires destinés aux petites filles comme les Disney princesses : ces derniers essentialisent à coup de rose et de paillettes le destin féminin. Celui-ci se voit résumé à l'apparence physique, au *Care* et au couple hétérosexuel. Intervention lors du colloque « Comment construire une EVRAS féministe ? » organisé par le CFFB et l'Université des Femmes le 13 novembre 2017

86 Organisation Mondiale de la Santé, *La violence à l'encontre des femmes. Violence d'un partenaire intime et violence sexuelle à l'encontre des femmes*, novembre 2017. Disponible sur : www.who.int/mediacentre/factsheets/fs239/fr/

femme se rend compte que son partenaire n'est pas « adéquat »⁸⁷. (voir chapitre intitulé *Vulnérabilité*)

À plusieurs moments, les interviewées émettent l'intérêt d'investiguer d'autres manières de faire couple ou famille : s'inspirer d'autres organisations parentales, de mouvements anarchistes, du polyamour, tout en étant attentives à ne pas nier l'existence des rapports de force. L'idée n'est pas de reproduire des couples en plusieurs exemplaires, mais de réfléchir à ce qu'on a envie de vivre, avec qui et comment.

Parentalité

« En somme, il faut passer du concept de maternité à celui de parentalité. »

(Une interviewée)

De nombreuses interviewées expriment qu'elles ne voudraient pas qu'une place idéale soit attribuée à la maternité dans la société, mais plutôt valoriser la parentalité. D'une part, elles craignent qu'octroyer une place spécifique à la maternité conduirait à une idéalisation ou sacralisation de ce rôle, ce qui serait délétère pour les femmes. D'autre part, il y a encore trop de différences entre ce qui est attendu d'une mère et d'un père (voir chapitre intitulé *Bébé*).

Dégager les fonctions parentales du sexe biologique

Revaloriser la parentalité de manière non-sexuée serait une manière de revisiter les rôles socialement attribués aux femmes et aux hommes. Comme le paraphrase Gérard Neyrand dans son livre *L'enfant, la mère et la question du père* :

« Si les fonctions deviennent premières et sont définies indépendamment de la nature de ceux qui les remplissent, la mère et le père ne sont plus annexés à leurs fonctions et peuvent légitimement investir des domaines que leur déniait la tradition, à l'image de ce qui se passe dans les jeunes couples. D'autres personnes peuvent aussi légitimement assumer des fonctions de soin et d'éducation, sans être considérées comme des substituts maternels ou paternels, mais comme des éducateurs de l'enfant. Ce qui permet de reconnaître la spécificité des différentes personnes proches de l'enfant, notamment les professionnels des lieux d'accueil, et de ne plus accorder au modèle de la famille nucléaire occidentale et bourgeoise un caractère d'universalité. »⁸⁸

Adopter le concept de parentalité permettrait donc d'élargir la réflexion à des formes de famille qui se distinguent du couple hétérosexuel (notamment les familles homoparentales) ainsi qu'à une compréhension de la parentalité qui sort tout simplement du cadre familial.

À ce propos, une interviewée évoque la possibilité de définir plusieurs « parents » pour un enfant (au-delà des parents « biologiques ») dans le but de diminuer la pression sur

87 Sur ce sujet, consultez Illouz Eva, *Pourquoi l'amour fait mal, L'expérience amoureuse dans la modernité*, Éditions du Seuil, 2012

Par des témoignages, elle démontre notamment comment des femmes font des enfants avec un premier partenaire, mais vivront leur vie et les éduqueront avec un autre homme.

88 Neyrand Gérard, *L'enfant, la mère et la question du père*, PUF, Paris, janvier 2011

la relation mère-enfant (et plus largement famille nucléaire-enfant). Elle formule cette idée sur base de modèles de société qui ont envisagé la possibilité pour un enfant d'avoir plusieurs adultes de référence dans leur entourage, comme par exemple le modèle des Kibboutz.⁸⁹ Sans doute cela serait fort complexe législativement, mais cela permettrait aux enfants de maintenir des contacts avec des adultes de leur choix (et par rapport auquel.e.s les parents ne pourraient rompre le contact inopinément pour cause de conflit) ?

Parentalité et parentage plutôt que parenté

Parler de parentalité est aussi une manière de valoriser les responsabilités que la fonction parentale implique et d'aborder les multiples aspects du « parentage ».

En effet, comme l'exprime Frédérique Giraud dans le compte-rendu de l'ouvrage *Les mères lesbiennes* de Virginie Descoutures :

« Le choix du terme parentalité [...] correspond au souci de déplacer la focale : alors que le seul registre juridique reconnu est celui de la filiation, la prise en compte du travail parental permet de mettre en avant la *parenté pratique* qui sont définis par Florence Weber comme *l'ensemble d'obligations et de sentiments qui donne leur efficacité aux liens officiels de parenté ou qui crée d'autres liens.* [...] »

Aujourd'hui négligée au profit des deux autres dimensions que sont le lien biologique (ou lien de sang) et le lien juridique qui régit la transmission du nom et des biens, la prise en compte de la parenté quotidienne ou parentalité constitue [...] un besoin, *celui de consacrer une compétence parentale.* En effet, la compétence renvoie à une aptitude de fait alors que la parenté renvoie à la place juridique. »⁹⁰

Une reconnaissance juridique qui a la dent dure...

Dans le même temps, la recherche menée par Virginie Descoutures⁹¹ auprès des couples lesbiens démontre les difficultés pour le parent statutaire (celle qui n'a pas porté l'enfant) à se reconnaître comme parent en l'absence de légitimité dans le droit (et non pas au niveau biologique). Ainsi, au-delà de la compétence parentale et de la parenté mise en pratique dans le quotidien, le statut juridique aurait une influence considérable sur le fait de se sentir une mère légitime.

Cette question de la reconnaissance semble également présente dans les contextes de familles recomposées. Certains beaux-parents très impliqués dans l'éducation de leurs beaux-enfants désireraient être reconnus socialement (et par corollaire juridiquement) dans ce qu'ils et elles font au quotidien. Néanmoins, l'élaboration d'une loi qui répondrait à ce type de demande pose de nombreuses questions : comment ne pas fragiliser le lien entre le parent biologique et l'enfant ? Dans quelle mesure nous touchons à l'autorité parentale du parent biologique ? Sommes-nous en train de forcer les liens entre beaux-parents et enfants ?

Qui protégeons-nous dans le modèle de filiation ?

Pour une interviewée, ces projets de lois ne sont pas appropriés : ils donnent des droits aux adultes sur les enfants et endettent les enfants envers les adultes. D'après elle, il n'y a pas lieu de créer des liens inaliénables supplémentaires entre des enfants et des adultes dès lors que les enfants ne les ont pas choisis. D'autant plus qu'« en toute impunité, la famille peut se révéler comme une des pires zones de non-droit, et se transformer en un véritable système totalitaire où tous les droits fondamentaux des enfants peuvent être bafoués, où il est possible de commettre des crimes et des délits inconcevables sur des personnes sans défense, totalement dépendantes, et privées de liberté. L'enfant est encore trop souvent considéré comme la propriété de ses parents auxquels il doit respect et obéissance quoi qu'il arrive »⁹².

En définitive, la loi devrait protéger les plus faibles et les plus vulnérables, c'est-à-dire, les enfants. Dès lors, comment envisager des contrats unilatéraux entre parents et enfants qui ne créeraient pas une dette générationnelle de l'enfant vis-à-vis de ses parents ou adultes de référence ? Comment adapter législativement un modèle de pluriparentalité tel qu'évoqué ci-dessus ? Comment donner la voix aux enfants sur ce sujet ?

89 « Les principales caractéristiques de la vie au Kibboutz ont été fondées sur les principes de collectivisme en matière de propriété et de coopérativité dans les domaines de l'éducation, la culture et la vie sociale. Ainsi, le membre du Kibboutz fait partie d'un ensemble qui est plus large que sa propre famille. » Informations disponibles sur : www.jewishagency.org/fr/aliyah/program/20236

90 Giraud Frédérique, *Compte-rendu de Virginie Descoutures, Les mères lesbiennes*, Paris, Presses Universitaires de France, Le Monde, 2010. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/sociologie/498>

91 *Idem*

92 Salmona Muriel, *Violences aux enfants*, août 2010. Disponible sur : www.memoiretraumatique.org/violences/violences-faites-aux-enfants.html

Projet d'Enfant

« Avec le contrôle de plus en plus certain de la fécondité, avoir un enfant devient de plus en plus maîtrisable mais le désir, lui, ne peut jamais l'être. »

(Une interviewée)

L'enfant biologique à tout prix

Aujourd'hui, grâce à la procréation médicale assistée (PMA), les femmes seules⁹³, les couples de lesbiennes, ainsi que hétérosexuels éprouvant des difficultés de fertilité, peuvent dans de nombreux cas réaliser leur projet d'enfant.

« Dans les années 70, des amies lesbiennes avaient des enfants parce qu'elles avaient été hétéros avant. D'autres n'en avaient pas. Certaines auraient aimé, mais elles renonçaient à la maternité sans en faire un besoin vital... Que se passe-t-il aujourd'hui pour que cela devienne un accomplissement de vie du couple (homo ou hétéro) ? [...] Pourquoi absolument transmettre ses gènes aujourd'hui ? »

(Une interviewée)

Cette quête de l'enfant biologique interroge plusieurs de nos interviewées. Elles rendent compte que pour certaines femmes, la maternité s'impose de manière vitale avec des phrases du type : *J'ai besoin d'être mère. C'est important pour moi. Je dois être mère.* Mais qu'est-ce qui fait la mère ? L'enfant génétique ? Le fait de vivre la grossesse et l'accouchement ?

Ce positionnement est un changement de paradigme important : auparavant, il était inéluctable pour les femmes de devenir mère et quasi impossible d'y échapper. L'accès à la contraception et l'avortement se sont alors positionnés comme des moyens d'émancipation des femmes. Aujourd'hui, la lutte s'inverse : des femmes luttent pour jouir de leur fécondité. Elles sont prêtes à tout (et même à passer par un processus médical assez stressant comme la PMA) pour avoir un enfant biologique. Pour certaines, le renoncement ne semble pas négociable.

Un besoin aussi pressenti chez les hommes

Cette course à l'enfant biologique à tout prix semble également présente chez les hommes.

Bien qu'ils soient minoritaires à y recourir, des gays revendiquent une forme de légalisation de la gestation pour autrui sous couvert d'une égalité de droit à l'enfant biologique avec les femmes lesbiennes. Cet argument se fonde sur une confusion entre la PMA et la GPA : en effet, les femmes lesbiennes ne doivent louer le ventre de personne pour avoir un enfant biologique. Par ailleurs, elles ne doivent pas non plus

passer par une ponction d'ovocytes, cheminement qui peut présenter des risques pour certaines femmes.

Aussi, comme l'exprime Irène Kaufer : « On peut trouver que c'est là une situation qui désavantage les hommes, et c'est vrai : mais dans un monde aussi globalement inégalitaire au détriment des femmes (salaires, violences, visibilité sociale, accès aux postes de responsabilité...), peut-être pourrait-on songer à s'attaquer d'abord à toutes les autres injustices, avant de s'indigner aussi bruyamment de celle-là ? »⁹⁴

La GPA et la quête de l'enfant biologique concernent évidemment les couples hétérosexuels. Certaines interviewées remarquent qu'assurer un « héritier » biologique issu du père mais porté par une autre femme, peut encore constituer une forme d'accès à certains privilèges pour un nombre de femmes. L'importance accordée à la reconnaissance paternelle s'impose ainsi de manière assez interpellante pour nous. En effet, si le lien à la mère a longtemps été certain du fait de la grossesse, la société occidentale s'est toujours assurée par des dispositifs législatifs (et maintenant technologiques comme les tests d'ADN) d'assurer la reconnaissance de la paternité et le lien au père. Dans ce débat autour de la GPA, pourquoi le lien juridique à la mère semble-t-il si dissoluble alors que le lien social est éternellement sacralisé ? Nous dirigeons-nous vers une société constituée de pères certains et de mères incertaines ?

Le vrai choix existe-t-il vraiment en matière de maternité ?

Les avancées techniques en matière de contraception et de procréation (sans prendre en compte la GPA qui soulève davantage de questions éthiques) permettent aujourd'hui d'avoir, dans le plus grand nombre de cas, un enfant *quand je veux si je veux*. Une interviewée insiste sur le fait que cela a consolidé la liberté des femmes à l'égard de la nature : la maternité est aujourd'hui une possibilité et plus nécessairement une contrainte. Dans une société qui accepterait de remettre en question les préceptes de la famille nucléaire hétérosexuelle et les lois qui organisent la descendance (comme

93 Bien que ce phénomène soit minoritaire et concerne principalement des femmes aisées ayant la possibilité de financer une telle procédure, on observe une proportion croissante de femmes qui se lancent dans la maternité en solo, espérant trouver un peu plus tard un père à leur enfant.

Voir : Mallaval Catherine, Ballet Virginie, « Un jour, un père viendra... », in *Libération*, 12 octobre 2016. Disponible sur : www.liberation.fr/france/2016/10/11/un-jour-un-pere-viendra_1521254

94 Kaufer Irène, « De la parentalité heureuse au pays des gays », in *Gestation pour autrui : au profit de qui ?*, CEFA asbl, étude 2016, p. 60. Disponible sur : www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/cefaetude2016.pdf

les lois de l'héritage sur base du sang), ces nouvelles technologies auraient pu être une manière de libérer les enfants de la dette qu'ils et elles contractent vis-à-vis de leurs parents en venant au monde.

Néanmoins, au cours de nos réflexions, nous nous sommes souvent interrogées sur la notion même de choix et ce qu'elle implique en termes de pression sur les femmes. En effet, notre recherche démontre combien les multiples injonctions que vivent les femmes à la maternité les poussent dans cette voie malgré que ce projet ne corresponde pas réellement à leurs priorités de vie. Comme l'exprime Valérie Lootvoet dans la conclusion de l'ouvrage *En avoir ou pas. Les féminismes et les maternités*:

« Le retour au maternel comme destin social (et aussi comme injonction) n'est pas pour laisser à un enfant si je veux, mais plutôt à un enfant d'office. Ainsi Élisabeth Badinter affirme dans son dernier ouvrage *Le conflit. La femme ou la mère* [...] que cette première partie de la proposition féministe a été effacée pour que ne subsiste plus que le *quand je veux*: en effet, la question de vouloir ou ne pas vouloir ne semble plus se poser aujourd'hui pour les femmes. Il s'agit à présent de savoir à quel moment les femmes sont *prêtes* à enfanter [...] »⁹⁵

De plus, si pour tout autre projet de vie, il est généralement possible de réorienter un choix qui ne nous conviendrait pas, il est difficile d'appréhender un changement radical dans les conditions actuelles quand il s'agit d'un projet d'enfant. Aussi, les (rares) mères démissionnaires ne devraient-elles pas être perçues comme un appel à la réorganisation des liens quotidiens et du parentage de l'enfant, plutôt que de s'imposer comme un récit dramatique, un scandale dans la presse, une dérive individuelle ?

Questionnements

Et vous, quels sont vos questionnements par rapport à la maternité ?

95 Hoang Thao, Huart France, *En avoir ou pas ? Les féminismes et les maternités*, Universités des femmes, Collections Pensées Féministes, 2013

Responsabilité

« Il y a des pères qui font des fugues, pas les mères. Il y a ça aussi par rapport à la maternité : la responsabilité. »
(Une interviewée)

Des responsabilités inégalement partagées

Plusieurs interviewées expriment qu'un dénominateur commun de la maternité est bien la responsabilité et que celle-ci n'est pas investie de manière égalitaire par les femmes et les hommes. Au-delà de l'inégale répartition des tâches domestiques, elles témoignent plus profondément du manque de responsabilisation des pères dans la relation avec leurs enfants.

« Avant la séparation avec le père de mon enfant, j'avais une vision romanesque de la maternité. J'imaginai que la répartition allait se faire équitablement. Maintenant je me trouve à assumer les rôles de paternité et de maternité. Je suis dégoûtée d'être mère et ça ne me fait pas honte de le dire. Je suis dans la survie, je n'arrive pas à réfléchir. Je suis en train de me demander constamment comment survivre. [...] » (Une interviewée)

« Il arrive dans des cas terribles où les enfants ont été maltraités ; il y a souvent un père démissionnaire (le cas de Geneviève Lhermitte mère en burnout qui a tué ses 5 enfants et qui a raté son suicide). Pour moi, le meurtrier est le père qui n'a pas assumé son rôle de père. La place des enfants est de rendre les pères responsables et assumer ses responsabilités même en cas de séparation ou divorce. » (Une autre interviewée)

Être mère : une punition ?

« Tu as voulu être mère donc tu n'as pas le droit de te plaindre. »

Plusieurs interviewées expriment leur impression que les femmes sont punies par la maternité, qu'elles soient en couple ou seules avec leurs enfants. Cette punition est double : les femmes la vivent à la fois dans leur quotidien (elles voulaient être mère ; les choses ne se passent pas comme prévu et la situation devient un enfer pour elles) et le corps social leur renvoie également qu'elles sont responsables de leur situation. « Face à l'expression d'une difficulté, on entend vite *il fallait réfléchir avant* ou *demain, tu seras contente d'avoir un enfant qui s'occupe de toi* comme s'il ne s'agissait pas de quelque chose de collectif. » Le quand je veux si je veux ne fait pas de cadeau aux mères qui ont décidé et désiré leurs enfants en toute âme et conscience.

Cette punition est accompagnée de multiples sanctions : sanctions au niveau professionnel du fait d'arriver en retard ou de devoir s'absenter (licenciement, réduction du temps de travail et donc du salaire, moindres avantages, passer à côté d'une pro-

motion), sanctions au niveau de l'école des enfants (d'arriver en retard, de devoir se déplacer sur le temps de midi pour ne pas payer la garderie), etc.

« C'est un luxe d'être mère. » (Une interviewée)

À quel moment démarre la responsabilité ?

Si ce différentiel de prise en charge des responsabilités est réel pour de nombreuses femmes une fois l'enfant né, il convient d'établir un continuum en interrogeant le sentiment de responsabilité vis-à-vis de la contraception et de la conception. Comme le souligne une des interviewées, encore trop souvent, on fait peser exclusivement la responsabilité des taux de natalité qu'ils soient trop élevés (en Afrique) ou trop bas (en Europe) sur les femmes.

Cette assertion fait d'ailleurs écho à l'actualité de l'été 2017. Lors du G20, le Président français Emmanuel Macron exprime qu'il est vain d'investir des milliards d'euros dans le développement de l'Afrique au vu des taux de natalité (7 à 8 enfants par femme). Françoise Vergès, politologue et auteure de l'ouvrage *Le ventre des femmes*⁹⁶, rappelle heureusement que « la plupart des études prouvent aujourd'hui que c'est le sous-développement qui entraîne la surpopulation » (et non l'inverse).⁹⁷

En outre, le principal facteur de maîtrise de la fécondité est bien l'accès à des services publics comme l'éducation et la santé, surtout lorsque la société permet aux femmes de développer leurs capacités et talents dans le marché de l'emploi, l'art ou la création. Garantir l'accès à la contraception et l'avortement, ainsi qu'une information fiable et des lieux d'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle restent donc incontournables pour mieux gérer sa sexualité, ainsi que mieux vivre la maternité et la parentalité.

Une implication au mauvais endroit au mauvais moment ?

Pour une interviewée, les nouvelles formes de maternage donnent la mauvaise place au mauvais moment aux hommes. En partant du postulat qu'il faut construire le lien père-enfant le plus tôt possible, de nombreux efforts sont fournis pour impliquer les hommes dès la grossesse en participant à des cours d'haptonomie, de gymnastique prénatale, etc. Pour elle, c'est le corps des femmes qui est en jeu et pas celui des hommes.

96 Vergès Françoise, *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Albin Michel, 2017

97 Baron Léa, *Quand Emmanuel Macron véhicule des clichés sur la fécondité des Africaines*, [article en ligne] 12/07/2017. Disponible sur : <http://information.tv5monde.com/terriennes/quand-emmanuel-macron-vehicule-des-cliches-sur-la-fecondite-des-femmes-africaines-180467>

Par contre, elle s'interroge : « à quel moment parle-t-on de la division sexuelle du travail qu'implique l'arrivée d'un enfant ? Quand explique-t-on ce que signifie avoir un bébé et ce que cela suppose pour la mère ? Quand dit-on aux hommes qu'après la naissance, la santé physique et mentale des femmes pâtit car elles ne s'occupent pas ou plus assez d'elles-mêmes ? D'ailleurs, qui s'occupent des femmes à part les femmes entre elles ? » Pour elle, le rôle des jeunes pères est de se mettre au service des jeunes mères potentiellement allaitantes. Il n'est pas normal qu'une jeune mère doive s'occuper à la fois de l'enfant et du géniteur !

Qui donne leur place aux pères ?

Une interviewée qui reçoit souvent des couples en consultation exprime que dans la relation à l'enfant, c'est généralement la mère qui donne la place au père. Comme l'exprime Maryse Vaillant, « l'enfant est un enjeu de pouvoir certain, latent ou apparent, dans de nombreuses familles, dans de nombreux couples, le seul que les femmes aient de tout temps conquis, le seul que les hommes ne leur aient jamais vraiment disputé. La maternité opère une telle transformation psychique dans la vie de certaines femmes qu'il leur est difficile de concevoir la parentalité comme une responsabilité partagée, surtout face à celui qui paraît souvent en être bien moins affecté. »⁹⁸ Sans opérer de généralité, on remarque qu'il y a des femmes pour qui le partenariat, les interventions et l'investissement affectif du père vis-à-vis des enfants sont de véritables enjeux.

La séparation du couple va souvent mettre en évidence l'incapacité de beaucoup de mères à accepter le partage de pouvoir qu'implique l'éducation d'un enfant. Ainsi, c'est parfois à ce moment-là que certains pères ont la possibilité de devenir le père de leurs enfants pour la première fois. La séparation peut permettre à chacun.e de retrouver un espace à soi et d'être plus disponible aux enfants.

Un rapport de pouvoir à replacer dans une société capitaliste et sexiste

Le surinvestissement de certaines mères et le désinvestissement de nombreux pères par rapport aux enfants est à intégrer dans une compréhension plus large de la société. Dans le chapitre sur le *Care*, nous avons déjà abordé la persistance de l'inégale répartition des tâches liées au soin entre les genres. Des phénomènes tels que les nouveaux pères semblent être encore minoritaires et se cantonner à une certaine tranche de la population plutôt aisée et éduquée.

Une dévalorisation systématique de ces avancées serait malvenue pour une interviewée. Certains hommes expriment avoir la sensation de ne jamais en faire assez (de la part de leur femme ou des femmes en général) et de devoir payer pour toutes les générations d'hommes qui se sont très peu impliqués. Il y a également des discours essentialistes qui dénigrent les capacités et compétences des hommes

à réaliser les tâches de parentage, sacralisant une fois encore le rôle et la toute-puissance de la mère.

Si les luttes féministes permettent aujourd'hui aux hommes de pouvoir envisager un autre rôle que celui de gagne-pain pour la famille, une réflexion plus symbolique doit être menée sur le type de père qu'ils veulent devenir. Une interviewée souligne : tellement d'hommes se plaignent de leur relation avec leur propre père, mais que font-ils et comment envisagent-ils de faire les choses différemment ? Le *Care*, en tant que tâches et responsabilités, ne peut être absent de cette réflexion : il doit plus que jamais être rendu visible et valorisé auprès des hommes.

98 Vaillant Maryse, *op.cit.*, 2011, p. 125

Rôle(s) de mère(s)

« Aider l'enfant à devenir un adulte responsable et de préférence humaniste et féministe, c'est un défi magnifique ! Si on peut faire cela dans des conditions valorisantes, alors évidemment c'est émancipatoire. »

(Une interviewée)

Valoriser les mères comme des actrices de changement

Une interviewée insiste sur la nécessité de reconnaître le rôle des mères dans la société ainsi que les nombreuses compétences que ce rôle mobilise. Pour elle, les mères sont des actrices de changements (*changemaker*), des leviers dans la société. La manière dont elles vont éduquer et s'occuper de leurs enfants, a un impact colossal sur la société. Cette dernière devrait percevoir l'importance de ce rôle ; et les femmes pouvoir se reconnaître entre elles comme telles.

Malheureusement, à force de n'être reconnu.e.s que par le salaire, les femmes elles-mêmes ne valorisent plus les tâches et responsabilités qu'elles portent en tant que mère. Trop souvent, on entend qu'une mère au foyer ne fait rien ou qu'une femme qui a renoncé à sa carrière pour suivre son époux et s'occuper des enfants, vit aux crochets de son époux ! Rarement les femmes choisissent ; souvent elles subissent l'organisation patriarcale, pour des raisons dites « culturelles », sociales ou généralement économiques.

Sur le chemin de la reconnaissance

Dans la continuité, cette interviewée exprime qu'au travers de ses voyages et de ses rencontres avec des femmes de tous niveaux socioéconomiques confondus, les femmes souhaitent en tout premier lieu la reconnaissance de ce qu'elles font et de ce qu'elles portent. Parfois avant même des conditions sanitaires dignes (l'interviewée se réfère à des femmes du Bangladesh qui vivent dans des conditions sanitaires très précaires, notamment sans toilettes).

Ces propos sont en résonance avec le ressenti d'une autre interviewée :

« J'ai un profond sentiment de non-reconnaissance de la société. Être mère devrait conférer aux femmes un statut car il y a des tâches qui incombent aux mères et que la société ne reconnaît pas. Comment les adultes de demain peuvent avoir une formation digne ? [...] Les histoires que je lis à mon fils le soir sont autre chose que les choses qu'il apprend à l'école. Les institutions publiques ne suffisent pas à former un humain. »

Trop peu est dit et fait dans ce sens. Par exemple, lors du 8 mars, journée internationale pour les droits des femmes : on parle trop peu souvent des mères alors que ce rôle concerne un grand nombre de femmes. De manière générale, l'importance du rôle

des mères dans la famille a surtout été traité par des associations religieuses ou des courants traditionnels : il conviendrait de rompre ce rapport systématique et qu'il soit analysé par d'autres mouvements.

Accompagnée d'une protection sociale forte

La reconnaissance du rôle social des femmes et des mères ne peut être détachée de politiques publiques qui garantissent un niveau de vie décent pour toutes et tous. Depuis plusieurs années, de nombreuses femmes accusent le coup des politiques d'austérité et voient leur niveau de vie s'étioler.

La pauvreté des femmes, pire nouvelle de l'année (et des suivantes) :

« Si le taux de risque de pauvreté et d'exclusion a légèrement reflué entre 2014 (21,2 %) et 2016 (20,7 %), c'est uniquement grâce à l'amélioration de la situation des hommes (ils sont 63 000 de moins sous le seuil) ; la pauvreté, elle, augmente de manière significative pour les femmes. Concrètement, entre ces deux années, les revenus de 59 000 femmes ont plongé sous le seuil de référence que sont les 60 % du revenu médian.

[...] on peut élargir le spectre de la pauvreté et s'intéresser à la partie de la population qui est juste un peu au-dessus des 60 % du revenu médian. Il apparaît alors qu'une frange non négligeable de la population se trouve au-dessus des 60 %, mais sous les 70 %. (Certes, ce ratio de 70 % est tout aussi arbitraire que 60 % mais c'est la seule autre option offerte par Eurostat.) Il s'agit de 8 % de la population masculine. Bien davantage de femmes sont concernées : jusqu'à 10,3 %. Donc, au total, 3 femmes sur 10 ont moins de 70 % du revenu médian. »⁹⁹

Actuellement, ce n'est pourtant pas un retour à une protection sociale forte qui est envisagé, mais une réponse télévisée, mise en scène et qui confine la problématique de la pauvreté à une responsabilité individuelle. Les shows du type *Viva For Life*

99 Derruine Olivier, « La pauvreté des femmes, la pire nouvelle de l'année (et des suivantes) », in *La revue nouvelle*, 19 mai 2017. Disponible sur : <http://www.revuenouvelle.be/La-pauvrete-des-femmes-la-pire-nouvelle-de-l>

se multiplient ; ils n'ont pourtant aucune portée politique ou citoyenne. Ce sont des grands groupes comme la RTBF qui font du business sur base de la figure de l'enfant pauvre. Ils nient que derrière chaque enfant pauvre, il y a en réalité une famille pauvre et que les plus pauvres d'entre-elles sont les familles monoparentales dont 80% des chefs de famille sont des femmes. Ces émissions activent des mécanismes de charité plutôt que d'amener les citoyen.ne.s à réfléchir en termes de protection sociale pour le plus grand nombre.

Les interviewées s'interrogent. Pour les parents, les mères et les enfants qui regardent ce genre d'émission, quelles images transmettons-nous ? Comment cela est-il vécu ? Dans quelle mesure cela peut être extrêmement culpabilisant pour les familles concernées ? D'autres part, qu'en est-il des politiques ? Dans quelles mesures font-elles les liens entre les politiques d'austérité qu'elles mettent en place et la paupérisation croissante de la société ? Comment déconstruire le discours sur la pauvreté infantile qui se normalise auprès des politiques ?

Finalement, quelle place pour la maternité ?

Toutes et aucune... Une juste place ! Voilà en quelques mots, le résumé des réponses que nous avons reçues des femmes interviewées.

Toutes, car la maternité, et par corollaire la parentalité et la perpétuation de la génération, sont des problématiques qui concernent toute la population, des tas de domaines de la société, les individus, les couples, les familles, les groupes, les communautés et les institutions.

Aucune, car dans le même temps, cela ne doit pas formater toute la vie en société, des individus, et particulièrement des femmes comme si c'était quelque chose qui écraserait le reste.

Transmission

« Je voudrais changer le monde pour le rendre meilleur mais si mes enfants n'ont pas capté cela, je serais préoccupée parce que cela veut dire que je n'ai pas transmis mes valeurs. J'ai tout fait pour affronter le monde actuel et j'espère que mes enfants le feront aussi. »

(Une interviewée)

La maternité est un espace-temps de transmission de savoirs mais aussi de valeurs. À plusieurs reprises, les interviewées expriment l'importance de cette transmission et de l'éducation aux enfants, notamment comme un levier pour une société de demain plus égalitaire. Néanmoins, elles formulent également que c'est un travail dur et exigeant auquel le plus grand nombre des parents (femmes et hommes) est insuffisamment préparé.

Enjeux contemporains de l'éducation des enfants

L'éducation des enfants a fortement évolué au cours du siècle dernier. Au début du XX^e siècle, le rapport de l'adulte à l'enfant était de l'ordre du dressage. On ne prenait pas en compte sa sensibilité. Par rapport à une société où il fallait restreindre les désirs, il y avait un enjeu pour ces futurs adultes-là qui était d'apprendre à vivre leurs désirs : ce qui est quelque chose de plutôt positif et agréable.

Aujourd'hui, la sensibilité des enfants est reconnue, le fait qu'ils cherchent à comprendre et qu'ils avancent dans leurs compréhensions et incompréhensions. Dans une éducation/une société où on a accès actuellement à tous ses désirs, l'enjeu est plutôt d'apprendre à se restreindre, ce qui est nettement moins agréable.

Pour l'adulte, il est difficile d'identifier quand il faut soutenir l'enfant et quand il faut lui mettre des limites claires. Une interviewée parle de la « nécessité d'avoir, en tant que parent, le regard de l'éducateur dans le sens noble du terme pour identifier ce dont l'enfant a besoin à chaque moment ». L'adulte doit donc être capable de se remettre dans sa propre intuition d'enfant, se reconnecter à ses ressources et dans le même temps faire face à certaines blessures.

Face à cet enjeu s'est développé aujourd'hui une large littérature autour de l'éducation bienveillante. Ces publications ont l'avantage de remettre en question la violence subie par les enfants, qu'elles soient physiques ou verbales. En parallèle, certains parents s'épuisent dans une trop belle écoute, ne parvenant pas à trouver le moment où un non ferme devrait canaliser le désir de toute puissance de l'enfant.

Quels sont les apports féministes sur le sujet de l'éducation ?

Si la maternité est considérée par certaines comme un impensé du féminisme, que dire de l'éducation des enfants ? Au travers de cette recherche, nous observons que les interviewées ont très peu de références bibliographiques et théoriques spécifiques sur ce sujet. Elles évoquent des courants de pensée (pacifiste, anarchiste, écologique, etc.) et parfois quelques pistes concrètes. De manière globale, notre constat coïncide avec ceux de Sabine Fortino autour du féminisme de la deuxième vague :

« [...] on n'observera pas à propos de l'éducation une opposition théorique aussi marquée que celle occasionnée par le débat sur la maternité. Cette absence d'opposition révèle une moindre théorisation de ce thème par les féministes de la seconde vague. »¹⁰⁰

Et d'expliquer :

« En fait, jamais elles [les femmes féministes de la deuxième vague] ne semblent s'identifier au statut social d'éducatrice, qui seul leur aurait permis de penser ou d'élaborer un modèle éducatif alternatif au modèle traditionnel. Encore et toujours elles cherchent à comprendre pourquoi leur mère leur a transmis l'oppression. »¹⁰¹

Principes éducatifs féministes d'hier et d'aujourd'hui

Les premiers essais autour de principes éducatifs féministes remonteraient à Madeleine Pelletier, féministe du début du XX^e siècle. Dans une brochure publiée en 1914 et intitulée *L'éducation féministe des filles*, elle y présente des conseils aux mères féministes pour sortir de l'oppression patriarcale. Pour elle, il y a lieu « d'éviter toutes pratiques éducatives qui contribuent à construire la différence des sexes, cette construction de la différence se faisant dans l'inégalité au détriment des femmes »¹⁰². Elle défend la virilisation des femmes, non pas pour se conformer à un univers masculin, mais pour supprimer « la servitude féminine qui est perpétuée par la coquetterie, la retenue, la pudeur exagérée, les mièvreries de l'esprit et du langage »¹⁰³.

Madeleine Pelletier est opposée au mariage car il consacre la dépendance des femmes aux hommes. Pour permettre aux femmes de choisir leur vie matrimoniale, et éventuellement une vie de célibat, les femmes doivent disposer de trois types d'armes qui garantissent leur autonomie et leur liberté :

- La force de caractère : renforcer leur esprit d'indépendance, lutter contre la peur pour développer leur courage, leur apprendre à s'apprécier et à se faire apprécier à leur valeur (plutôt que d'apprendre la modestie).

- La formation intellectuelle et culturelle pour toutes et tous (notamment tous les niveaux socioéconomiques) : l'accès à un travail et un gagne-pain est la première source d'indépendance qui doit être garantie.
- L'éducation sexuelle sur les aspects physiologique, médical et reproductif, mais aussi sur les enjeux sociaux des couples et des familles.

Soixante ans plus tard (au moment de la deuxième vague du féminisme), l'étude de Sabine Fortino identifie des principes éducatifs plus ou moins similaires à Madeleine Pelletier. Au-delà du contenu, ces principes s'intègrent peu dans une réflexion politique formalisée et théorisée ; ils sont vécus de manière expérimentale et pragmatique :

- L'autonomie de l'enfant : pour être une mère libre, l'enfant doit être autonome. Apprendre l'autonomie notamment aux filles a le double avantage de libérer la mère et de démontrer aux filles qu'elles peuvent s'envisager comme des êtres libres de corps et d'esprit.
- La vigilance et l'auto-défense : si l'enfant est autonome et sort seul.e dans l'espace public, il y a la nécessité de l'armer contre la violence sexuelle masculine. Ne pas se laisser faire, se défendre, répondre à une attaque, être agressive, étaient des comportements encouragés par les mères vis-à-vis de leurs filles.
- Valoriser le féminin : dans un monde au sein duquel le masculin est la référence, il y a lieu de valoriser « le féminin » sans pour autant inférioriser le masculin.
- Étendre les possibilités à chaque genre : chaque enfant doit être encouragé à tout expérimenter puis à agir en fonction de ses désirs.

La principale distinction entre les principes éducatifs de Madeleine Pelletier et ceux identifiés par Sabine Fortino réside bien entendu sur la stratégie d'intégration des femmes dans un monde sexiste : est-il plus pertinent de viriliser les filles ou de revaloriser l'invisible (ce qui est identifié comme féminin) ?

100 Fortino Sabine, « De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité », in *Clio. Histoire femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/clio/421>

101 *Idem*

102 Zaidman Claude, « Madeleine Pelletier et l'éducation des filles », pp. 265-281. In Bard Christine (dir), *Madeleine Pelletier. Logiques et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Côté-femmes, 1992

103 *Idem*

Un siècle après Madeleine Pelletier, le développement d'une éducation féministe, théorisée et politiquement articulée, semble encore assez expérimental. Les petits garçons et les hommes restent bien souvent les grands oubliés de ce processus. Pour Maryse Vaillant, « [n]ous avons élevé nos filles comme des garçons, au lieu d'élever nos garçons comme des filles. Il aurait fallu imposer le partage des tâches ménagères à tous les enfants, y contraindre les fils plutôt qu'en dispenser les filles. »¹⁰⁴ Cette observation expliquerait partiellement pourquoi tant de femmes ayant accédé à l'éducation et disposant d'une indépendance financière, témoignent malgré tout du poids de la charge mentale, ou de vivre des violences et discriminations de différents types (endans ou en dehors du foyer).

L'incontournable rôle du Care

Eduquer au Care et au prendre soin serait ici une stratégie qui permettrait de revaloriser ce qui a longtemps été assigné aux femmes.

Une interviewée identifie cependant une scission entre ces deux aspects inséparables de la vie : le Care d'une part et l'éducation d'autre part. Le Care recouvre les responsabilités et les tâches liées aux soins des personnes mais également de notre environnement. Le Care n'est pas dénué d'affects, puisqu'il s'ancre dans le souci de l'autre ou de l'environnement. À l'inverse, l'éducation est actuellement envisagée comme la transmission de savoirs, de valeurs, de techniques. Les aspects émotionnels et affectifs sont moins valorisés.

À l'instar de nombreuses dichotomies identifiées dans cette recherche, le Care et l'éducation semblent difficilement se rejoindre. En forçant le trait, on obtient un tableau résolument stéréotypé où la mère prend soin et le père éduque. On soigne et chérit le/la nouveau/nouvelle-né.e et le petit enfant tant qu'il est à la crèche ; on éduque l'enfant dès l'école maternelle. On s'occupe de l'affect et des émotions à la maison ; on apprend et on enseigne à l'école et dans d'autres espaces extérieurs à l'école.

Il semble difficile de dépasser cette opposition Care-éducation. Pourtant, il existe des sources d'inspiration dans d'autres parties du monde. Par exemple :

- Le développement de certaines pédagogies alternatives qui promeuvent autant le développement de savoir-être et du vivre-ensemble, que l'acquisition de savoirs et de compétences.
- En Finlande, il existe des programmes anti-harcèlement et gestion des émotions intégrés au programme scolaire.¹⁰⁵
- Au Japon, les élèves participent au nettoyage des lieux communs de leur école ; cela peut même aller jusqu'à servir le repas aux autres élèves.¹⁰⁶

Les clés d'une éducation non-sexiste

Les interviewées insistent sur la nécessité d'outiller les parents à une éducation non-sexiste, égalitaire entre les genres, voire féministe. Certaines expriment quelques pistes à mettre en application pour développer une telle éducation :

- **Se rendre compte que ce que les enfants voient à la maison façonne leur compréhension du monde** : en partageant davantage les rôles, on démontre que les femmes et les hommes ne sont pas assignés à des tâches spécifiques à l'intérieur et à l'extérieur du foyer.
- **Faire sentir aux filles qu'elles sont des citoyennes de premier rang**, au même titre que les garçons. Il importe notamment que les parents valorisent et éduquent autant les un.e.s que les autres. Pour plusieurs interviewées, l'émancipation des femmes passe nécessairement par l'éducation et l'accès à la culture. Les jeunes filles et les femmes doivent être capables de déchiffrer les informations qui les concernent.
- **Aider les enfants à déconstruire les stéréotypes de genre** et remettre en question les normes patriarcales et consuméristes, notamment par rapport aux jouets, magazines et manuels scolaires qui leur sont destinés. Une interviewée exprime que le système est très pervers : une mère qui ne correspond pas aux stéréotypes de genre peut tout à fait être porteuse de nombreux stéréotypes dans son éducation (idem pour les pères). Ce n'est pas facile d'être vigilant.e par rapport à une société consumériste qui utilise les stéréotypes de genre pour vendre.
- **Réfléchir à la manière de sensibiliser les enfants au Care** (renforcer leurs talents naturels et les responsabiliser aux tâches qu'ils et elles perçoivent plus difficilement).

Un travail de longue haleine qui ne fait que commencer

Comme l'exprime très bien une interviewée, force est de constater que l'ensemble de la communauté éducative (mères, pères, mais également tou.te.s ceux et celles qui accompagnent l'enfant dans son développement) doit en amont s'interroger sur les stéréotypes et les valeurs auxquelles ils et elles adhèrent. Ce travail sera long et ardu.

104 Vaillant Maryse, *op.cit.*, p 90

105 Disponible sur : www.ecolespubliques.fr/tourdumonde/index.php/finlande

106 Disponible sur : www.ecolespubliques.fr/tourdumonde/index.php/japon

« Cela implique une remise en question profonde de ses propres représentations, de ses croyances, un changement de paradigme et même de notre sémantique qui est imprégnée de patriarcat. Nous sommes le fruit de cette société patriarcale dans laquelle nous vivons et dans laquelle nous évoluons. Nous en avons donc, consciemment et inconsciemment, intégré les normes, les règles et les principes que nous reproduisons, que nous perpétons et que nous transmettons à nos enfants ou à des élèves. Alors, il est important de procéder à ce travail de déconstruction afin de pouvoir être en mesure de donner une éducation féministe à nos enfants.

Des siècles de système patriarcal ne peuvent s'effacer en un jour, ce sera donc une entreprise ardue qui nécessitera beaucoup de temps, de courage et de volonté face à une société qui se voudra hostile. Une éducation féministe est nécessaire et fondamentale au regard de la situation actuelle des femmes à travers le monde. Celles-ci restent victimes de représentations et stéréotypes de genre qui les oppressent, les discriminent et les excluent des sphères politiques, économiques et sociales. Ces représentations et stéréotypes, perpétués autant par les hommes que par les femmes, ne peuvent être remis en cause que grâce à une éducation féministe qui déconstruit les fondements mêmes des oppressions subies par les femmes. »

(Une interviewée)

Vaste sujet

Une expérience unique

« [P]ar ailleurs, pour les femmes qui ont porté et accouché, il y a quelque chose de spécial : une partie de l'intégrité qui est touchée, quelque chose de supérieur et d'impossible à décrire (cela se vit, c'est sensible!) »

(Une interviewée)

Les interviewées insistent sur l'importance de ne pas sacraliser la maternité : ne pas lui donner une place particulière, ne pas la mettre sur un piédestal, ne pas attendre de recevoir une médaille pour les bons et loyaux services rendus aux enfants, etc. Le vocabulaire est large pour démontrer leur rejet d'une quelconque forme d'adoubement des mères.

Il reste néanmoins que la maternité est une expérience unique et que le vocabulaire employé pour en parler sort de toute considération théorique.

La grossesse et l'accouchement, que ce soient des expériences vécues positivement ou négativement par les femmes, possèdent une dimension métaphysique inéluçable pour les femmes. Toutes s'en souviennent et pas seulement en des termes techniques : il y a quelque chose de difficilement explicable dans ces expériences.

L'enfant, biologique ou non, en qui on a investi de l'amour et du temps (de l'argent aussi), est également une source de fierté qui appelle à la génération, à une forme de continuation de soi-même. Le fait de participer à la génération de cette manière a une signification tout à fait spéciale même pour des femmes très engagées pour un monde meilleur.

« Du point de vue de femme féministe, la chose la plus magnifique construite dans ma vie, c'est mon fils, mais cela ne m'a pas empêché d'être militante. Quand je serai pensionnée, il restera certainement plus le plaisir d'avoir construit un enfant qui construira un autre enfant que celui d'avoir milité. Quand la vie professionnelle s'arrête, il restera... Voilà ! » (Une interviewée)

Plusieurs interviewées expriment dès lors qu'il est difficile de comprendre toute la réalité de la maternité lorsqu'on ne l'a pas vécue. Ce constat ne crée pas cependant une différence ou une échelle de valeurs entre les femmes qui l'ont vécue ou pas.

Un sujet interminable qui ouvre des portes plutôt qu'il n'en ferme !

L'écologie : abordée de temps à autre, ici et là... penser la maternité d'un point de vue écologique, ou écoféministe, a de nombreuses implications, tant au niveau du vécu et de la prise en charge de la grossesse et de l'accouchement, qu'au niveau de

l'accompagnement de la jeune mère et l'éducation des enfants à prendre soin de l'environnement, à la manière de produire et de consommer.

Le consumérisme : est-ce qu'être une bonne mère, c'est acheter tous les gadgets à la mode pour son enfant ? Le marketing crée énormément de besoins auprès de parents qui cherchent souvent à bien faire.

La sexualité : la maternité est une expérience corporelle et sexuelle. C'est rarement par ce biais qu'elle est cependant abordée. Les actualités de l'année 2017 démontrent combien il est nécessaire que les femmes et les hommes apprennent à mieux communiquer autour de la sexualité. De nombreux tabous autour du désir/du plaisir/des manières de faire couple devraient être brisés, tout en dénonçant d'autres modèles d'oppression comme l'hypersexualisation de la société.

La séparation : il y a une véritable économie de la séparation aujourd'hui. Elle est un business qui appauvrit les deux parties en les assommant de frais incroyables (avocats, notaires, etc.). Pour une interviewée, la sécurité sociale devrait repenser les différentes catégories de risque et intégrer la séparation comme un risque à part entière. La reconnaissance de ce risque serait accompagnée d'une offre de services d'accompagnement des parents séparés (médiation, accompagnement psychologique pour les parents et/ou les enfants, etc.).

La sécurité sociale : de manière générale, il y a lieu de réfléchir à la manière de faire évoluer la sécurité sociale, modèle familialiste et paternaliste, en individualisant les droits pour qu'elle soit en phase avec les réalités d'aujourd'hui. À ce sujet, a été évoquée mais peu développée l'alternative du revenu universel, qui a bien sûr des avantages, mais des risques aussi, comme celui de perdre d'autres acquis sociaux.

Vulnérabilité

(aussi fragilité)

« J'ai vécu cela quand je suis devenue mère. Rien dans ta vie ne va te rendre plus profonde que la maternité. Elle ouvre ton cœur mais aussi positionne les femmes dans une situation vulnérable, fragile. »

(Une interviewée)

« Produire un autre être humain, cela te met en vulnérabilité. »

(Une autre interviewée)

Un continuum de violences

La grossesse, l'accouchement, le post-partum sont des moments de grande fragilité et vulnérabilité pour les femmes. Alors que cette période devrait être protégée par l'État, les structures sociales, les familles et les partenaires, la maternité sonne généralement la mise en place ou le renforcement d'un continuum de violences de toutes sortes :

- **Institutionnelles** : la multiplication et l'intensification d'injonctions à *la bonne mère* ou *la mère parfaite* sont des sources de culpabilité, de souffrance et d'épuisement pour de nombreuses femmes. Ces injonctions sont insidieuses, souvent paradoxales, tantôt portées par le corps social (notamment sur les réseaux sociaux), tantôt véhiculées dans les structures publiques (sociales, de santé, de soutien à la parentalité, de la petite enfance, de l'école, etc.).
- **Économiques** : nous avons largement abordé le fait que la maternité n'est pas valorisante d'un point de vue financier et professionnel. Une potentielle maternité, les temps d'arrêt et la flexibilité du temps de travail qu'elle suppose, ne sont souvent pas bien perçus au sein des entreprises ; les possibilités de carrière se réduisent pour les femmes à partir du moment où elles ont des enfants et les écarts salariaux se creusent durablement entre les femmes et les hommes.
- **Gynécologiques** : les femmes enceintes, accouchantes, allaitantes et en post-partum sont soumises à des protocoles médicaux avec comme corollaire une série d'actes médicaux qui peuvent être vécus comme des violences¹⁰⁷ lorsqu'ils ne sont pas expliqués et consentis par les femmes.

107 Négrié Laëticia, Cascales Béatrice, *L'accouchement est politique. Fécondité, femmes en travail et institutions*. Éditions L'instant Présent, 2013, p. 23

- **Et également conjugales:** il importe de rappeler que les maltraitances et violences dans l'espace conjugal démarrent très souvent pendant la grossesse. Cela est très questionnant: *pourquoi un homme avec qui une femme a choisi de faire un enfant commence à la maltraiter dans ce moment de grande vulnérabilité?* Les femmes sont très souvent honteuses d'avouer ces maltraitances pour elles-mêmes et leurs partenaires.

Tableau épidémiologique des violences conjugales pendant la période périnatale :

« En Belgique, d'après l'enquête réalisée par Pieters *et al.* en 2010 portant sur une cohorte de 2014 individus, 30,80 % de femmes majeures ont déclaré avoir subi des violences graves de la part de leur partenaire. 2,2 à 11 % des femmes enceintes sont violentées et dans 40 % des cas, la violence conjugale débute durant la grossesse. Ajoutons qu'il y a 4 fois plus de violences dites « extrêmement graves » (étranglement, menaces armées, ...) durant la grossesse.

Dans l'étude transversale réalisée par Jean Jot *et al.* en 2005 au CHU Saint - Pierre de Bruxelles portant sur une cohorte de 200 femmes, 11 % des femmes enceintes interrogées en post-partum rapportent avoir souffert de violence durant leur grossesse et dans 54,4 % des cas le (ex-)mari ou (ex-)compagnon était en cause.

Dans cette même étude, sur les 56 soignants participants, 96 % d'entre eux disaient avoir déjà, au cours de leur carrière, traité des femmes victimes de violence conjugale. Dans 59 % des cas, les victimes n'en parlaient qu'après qu'ils leur aient précisément posé la question et dans 82 % des cas, c'est le conjoint qui en était la cause.

Dans l'étude multicentrique « *Disclosure and health - seeking behaviour following intimate partner violence before and during pregnancy in Flanders, Belgium: A survey surveillance study* » de Roelens *et al.* portant sur une cohorte de 537 femmes et réalisée en Flandre en 2003, 3,4 % des femmes de l'échantillon ont subi de la violence sexuelle ou physique durant leur grossesse et/ou durant les 12 mois la précédant et dans 75 % des cas, c'était de la violence prodiguée par le partenaire.

Quand la violence conjugale précédait la grossesse, elle a continué dans près de 54 % des cas. Les données quant au pourcentage de femmes ayant déjà subi de la violence conjugale au cours de leur existence varient d'une source à l'autre, conséquence de la délicatesse du sujet. »

Extrait de *Le Rôle des sages-femmes face à la violence conjugale pendant la grossesse*¹⁰⁸

Ces violences s'alimentent entre elles. Ainsi, comment envisager qu'une femme isolée et avec peu de moyens puisse partir seule avec son bébé sous le bras parce qu'elle vit des violences conjugales ? Il est évident que l'autonomie financière des femmes doit être assurée pour qu'elles puissent se libérer de certains mécanismes de domination. Elles doivent également être entourées d'un réseau d'aide (professionnel ou privé) et disposer d'informations fiables pour prendre des décisions pour elles et les enfants. La formation des professionnel.le.s qui accompagnent les mères et les parents sur l'ensemble de ces questions est nécessaire pour sensibiliser à la prise en charge des violences conjugales, mais également à ce continuum de violences liées au genre.

« Moi je n'ai pas bien choisi le père de mes enfants et ça peut foutre ta vie en l'air. Je pense que les femmes ne sont pas assez conscientes de cela. C'est un moment très dur pour nous les femmes et la société doit tout faire pour nous protéger de l'homme qui doit nous soutenir. S'il ne le fait pas, il doit payer les conséquences. »

(Une interviewée)

De la vulnérabilité à l'auto-détermination

Pour une interviewée, le mot vulnérabilité « dérange car sous couvert de vouloir protéger les femmes, il peut être facteur d'empêchement de décision pour elles-mêmes et renforce ainsi l'inégalité de genre ». Et de poursuivre :

« Mon modèle de référence est celui de l'**autodétermination** pour lequel nous nous sommes battues et pour lequel d'ailleurs nous nous battons toujours.

L'autodétermination est la **liberté** de prendre les décisions qui nous concernent et qui ont trait à ce que nous voulons faire (nos actions) ou à ce que nous voulons être (notre identité). Elle est devenue un mot traduisant un idéal d'**émancipation** et d'**indépendance** de peuples dominés. Dans le contexte des luttes des femmes pour leur émancipation, c'est un mot qui fait sens tant dans son usage **individuel** que **collectif**. Elle doit nous apparaître comme un synonyme de l'idée d'**autonomie** ou de **liberté** : il s'agit de l'idée de fixer soi-même les règles selon lesquelles on veut vivre ; elle est la capacité d'être sa propre personne, de vivre sa vie en accord avec des raisons et des motifs qui sont considérés comme siens. Comme notre corps est indissociable de l'expérience de notre liberté, avoir son plein contrôle semble être une condition nécessaire à notre autodétermination.

108 Dubart Manon, *Le Rôle des sages-femmes face à la violence conjugale pendant la grossesse*, Journal de la Haute École Libre de Bruxelles Ilya Prigogine 1 (2013), pp. 1-6

Le mot liberté resurgissant à chaque moment de régression sociale ou d'atteinte à son principe, il importe d'en retrouver le sens mobilisateur et émancipateur. La question sociale est indissociable car la liberté de consommer a été privilégiée au détriment de l'émancipation. L'émancipation doit être l'œuvre des femmes elles-mêmes, il s'agit à mon sens d'un **processus**. »

Conclusion

Des injonctions qui s'intensifient

Cette recherche a permis de mettre le doigt sur la persistance de trois injonctions autour de la maternité, ayant des conséquences non-négligeables pour les femmes :

L'injonction à la maternité pour toutes les femmes peu importe leur orientation sexuelle :

Une femme ne semble pas pouvoir être reconnue comme une femme sans avoir vécu la maternité. Les femmes sans enfant ou qui ne désirent pas en avoir se sentent mises sous pression. Lorsque la société accepte le fait qu'une femme ne sera pas mère, la société la *maternise* tout de même : *Elle a monté son entreprise, c'est ça son bébé!*

L'injonction à l'enfant biologique :

Il faut avoir des enfants et il faut que l'enfant ait les gènes de ceux/celles qui le désirent (ou vont l'élever). Cette injonction a de très fortes conséquences sur les femmes puisqu'elle justifie le droit à l'enfant biologique pour tout le monde avant de préserver l'intégrité physique et émotionnelle des femmes.

Cette injonction est par ailleurs parmi les plus paradoxales qui soient en terme de message, puisque le même type d'*autorité* (académique et scientifique) est capable de défendre d'une part, une conception biologique de l'instinct et de l'amour maternel lorsque l'enfant est un projet parental et d'autre part, la capacité des mères à ne pas créer des liens avec l'enfant qu'elle porte lorsqu'il s'agit d'une transaction *altruiste/commerciale* (dans le cas de la GPA).

L'injonction à la mère parfaite :

Les femmes avec enfants subissent une multitude d'injonctions toutes plus contradictoires les unes que les autres. Celles-ci concernent tant la manière dont elles sont mères et éduquent les enfants (les principes éducatifs), que la manière de répartir leur temps entre vie professionnelle et vie familiale ou leur manière de vivre leur vie de femme en dehors de toute autre considération.

De la tension au continuum

De manière globale, l'ensemble des résultats présentés dans l'abécédaire s'inscrivent dans cette dualité. Les questionnements et réponses féministes sont traversés par des **tensions récurrentes en ce qui concerne la maternité** :

Entre les luttes pour l'accès à la contraception et l'avortement et l'auto-détermination des femmes pendant la grossesse et l'accouchement :

Parler de grossesse, d'accouchement et de maternité est complexe dans une période où les droits sexuels et reproductifs sont remis en cause de manière plus ou moins explicite dans certaines régions de l'Europe. Nous ne pouvons parler de maternité sans mentionner le droit des femmes à disposer de leur corps et de manière plus générale l'accès aux droits sexuels et reproductifs. Qu'en est-il de l'inverse ? Est-il possible de parler de contraception et d'avortement sans jamais parler de conception et de parentalité ?

Entre la reconnaissance des spécificités liées à la maternité et la nécessité de « dégenrer » la parentalité :

Parler de maternité continue d'avoir du sens dans une société où les femmes subissent de multiples pressions par rapport au rôle reproductif (faire des enfants, les élever, répondre à toute une série de prescrits sur la bonne mère, etc.). Et en même temps, dans l'idéal, il conviendrait de donner plus de place à la parentalité (qu'à la maternité ou la paternité) et en ce sens répondre à des questions plus fondamentales : pourquoi faire des enfants ? Que signifie être parent ? Comment faire grandir des enfants dans une société capitaliste, raciste et sexiste ? Comment la société accompagne les parents ?

Entre la reconnaissance de la maternité comme expérience unique et le danger de sacraliser cette expérience :

Vivre l'expérience de la maternité transforme les femmes. Qu'elle soit bien ou mal vécue, elle ne laisse pas indifférente. Il existe une tension omniprésente quant à pouvoir parler de cette singularité sans biologiser, sans sacraliser, sans discriminer celles qui n'auraient pas d'enfant.

Entre la médicalisation de la grossesse/de l'accouchement et la reconnaissance de la capacité du corps des femmes à accoucher :

Au cours de ces dernières années, le mouvement pour la naissance respectée¹⁰⁹ a dévoilé le surinvestissement de la médecine pendant la grossesse et l'accouchement. Certaines femmes ont témoigné de la violence avec laquelle elles ont vécu les injonctions médicales. Ce mouvement veut rompre avec un paradigme biomédical basé sur les risques et au contraire, rappeler aux femmes que la vaste majorité d'accouchements (90-95%) n'ont pas besoin de la moindre intervention médicale pour bien se passer. Néanmoins, pour certaines féministes, ces discours autour d'un accouchement physiologique et démedicalisé renforceront les prescrits chrétiens d'accouchement dans la douleur, assignant une nouvelle étiquette de bonne mère à celles qui accouchent *naturellement*.

¹⁰⁹ Voir Braun Frédo, Lalman Lara, *Naissance respectée ? Naissance d'un mouvement*, op.cit.

Entre la reconnaissance du lien mère/enfant et la collectivisation de l'éducation :

Il importe de reconnaître les liens singuliers qui existent entre la mère et son enfant et dès lors envisager de donner aux femmes qui le souhaitent la possibilité d'arrêter le travail et de rester auprès de l'enfant (même un temps long). Néanmoins, accepter ce positionnement met en danger la nécessité (en parallèle) d'une prise en charge de la petite enfance et une éducation davantage portée par le collectif. Le continuum entre ses deux options semble difficilement envisageable actuellement du point de vue politique.

Entre la reconnaissance financière et l'assimilation à la pension :

Le rôle reproductif pris en charge par les femmes a une vraie plus-value pour la société et mérite d'être reconnu et valorisé, mais par quel biais ? Faut-il parler de travail et dès lors de rémunération ? Ou pouvons-nous envisager les apports à la société sous d'autres formes ? La rémunération directe permettrait une forme de reconnaissance et pourrait constituer une forme d'autonomie financière des femmes, mais engendrerait sans doute dans le même temps une assignation des femmes au foyer réduisant leur émancipation dans les autres rôles (productifs et communautaires).

L'assimilation à la pension pourrait constituer une autre voie, mais comment l'envisager ? Pour les mères seulement ? Quid des pères ? Pour toutes les mères ou seulement pour les femmes au foyer ? Ne crée-t-on pas un nouveau fossé ?

Entre l'octroi de congés et la réduction du temps de travail :

L'octroi de congés est nécessaire, car le congé est une manière de reconnaître qu'il y a un temps de rupture, la nécessité d'un temps de pause. Comme cela est évoqué ci-dessus, ce temps devrait être plus flexible par rapport aux besoins formulés par les femmes et ne pas comprendre la flexibilité uniquement comme un moyen pour faciliter l'enrichissement des investisseurs. D'autre part, la réduction collective du temps de travail est une solution qui rend compte de la difficulté actuelle de combiner le travail rémunéré avec les exigences en matière de *Care* (à destination de toute personne nécessitant une prise en charge : enfants, personnes ayant une maladie, avançant en âge, etc.). Cette mesure à elle seule ne peut cependant régler la spécificité de certaines problématiques liées à la maternité.

Entre une réflexivité basée sur l'extérieur et une réflexivité basée sur l'intérieur :

La société valorise les savoirs froids, mais aussi un apprentissage qui s'inscrit avec l'extérieur du *chez soi* (comme l'école, l'université, le voyage, etc.). Le vécu de la maternité, qu'il passe par le corps via la grossesse et l'accouchement ou par les

liens avec l'enfant (par exemple adopté), constitue une expérience vécue de/à l'intérieur (dans le corps, dans la tête, dans la relation, au sein du foyer, etc.). Il y a une hiérarchisation entre ces deux positionnements : certaines survalorisant la première, les autres sacralisant la seconde. Il est pourtant tout à fait possible d'allaiter en lisant Kafka !

Entre une maternité esclave et une maternité émancipatrice :

La seconde vague du féminisme a énormément abordé la maternité comme un frein à l'émancipation des femmes. La maternité peut cependant constituer une prise de conscience politique et un point de départ d'un engagement chez les femmes du fait des nombreuses injustices vécues à cette période. Il faut rendre visible l'expérience de la maternité (qu'elle soit vécue par le corps ou non) comme une source d'émancipation et d'épanouissement pour une partie des femmes.

Entre une société « enfant admis » et la liberté des femmes :

Les enfants seraient-ils un mal nécessaire dans une société capitaliste ? Un mal, car ils sont vulnérables, demandent des soins, ont un coût pour la société. Nécessaire, car ce sont eux qui porteront la société de demain et les futures générations. Notre société cantonne les enfants à des sphères bien précises (la crèche, l'école, les parcs, etc.) et les mères ne se sentent pas toujours bien accueillies avec leurs enfants dans toute une série de lieux. Une société « enfant admis » aurait cela de bénéfique qu'elle pourrait revisiter le statut des enfants, leur éducation, leur émancipation et leur présence dans une série d'espaces. Mais à quel prix pour les femmes ? Si une société « enfant admis » signifie que les femmes pourront/devront être accompagnées par leurs enfants partout où elles vont, cela irait également à l'encontre de leur liberté d'agir et de l'émancipation pour laquelle les féministes se battent.

Une opportunité de penser, d'échanger et de maintenir ouvert le débat

Ces tensions ne sont pas toujours résolubles, mais donnent l'opportunité aux femmes et aux féministes de s'interroger et d'échanger entre elles. Plutôt que de se coincer dans les tabous, acceptons qu'il existe une tension et acceptons d'en parler en sortant du débat pour/contre, car si nous n'en parlons pas, d'autres moins sensibles au statut des femmes et à une approche de genre s'empareront du sujet.

De manière générale, les femmes interviewées sont favorables à un **multi-féminisme qui offre aux femmes la possibilité de s'inspirer de diverses options pour orienter les décisions qui vont construire leur vie**. Sans cette diversité, le choix souvent binaire apparaît comme un piège, une décision à assumer individuellement sans remise en question du collectif (« maintenant que tu as choisi, tu assumes ! ») et irréversible

(avons-nous le droit de nous tromper ? Est-il possible de tout prédire d'avance en termes de parentalité ?).

Accueillir cette diversité d'options s'avère être un exercice de réflexivité exigeant car la maternité est également une expérience narcissique. La tentation est grande de mettre son chemin et ses décisions au-dessus des autres, les considérer comme meilleur.e.s et, si l'on a les moyens, l'autorité ou le pouvoir de le faire, de les imposer à d'autres. Cette tentation sera d'autant plus grande que les décisions et orientations que l'on a prises, se sont construites en opposition à des références bien identifiées (sa propre mère, un modèle bien défini de maternité ou de famille, etc.). Or, avec la maternité comme avec d'autres aspects de la vie affective, il n'y a pas de liberté s'il y a fatalité et si l'on s'interdit la possibilité d'emprunter une autre route que celle qui semble tracée.

Pour une approche intersectionnelle de la maternité

Depuis la première vague, le féminisme s'est nourri d'une pluralité d'autres revendications qui l'ont complexifié : des questions raciales, ethniques, de classe, de préférence sexuelle, jusqu'à l'actuel transactivisme¹¹⁰... Parmi tous ces nouveaux défis et questionnements qui traversent et recomposent le mouvement, la maternité peut être un axe qui les relie et rassemble. Une approche intersectionnelle de la maternité, qui tiendrait compte des différents systèmes de domination qui pèsent sur les femmes pourrait être une piste pour retrouver, si pas une unité, une ébauche de cohérence ou du moins un apaisement de certains conflits.

La relation aux enfants : un impensé du féminisme ?

La question des enfants est un sujet trop peu pensé par les féminismes. Pourtant, on peut difficilement penser la question des femmes sans la relier aux enfants au vu de l'injonction incessante au rôle reproductif, des liens entre les femmes et leurs enfants, et du statut « mineur » des enfants, forme d'oppression parallèle à celle vécue par les femmes.

C'est surtout l'éducation des enfants qui est au centre des réflexions : comment ne pas s'enfermer dans les injonctions au maternage intensif ? Comment éduquer de manière égalitaire dans une société profondément sexiste ?

Le statut des enfants, les violences qui leur sont infligées, ne sont pas pensés dans le continuum de violences que suppose une société capitaliste, patriarcale et raciste, mais comme une polarité.

110 Activisme des personnes trans

Dans une société idéale

Dans une société idéale

LA MATERNITÉ N'EST NI SACRALISÉE NI DEVALORISÉE.

LES FEMMES NE DOIVENT PAS PASSER PAR LA MATERNITÉ POUR ÊTRE RECONNUES SOCIALEMENT.

Si une femme le désire, la maternité peut constituer son but ultime, sa réussite personnelle, l'aboutissement de sa vie. Une fois atteint, un nouveau but peut toujours se dessiner et d'autres choix de vie s'ouvrir à cette femme devenue mère.

La maternité comme accomplissement de soi en tant que femme ne devrait jamais être imposée aux femmes.

LA MATERNITÉ DEVRAIT VENIR EN HARMONIE AVEC LEUR DÉVELOPPEMENT PERSONNEL ET LEURS STATUTS SOCIAL, PROFESSIONNEL ET AMOUREUX.

En tant que problématique qui concerne toute la population, des tas de domaines de la société, les individus, les couples, les familles, les groupes, les communautés et les institutions... LA MATERNITÉ DOIT ÊTRE PRISE EN COMPTE ET VALORISÉE SANS FORMATER LA VIE EN SOCIÉTÉ, CELLES DES PERSONNES ET PLUS PARTICULIÈREMENT DES FEMMES.

Par toute une série d'actions individuelles, collectives et politiques, nous voulons que se développent chez chacun.e une tolérance et une reconnaissance positive de chaque choix.

Si on est capable de comprendre la valeur d'une vie sans enfant, on peut aussi être capable de valoriser une vie avec enfant et de voir que la plupart des femmes qui sont mères désirent aussi s'épanouir dans d'autres aspects de leur vie.

La voix d'une femme est égale à celle d'un homme ; la voix d'une femme enceinte est égale à celle d'une femme non-enceinte ; la voie d'une mère est égale à la voix d'une non-mère.

Bibliographie

- «Aux origines du capitalisme patriarcal: entretien avec Silvia Federici», in *Contretemps*, 2 mars 2014. Disponible sur: www.contretemps.eu/origines-capitalisme-patriarcal-entretien-silvia-federici/
- BADINTER Élisabeth, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel. XVII^e-XX^e*, Éditions Poche, 2001
- BALLET Virginie, MALLAVAL Catherine, «Un jour, un père viendra...», in *Libération*, 12 octobre 2016. Disponible sur: www.liberation.fr/france/2016/10/11/un-jour-un-pere-viendra_1521254
- BARON Léa, *Quand Emmanuel Macron véhicule des clichés sur la fécondité des Africaines*, [article en ligne] 12/07/2017. Disponible sur: <http://information.tv5monde.com/terriennes/quand-emmanuel-macron-vehicule-des-cliches-sur-la-fecondite-des-femmes-africaines-180467>
- BARRY Checkoway, *Adults as Allies*, W.J. Kellogg Foundation, July 5, 2010, 13 (voir l'extrait publié sur le site de Teresa Graham Brett)
- BRAUN Frédou, LALMAN Lara, *Naissance respectée ? Naissance d'un mouvement*, Étude CEFA asbl, 2014. Disponible sur: www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/etude2014.pdf
- CEFA asbl, *Gestation pour autrui: au profit de qui ?*, Étude 2016. Disponible sur: www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/cefaetude2016.pdf
- CEPAG, CCB, *La réduction collective du temps de travail sans perte de salaire: «Travaillons moins pour vivre mieux!»*, décembre 2015. Disponible sur: www.cepag.be/sites/default/files/publications/note_-_decembre_2015_-_ccb_-_rctt.pdf
- «Ces hommes qui allaitent», in *Radio Canada*, 30/12/2016. Disponible sur: <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1008345/transgenre-transsexuel-maternite-paternite-enfants-allaitement-identite-sexuelle>
- «Ces parents qui regrettent de l'être devenus», in *Filiatio*, Bimestriel Septembre-Octobre 2017
- COLLIN Françoise, PEEMANS-POULLET Hedwige, «Les enfants de tous», in *Les Cahiers du GRIF, Les femmes et les enfants d'abord*, n°9-10, 1975, pp. 3-9. Disponible sur: www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1975_num_9_1_1023
- DERRUINE Olivier, «La pauvreté des femmes, la pire nouvelle de l'année (et des suivantes)», in *La revue nouvelle*, 19 mai 2017. Disponible sur: www.revuenouvelle.be/La-pauvrete-des-femmes-la-pire-nouvelle-de-l
- DIEGO Christine, *Les hyper-mères: le point sur le maternage intensif* [Article en ligne], 22 février 2017. Disponible sur: www.parents.fr/etre-parent/maman/les-hyper-meres-le-point-sur-le-maternage-intensif-13146
- DORLIN Elsa, *La matrice de la race*, La Découverte, Paris, 2009
- DUBART Manon, *Le Rôle des sages-femmes face à la violence conjugale pendant la grossesse*, Journal de la Haute École Libre de Bruxelles Ilya Prigogine 1 (2013), pp. 1-6
- DUEZ Jacques, Manni Gentile, Palermini Patricia, *Les temps des enfants, une analyse*, 2007. Disponible sur: www.oejaj.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecured1&u=0&g=0&hash=86221513d07b791788adf2c5b24e3bf2446da30e&file=fileadmin/sites/oejaj/upload/oejaj_super_editor/oejaj_editor/pdf/def_Temps_des_enfants.Une_analyse.pdf
- EMMA, *Fallait demander!*, 9 mai 2017. Disponible sur: <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes/>
- FEDERICI Silvia, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève-Paris, Entremonde, 2014
- FEDERICI Silvia, «Reproduction et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail», in *Période*, 1999. Disponible sur: <http://revueperiode.net/reproduction-et-lutte-feministe-dans-la-nouvelle-division-internationale-du-travail/>
- FORTINO Sabine, «De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité», in *Clio. Histoire femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997. Disponible sur: <http://journals.openedition.org/clio/421>
- GIRAUD Frédérique, «Virginie Descoutures, Les mères lesbiennes», in *Sociologie* [En ligne], Comptes rendus, 2010. Disponible sur: <http://journals.openedition.org/sociologie/4988>
- GLORIEUX Ignace et VAN TIENOVEN THEUN Pieter, *Organisation des responsabilités professionnelles et familiales et combinaison de celles-ci chez les femmes et les hommes en Belgique*, 2016. Disponible sur: http://igvm-iefh.belgium.be/nl/publicaties/de_organisatie_en_combinatie_van_arbeids_en_gezinsverantwoordelijkheden_bij_vrouwen_en
- GUERITAU Violaine, *La fatigue émotionnelle et physique des mères. Le burnout maternel*, Éditions Poche Odile Jacobs, 2008
- HAGAI Levine and others, Temporal trends in sperm count: a systematic review and meta-regression analysis Human Reproduction Update, Volume 23, Issue 6, 1 November 2017, pp. 646-659. Disponible sur: <https://doi.org/10.1093/humupd/dmx022>
- HAICAULT Monique, «La gestion ordinaire de la vie en deux», in *Sociologie du travail*, Vol 26, n° 3, sept 1984, pp. 268-277. Disponible sur: www.jstor.org/stable/43149231?seq=1#page_scan_tab_contents
- HOANG Thao, HUART France, *En avoir ou pas ? Les féministes et les maternités*, Universités des femmes, Collections Pensées Féministes, 2013

- Institut pour l'égalité des femmes et des hommes (IEFH) et Service public fédéral (SPF) – Emploi, Travail et Concertation Sociale, *L'écart salarial entre les femmes et les hommes en Belgique*. Rapport 2017. Disponible sur : http://igvm-iefh.belgium.be/sites/default/files/downloads/rapport_ecart_salarial_2017.pdf
- Institut pour l'égalité des femmes et des hommes (IEFH) et Service public fédéral (SPF) – Emploi, Travail et Concertation Sociale, *Genre et emploi du temps, Différences et évolution dans l'emploi du temps des femmes et des hommes belges (2005, 1999, 1966)*. Rapport 2009. Disponible sur : http://igvm-iefh.belgium.be/sites/default/files/downloads/36%20-%20GenreEmploiDuTemps_FR.pdf
- JACQUET Manoë, *Le Care, une grille d'analyse des rapports sociaux*, FCPPF, Bruxelles, 2017
- KNIBIEHLER Yvonne, *Histoire des mères et de la maternité*, Presses Universitaires de France (PUF), Que sais-je ?, Paris, 2000
- LAHAYE Marie-Hélène, *Les mensonges de la péridurale*, 08 juin 2015. Disponible sur : <http://marieaccouchela.blog.lemonde.fr/2015/06/08/les-mensonges-de-la-peridurale/#comment-5209>
- LEBACQ Thérèse, *Allaitement maternel exclusif*, 2015. Disponible sur : https://fcs.wiv-isp.be/nl/gedeelde%20%20documenten/frans/bf_fr.pdf
- Les cahiers du Grif, *Les enfants de femmes*, Éditions complexes, Bruxelles, 1992
- Les essentiels du genre n°2, *Outils de l'approche genre*, Le Monde selon les femmes
- « Les hôtels "enfants non-admis", grosse tendance cette année parmi les Belges », in *La Libre.be*, 04/07/2017. Disponible sur : www.lalibre.be/lifestyle/magazine/les-hotels-enfants-non-admis-grosse-tendance-cette-annee-parmi-les-belges-595b9461cd70d65d24906823
- LIEBECQ Brigitte, *Et toi, tu as des enfants ? Incarner la fécondité autrement que par la maternité*, Barricade, 2014. Disponible sur : www.barricade.be/sites/default/files/publications/pdf/2014_-_brigitte_liebecq_-_et_toi_tu_as_des_enfants_0.pdf
- MENISSIER Patricia, *Être mère XVIII^e-XXI^e siècle*, CNRS Éditions, Paris, 2016
- MOISSEEFF Marika, « Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction », pp. 61-68. In Dugnat Michel (dire), *Bébés et cultures*, Éditions Erès, 2008
- NEGRIE Laëtitia, CASCALES Béatrice, *L'accouchement est politique. Fécondité, femmes en travail et institutions*, Éditions L'instant Présent, 2013
- NEYRAND Gérard, *L'enfant, la mère et la question du père*, PUF, Paris, janvier 2011
- NEYRAND Gérard, WILPERT Marie-Dominique, Tort Michel, *Père, Mère, des fonctions incertaines. Les parents changent, les normes restent?*, Éditions Erès, 2013
- O'NEIL Keryn and YOUNGER Sue, *Our literature search into childcare How are the children doing?*, 2016. Disponible sur : www.whataboutthechildren.org.uk/downloads/advice/childcare-how-are-the-children-doing.pdf
- Organisation Mondiale de la Santé, La violence à l'encontre des femmes. *Violence d'un partenaire intime et violence sexuelle à l'encontre des femmes*. Novembre 2017. Disponible sur : www.who.int/mediacentre/factsheets/fs239/fr/
- Plateforme pour Promouvoir la Santé des Femmes, *Rapport de la recherche-action Care, genre et santé des femmes*, Bruxelles, 2016
- « Plus de soutien pour les parents indépendants », in *La ligue.be*, 15 novembre 2017. Disponible sur : www.laligue.be/association/communiquer/cp-parents-independants
- « Renforcer la place des pères, oui mais pas au détriment des droits des femmes », in *La ligue.be*, 13 octobre 2016. Disponiblesur : www.laligue.be/association/communiquer/cp-parents-independants
- ROUSSEAU Noémie, « Le regret d'être mère, l'ultime tabou », in *Libération*, 10/07/2016. Disponible sur : www.liberation.fr/debats/2016/07/10/le-regret-d-etre-mere-ultime-tabou_1465328
- SALMONA Muriel, *Violences aux enfants*, août 2010. Disponible sur : www.memoiretraumatique.org/violences/violences-faites-aux-enfants.html
- THIRION Marie, *Histoire de l'allaitement*, 2010. Disponible sur : www.santeallaitementmaternel.com/s_informer/trouver_article/articles/documents/Thirion1.pdf
- TRONTO Joan, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* (préface inédite de l'auteure), Paris, La Découverte, 2009 [1993]
- VAILLANT Maryse, *Être mère : mission impossible?*, Éditions Albin Michel, Paris, 2011
- WAGNER Laurent., *Fertilité de l'homme vieillissant*, 18 novembre 2004. Disponible sur : www.urofrance.org/nc/science-et-recherche/base-bibliographique/article/html/fertilitite-de-lhomme-vieillissant.html
- ZAIDMAN Claude, « Madeleine Pelletier et l'éducation des filles », pp. 265-281. In Bard Christine (dire), *Madeleine Pelletier. Logiques et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Côté-femmes, 1992

Pour aller plus loin

- ARENA Francesca, CID LOPEZ Rosa Maria et KNIBIELHER Yvonne, *La maternité à l'épreuve du genre: Métamorphoses et permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne*, Presses de l'école des hautes études en santé publique, 2012
- BADINTER Élisabeth, *Le conflit: La femme et la mère*, Le livre de poche, 2011
- BONI Isabel, « "Au nom de la diversité": Analyse écologique du développement des réseaux professionnels des femmes-cadres en France », in *Sociologies pratiques*, 2010/2, (n° 21), p. 83-95. Disponible sur : www.cairn.info/revue-sociologies-pratiques-2010-2-page-83.htm
- BONNARDEL Yves, *La domination adulte, l'oppression des mineurs*, Myriadis, 2015
- COQUARD Benoît, FILLOD-CHABAUD Aurélie, MILLE Muriel et al., « Des familles au tribunal. Séparations conjugales et reproduction sociale des inégalités de sexe et de classe », in *Mouvements*, 2015/2 (n° 82), p. 58-65. Disponible sur : www.cairn.info/revue-mouvements-2015-2-page-58.htm
- *Dossier: Jeunes Parents* dans Femmes plurielles, publication des FPS, n° 53, mars 2016
- GAUTIER Arlette, *Les Sœurs de Solitude: Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 276 pages
- ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal, L'expérience amoureuse dans la modernité*, Éditions du Seuil, 2012
- KEBE Diariatour, *Maman noire et invisible: Grossesse, maternité et réflexion d'une maman noire dans un monde de blanc*, La boîte à Pandore, 2015
- KNIBIELHER Yvonne, « Le féminisme doit repenser la maternité », Interview in *Le Monde*, 17/02/2010
- Les actes de la 11RIFS: www.plateformefemmes.be/IMG/pdf/RIFS11-FRWEB_2_.pdf
- MAUSHART Suzan, *The Mask of Motherhood: How Becoming a Mother Changes Our Lives and Why We Never Talk About It?* Paperback, 2000
- MOISSEEFF Marika, « La procréation dans les mythes contemporains: une histoire de science-fiction », in *Anthropologie et sociétés: Le mythe aujourd'hui*, 2005, vol. 29, n° 2, p. 69-94. Disponible sur : www.revue-texto.net/Inedits/Moisseeff_Mythes.html
- « Quand les grands-mères gardent leurs petits-enfants », in *Axelle*, n° 187, mars 2016
- REMER Molly, *Breastfeeding as an ecofeminist issue*. Disponible sur: <http://pathwaysto familywellness.org/The-Outer-Womb/breastfeeding-as-an-ecofeminist-issue.html>
- TEN BROEKE Asha, *Het idee M/V*, Éditions Rainbow, novembre 2014
- TILMANT Isabelle, *Épanouie avec ou sans enfant*, éditions Anne Carrière, 2008
- VAN ESTERIK Penny, *Breastfeeding: A feminist issue*. Disponible sur: www.waba.org.my/resources/activitysheet/acsh4.htm
- ZANCARINI-FOURNEL Michelle et THEBAUD François (avec le concours d'Yvonne Knibiehler), *Maternités*, CLIO - Histoire, Femmes et Sociétés, Presses Universitaires du Mirail, Bouloc, 21/2005

Annexe: questionnaire

Ce questionnaire a été élaboré de manière collective par le comité de pilotage de la recherche et testé auprès d'une travailleuse d'une des associations membres de la PPSF afin de nous assurer de sa pertinence, de la bonne articulation des questions entre elles et de leur intelligibilité.

Partie I : Stigmatisation et maternité

- Quelle est la première idée qui vous vient à l'esprit quand on vous dit le mot « maternité » ?
- Quelle place voudriez-vous voir attribuer à la maternité dans la société ?
- Identifiez-vous des éléments inacceptables dans les discours et les normes autour de la maternité ? Lesquels ?

Partie II : Émancipation des femmes avec des enfants

- Quel est votre modèle d'émancipation des femmes ? (Quelles sont les courants de pensée, les paradigmes ou les idéologies qui vous inspirent et orientent ce modèle ?)
- Selon vous, est-ce possible de concilier émancipation et maternité ? Si oui, quels sont les conditions nécessaires pour y parvenir ?

Partie III : Et les enfants ?

Il nous semble que la place des enfants est peu abordée dans les grilles de lecture féministes. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous des ressources ou des suggestions de lecture ?

Édition
Décembre 2017

CEFA asbl
www.asblcefa.be



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

